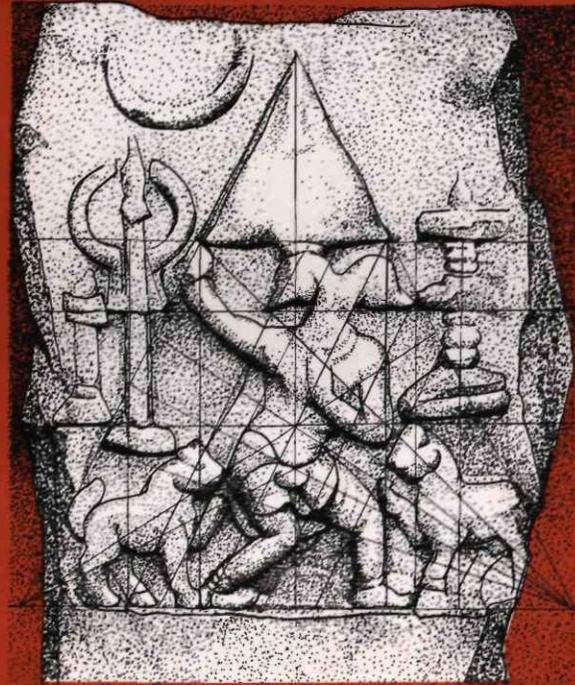


# TIRUVANNAMALAI

*un lieu  
saint  
śivaïte  
du sud  
de l'Inde*

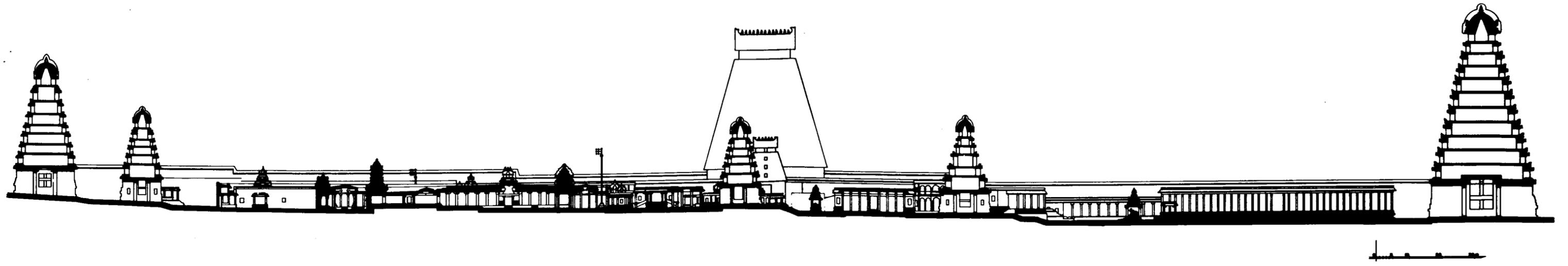


# 5

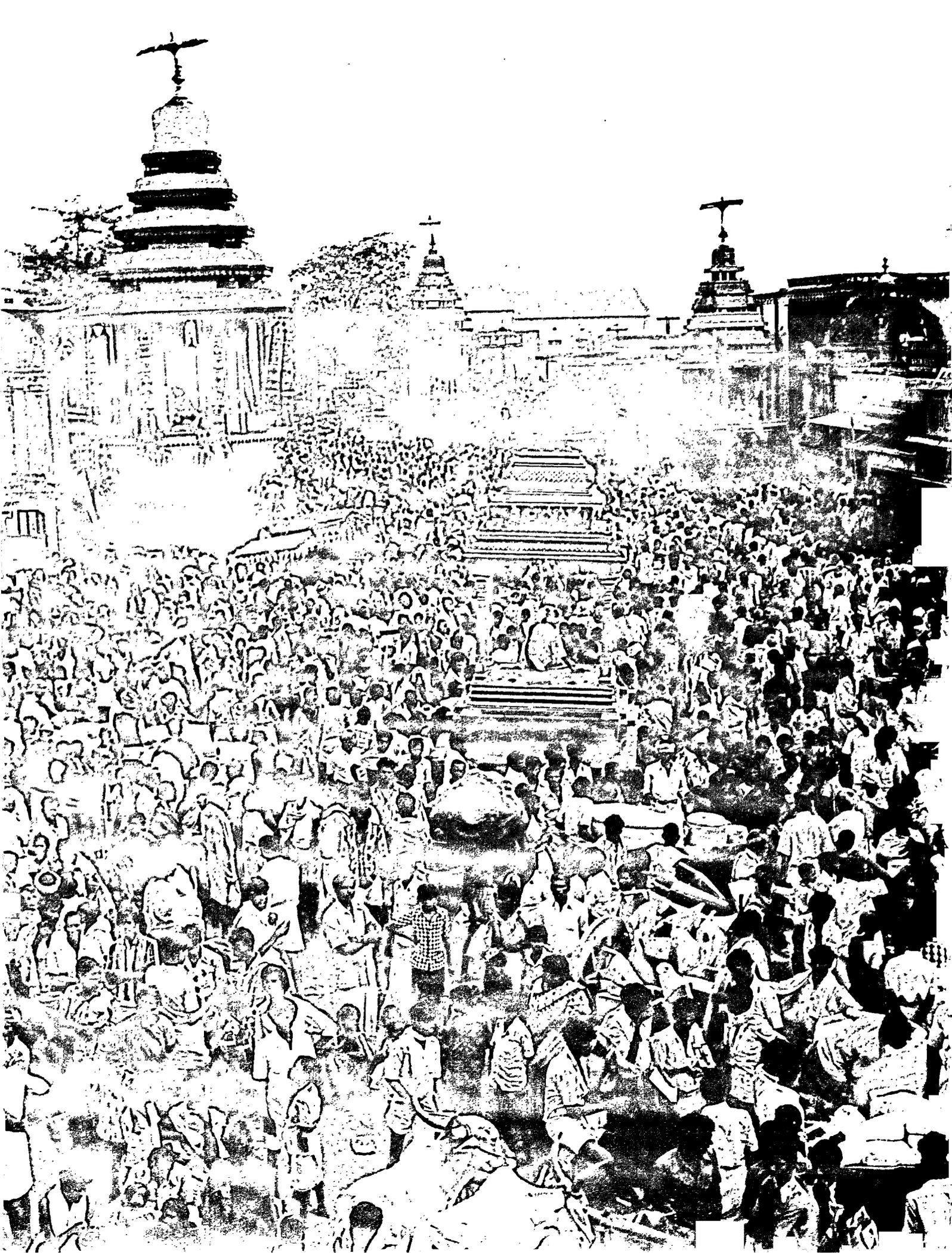
## LA VILLE

**Christophe Guilmoto  
Marie-Louise Reiniche  
Pierre Pichard**

**ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT**



**LA VILLE**



**TIRUVANNAMALAI**  
un lieu saint śivaïte du sud de l'Inde

**5**

**LA VILLE**

**Christophe Guilmoto  
Marie-Louise Reiniche  
Pierre Pichard**

**PUBLICATIONS  
DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT  
VOLUME CLVI  
PARIS 1990**



© Ecole Française d'Extrême-Orient, Paris, 1990

Composition — Mudra Typesetters  
Mohan Nagar, Pondicherry 605005

Impression — All India Press  
Kennedey Nagar, postbox 51, Pondicherry 605001

Couverture — Conception et dessin de Françoise Boudignon  
*La montagne de Tiruvannamalai sur une stèle du site*

# Présentation

## *Tiruvannamalai* *Un lieu saint śivaïte* *du Sud de l'Inde*

C'est un programme collectif de l'E.F.E.O. (Pondichéry) auquel ont été associés un épigraphiste indien (I.F.P.), trois membres E.F.E.O. (géographie, archéologie, architecture, iconographie et études associées), un chercheur E.H.E.S.S. (ethnologie) et un doctorant démographe (avec la participation d'un autre), boursier pour un séjour d'étude en Inde. A cela s'ajoute l'aide des collaborateurs indiens (Pondy) principalement pour l'épigraphie (estampages, mises sur fiches, etc.).

*Le projet* d'étude de Tiruvannamalai est né d'un intérêt historique: l'ancienneté du lieu saint attestée par un corpus épigraphique qui devait se révéler beaucoup plus important que prévu lorsqu'il fut découvert par l'épigraphiste que seule une partie des inscriptions portées sur les murs du temple avaient été estampées par les services épigraphiques de l'Inde. Entreprendre une recherche d'ensemble sur la temple et son environnement fut en somme la conséquence logique de ce premier constat. Comme il s'agissait d'un lieu saint et d'une ville en pleine activité, d'un temple qui avait été constamment rénové au cours des siècles, l'étude ne pouvait se limiter à n'être qu'archéologique, au sens habituel du terme. Il fallait y inclure d'autres perspectives qui prennent en compte le passé aussi bien qu'une dimension plus sociologique ainsi que le développement actuel.

*Les terrains* – Les estampages ont commencé dès 1980 mais ne s'achevèrent qu'en 1984 pour les inscriptions redécouvertes ici ou là dans le temple, la ville et les villages environnants, quelques plaques de cuivre enfin retrouvées. Les relevés architecturaux et iconographiques et les autres enquêtes ont débuté lentement en 81, ont surtout été mis en œuvre de 82 à 84 et quelques compléments d'enquête ont encore été effectués en 86. Aucun des participants ne pouvait consacrer un plein temps sur une période longue à cette recherche. De plus, la nature de certaines des études (observation des fêtes, quête de documents ou d'informations difficiles à avoir) demandait que l'enquête puisse être étalée dans le temps. Enfin chaque participant, bien qu'ayant son propre domaine d'enquête, a contribué – du point de vue de l'aide et de la quête des informations – au travail de chacun des autres.

*Publications* – Cinq volumes sont prévus:

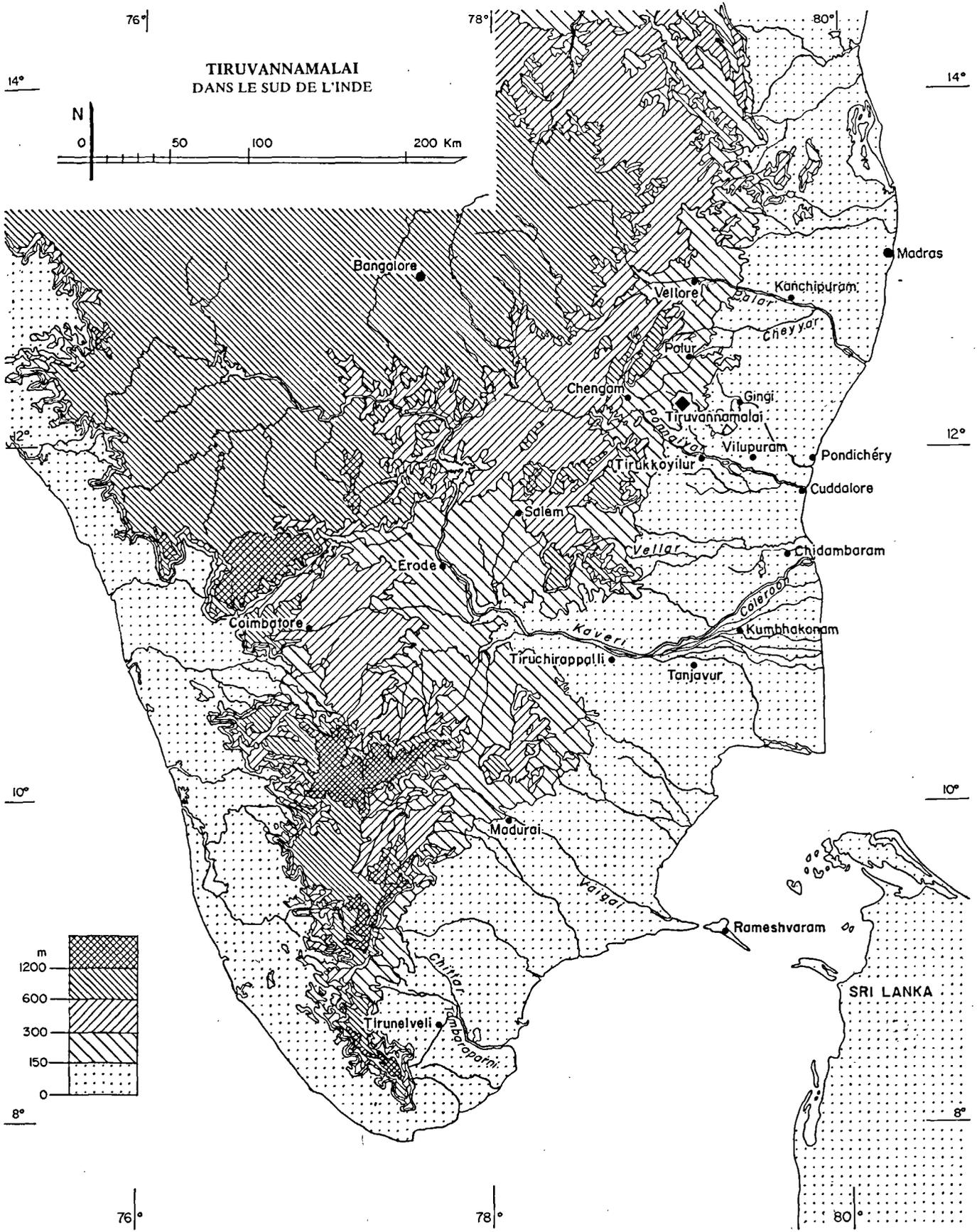
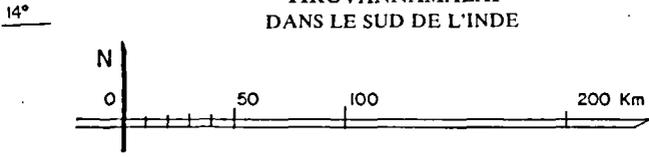
1. *Le Corpus des inscriptions de Tiruvannāmalai* (fin du IX<sup>e</sup> siècle–fin XVI<sup>e</sup> siècle), probablement en deux tomes, comprend l'édition, la traduction en anglais et une introduction par P.R. Srinivasan. Les index – des noms propres (par segments), des termes vernaculaires, des toponymes (avec leurs localisations sur trois cartes) – ont été établis par M.L. Reiniche avec l'aide des chercheurs E.F.E.O. et des collaborateurs indiens. (Institut Français de Pondichéry).
2. *L'Archéologie du site*, par J. Deloche, F. L'Hernault et P. Pichard. Une introduction géographico-historique situe Tiruvannamalai et sa région dans l'ensemble tamoul et met l'accent sur l'importance depuis toujours de la localisation du lieu saint au croisement de deux principaux axes de communication liant le nord au sud et la côte est au plateau du Mysore. L'architecture du temple et son iconographie sont étudiés en détail, en soulignant, inscriptions à l'appui chaque fois que possible, l'évolution de la construction, les rénovations et les extensions. L'enquête inclut le circuit de la montagne sacrée au pied de laquelle le temple

est construit, ses monuments, son système de réservoirs – *tirtha*, ainsi que les plus anciens sanctuaires de la ville elle-même – autant de jalons d'un passé plus ou moins lointain, de témoins d'entreprises royales ou privées, que de repères d'un ordre conceptuel qui sous-tend le rituel des fêtes. (E.F.E.O.).

3. *Rites et fêtes*, par F. L'Hernault et M.L. Reiniche. Ce volume complète le précédent au plan des conceptions hindoues de l'espace et du temps. Il inclut une description du rituel quotidien et des fêtes du grand temple, une évaluation de la manière dont la tradition savante āgamique et la coutume s'interpénètrent et une "archéologie" du rituel. Les processions divines – certaines à une vingtaine de km. au nord et au sud de la ville – soulignent l'aspect royal de la divinité et l'étendue virtuelle de son royaume. Cette souveraineté est également "démontrée" avec la fête principale de Kārttikai, liée au mythe de la divinité et du lieu, l'occasion d'un pèlerinage qui attire quelques cent mille personnes chaque année. L'étude prend en compte la participation des dévots et l'intégration aux fêtes, avec références mythiques éventuelles, de groupes locaux de castes – dont les dieux de quartier ou de lignage, tout en ayant leurs fêtes propres, se subordonnent à la divinité principale du lieu. (E.F.E.O.).
4. *La Configuration sociologique du temple hindou*, par M.L. Reiniche. L'organisation du temple est analysée en regard des données épigraphiques et des changements introduits par la colonisation britannique et par la législation moderne. Le volume comprend l'étude des biens possédés par la divinité et la fonction dite économique du temple à partir de la comptabilité des années récentes, ainsi que celle des services rituels, de la gestion et du patronage du temple. Le statut de la divinité et la question de la dévotion sont reconsidérés. Par rapport à la hiérarchie du système des castes, la religion de dévotion a certaines implications sociologiques: infériorisation des prêtres de temple, relative valorisation de la figure du politique, etc. On peut faire l'hypothèse que la démocratisation de l'Inde a trouvé dans l'hindouisme certaines conditions favorables à sa réalisation. L'introduction met en perspective les positions qu'occupent, à différents niveaux de la société hindoue, les multiples lieux de culte, y compris le temple étudié. (E.F.E.O.).
5. *La Ville*, par C. Guilmoto, P. Pichard et M.L. Reiniche. Le volume comprend deux parties principales. L'une concerne l'étude de la croissance démographique, de la composition de la population, de l'organisation spatiale (morphologie, implantation des castes, parcellaire, évolution depuis le début du siècle) et du développement économique de la ville actuelle en relation à sa région. L'autre est l'analyse, à partir des "monastères" et des pensions pour pèlerins (implantation, origine si elle est connue, finalités sociales et religieuses), de la relation des institutions religieuses à la morphologie sociale, de l'influence du lieu saint et de son aire d'extension. Cette partie est complétée par les résultats d'une enquête statistique par questionnaires, réalisée en 1983 au moment de la grande fête de Kārttikai, sur la migration du pèlerinage. A partir de points de vue différents, l'ensemble urbain du lieu saint ne peut être compris qu'en relation à un contexte régional plus vaste. (E.F.E.O.).

Au-delà de l'intérêt monographique, les analyses soulignent que le lieu saint, en dépit d'une localisation dans une région peu riche et relativement marginale, n'a jamais formé d'aucun point de vue un système clos. A période historique, le temple a été le foyer des relations socio-politiques aussi bien que culturelles entre les royaumes et les personnalités locales et a acquis en retour (par les dons de terre et les droits sur les villages), un contrôle, plus ou moins étendu selon les périodes, sur les régions environnantes. La localisation de Tiruvannamalai au croisement des routes commerciales (et militaires) n'est pas indifférente à sa permanence et à sa vitalité actuelle, même si les voies principales de communication ont été déplacées à l'époque moderne. En effet, si l'on compare la position passée et présente de Tiruvannamalai, une corrélation relative peut être tracée entre la région qui historiquement a plus ou moins été rattachée au temple (comme le montre la topographie des inscriptions) et l'aire actuelle d'influence religieuse du lieu saint et d'attraction économique et démographique de la ville. Aujourd'hui, le temple a à peu près perdu toute importance séculière et le développement économique et politique dépend de la ville elle-même et, au-delà, de l'Etat moderne. Néanmoins, une complémentarité – qui ne correspond pas à une stricte séparation des fins religieuses et séculières – demeure entre le temple et la ville, permettant aux divers réseaux de relations de se recouper à différents niveaux. Si bien que Tiruvannamalai est d'abord reconnu comme l'un des principaux lieux saints du Tamilnad: car, dans l'actualité du mythe et l'intemporalité annuellement renouvelée des rites et des fêtes, le passé du site reste toujours un devenir.

TIRUVANNAMALAI  
DANS LE SUD DE L'INDE





# Table des matières

Présentation

Carte: Tiruvannamalai dans le Sud de l'Inde

Liste des tableaux

Liste des figures

Liste des photographies

English Summary

PREMIÈRE PARTIE

*Une ville au pays d'Arcot: Tiruvannamalai* 1

**Chap. I – L'évolution géo-économique de Tiruvannamalai** 3

*Christophe Guilmoto*

A. Géographie et histoire de la ville 4

1. *Tiruvannamalai et sa région* 4

2. *Etude de croissance différentielle* 7

B. Morphologie urbaine 15

1. *Le temple et la structure urbaine* 15

2. *Structure fonctionnelle* 21

3. *Esquisse de morphologie urbaine d'après le cadastre de 1927 (Pierre Pichard)* 26

C. Les castes dans la ville 30

1. *Composition de la population* 30

2. *Le peuplement urbain dans les années 1910* 38

3. *Les castes aujourd'hui à Tiruvannamalai* 40

D. Economie urbaine 46

1. *Population active* 46

2. *Les activités économiques de la ville* 47

a. *l'agro-alimentaire* 48

b. *le reste du secteur industriel* 49

c. *le secteur commerçant* 50

d. *le commerce des denrées agricoles* 52

e. *services et artisanat* 56

f. *conclusion* 58

E. *Tiruvannamalai dans une perspective régionale* 58

Annexe 1: *Tableau 9: échantillons d'unités économiques (enquête 1984-85)* 66

## DEUXIÈME PARTIE

### *Le lieu de pèlerinage et son aire d'attraction*

67

#### **Chap. II – Pèlerinage en pays tamoul: Tiruvannamalai en 1983**

69

*Christophe Guilmoto*

A. Le système des pèlerinages	69
1. Hier et aujourd'hui	69
2. La diversité des lieux saints	72
3. Pèlerinage en pays tamoul	73
4. La fête de Kartikai-Dipam	75
B. Kartikai-Dipam à Tiruvannamalai en 1983	76
1. L'enquête	76
2. Provenance des pèlerins	76
3. Composition sociale	78
4. Trajet et séjour	82
5. Religion et rituel	83
C. Conclusion	85

#### **Chap. III – Les pensions pour pèlerins à Tiruvannamalai**

89

*Marie-Louise Reiniche*

A. "Madam" et "cattiram" à Tiruvannamalai	89
1. Les pensions pour pèlerins et autres institutions religieuses	89
a. cattiram, matam, asramam	89
b. recensement à Tiruvannamalai	90
c. remarques générales	90
2. Répartition des madam dans la ville	94
a. carte des madam à Tiruvannamalai	94
b. fondation et construction	96
3. Récapitulation	107
B. Ressources	109
1. Les madam dans la municipalité	110
2. Moyens et fins des madam	112
a. biens fonciers et immobiliers	112
b. revenus des locations et autres usages des madam	114
c. les contributions des membres	116
3. Récapitulation. Capacité d'accueil	117
C. Finalités religieuses	118
1. Les buts religieux des pensions pour pèlerins	118
2. Une initiative religieuse individuelle	122
a. monastères et ermitages	122
b. pensions pour pèlerins	127
renonçant et pensions pour pèlerins	127
dévotion individuelle	130
3. Récapitulation – Transmission d'un héritage	131

D. Aire socio-territoriale des pensions pour pèlerins	132
1. <i>Localité, caste et territoire</i>	132
a. désignation du madam	132
b. localité et aire de parenté du madam	133
2. <i>De la localité à l'association moderne de la caste</i>	136
a. extension de l'aire territoriale	136
b. l'association moderne de la caste	137
c. pension pour pèlerins et sangha	138
3. <i>Topographie</i>	141
a. les castes terriennes	141
<i>Vellalar</i>	141
<i>Agamudaiya Mudaliyar</i>	144
<i>Reddiyar</i>	144
<i>Vanniyar</i>	146
<i>les autres castes terriennes</i>	150
b. les castes marchandes	150
c. les autres castes	153
<i>tisserands</i>	153
<i>bergers</i>	155
<i>divers autres</i>	157
4. <i>Récapitulation – La caste</i>	157
Annexe 2: Liste générale des madam à Tiruvannamalai	161
Annexe 3: Liste des unités socio-territoriales des Vellalar données dans la plaque de cuivre de Apparuvami madam	175
Annexe 4: Les marchands dans les inscriptions	177
TROISIÈME PARTIE	
<b><i>La ville sud-indienne</i></b>	181
<b>Chap. IV – L'exemple de Tiruvannamalai</b>	183
<i>Marie-Louise Reiniche</i>	
A. Tiruvannamalai dans le passé	184
B. Le temple et la "ville"	191
C. L'articulation du passé au présent	193
D. La ville sud-indienne	195
Bibliographie	201
Liste des auteurs cités	207
Index topographique	209
Index général	211



## Liste des tableaux

1 – Cultures en pays d’Arcot, évolution contemporaine	6
2 – Evolutions de la population municipale, Tiruvannamalai 1871–1981	8
3 – Population de Tiruvannamalai par religion	31
4 – Les jatis de Tiruvannamalai	32
5 – Population active masculine, 1971	47
6 – Secteur industriel	48
7 – Secteur marchand	50
8 – Artisanat et services	57
9 – Echantillons d’unités économiques (enquête 1984–85)	66
10 – Résidence des pèlerins	76
11 – Distance parcourue	76
12 – Age des pèlerins	79
13 – Pèlerins classés par jatis	79
14 – Profession principale	81
15 – Education	81
16 – Lieu d’hébergement	82
17 – Accompagnement	83
18 – Visite de la foire	83
19 – Temple fréquenté à domicile	83
20 – Statut de la divinité de Tiruvannamalai	84
21 – Nombre de visite à Tiruvannamalai	84
22 – Rituels accomplis	84
23 – Tonsure	84
24 – Raison de la visite	85
25 – Madam et castes à Tiruvannamalai	92
26 – Sanctuaires présents dans les pensions pour pèlerins et temples du groupe local de la caste	108
27 – Taxes municipales versées par les madam	111
28 – Biens fonciers et immobiliers des madam en activité	114
29 – Activité religieuse des madam	120
30 – Liste des monastères	123



## Liste des figures

1 – Densité rurale 1981	4
2 – Taux de croissance intercensitaires, Tiruvannamalai	10
3 – Taux de croissance intercensitaires, Tiruvannamalai et Tamil Nadu	10
4 – Taux de croissance intercensitaires attribuables aux migrations	10
5 – Taux de croissance intercensitaires, Tiruvannamalai et North et South Arcot	11
6 – Taux de croissance intercensitaires, Tiruvannamalai et parties urbaines du Tamil Nadu	11
7 – Taux de croissance intercensitaires, Tiruvannamalai et villes du North et South Arcot	11
8 – Taux de croissance intercensitaires, Tiruvannamalai et cinq villes comparables	11
9 – Evolution spatiale de Tiruvannamalai	17
10 – Tiruvannamalai d'après la carte de 1780	18
11 – Tiruvannamalai en 1927	19
12 – Activités économiques	22
13 – Secteur primaire et commerçant à Tiruvannamalai	23
14 – Les professions du tertiaire à Tiruvannamalai	23
15 – L'alphabétisation à Tiruvannamalai	25
16 – Tiruvannamalai parcellaire en 1927	27
17 – Tiruvannamalai parcellaire et espace bâti	28
18 – Tiruvannamalai bazar	29
19 – Les jatis de Tiruvannamalai et de sa région	33
20 – Les castes à Tiruvannamalai dans les années 1910	39
21 – Les castes concentrées de Tiruvannamalai	42
22 – Les castes agraires à Tiruvannamalai	45
23 – Arachide, volume mensuel des transactions au marché réglementé de Tiruvannamalai	54
24 – Paddy, volume mensuel des transactions au marché réglementé de Tiruvannamalai	54
25 – Points d'indifférence et frontières entre les umlands	60
26 – Umlands urbains	61
27 – Principaux centres de pèlerinage au pays tamoul	74
28 – Pèlerins par résidence d'origine	77
29 – Autres centres de pèlerinage visités par les pèlerins de Tiruvannamalai	86
30 – Emplacement des madam dans la ville	95
31 – Madam virasaiva	100
32 – Madam vaniga	101
33 – Apparsami madam	102
34 – Cenaitalaivan madam	103
35 – Oyya madam	104
36 – Relations d'intermariage entre lignées	134
37 – Localités d'origine des Vellalar	142
38 – Localités d'origine des Vellalar (tous les madam A1)	145
39 – Localité d'origine des Reddiyar	147
40 – Origines des Vanniyar	148
41 – Localité d'origine de toutes les "castes terriennes"	151
42 – Localité d'origine des marchands	152
43 – Localité d'origine des tisserands	154
44 – Localité d'origine des membres de tous les madam	158

45 et 46 – Inscriptions de la période chola jusqu’au démembrement de l’empire dans la première partie du 14 <sup>e</sup> siècle	185
47 – Inscriptions Hoysala, première partie du 14 <sup>e</sup> siècle	186
48 – Inscriptions de l’empire de Vijayanagar et des Nayaks de Tanjavur à la fin du 16 <sup>e</sup> siècle	186
49 – Inscriptions de l’empire de Vijayanagar et des Nayaks de Tanjavur à la fin du 16 <sup>e</sup> siècle	187
50 – Villages en rapport avec des personnalités mentionnées dans les inscriptions allant du 10 <sup>e</sup> au 16 <sup>e</sup> siècle	187

# Liste des photographies

## Crédit photographique

- cl.FL = cliché Françoise L'Hernault (EFEO)
- cl.IFP = cliché V. Natarajan (Institut Français, Pondichéry)
- cl.MLR = cliché Marie-Louise Reiniche (EPHE 5<sup>e</sup> section)

Frontispice – La grand-rue lors de Karttigai au moment de la fête des chars	cl.FL
1 – Le temple vu de la colline	cl.FL
2 – Tirumanjana gopura street, un exemple de tracé inspiré par la géométrie du temple	cl.IFP
3 – Big street, une des quatre rues du char autour du temple	cl.IFP
4 – Gandhinagar, la tranquillité d'un quartier résidentiel	cl.IFP
5 – Un quartier Harijan aux aspects villageois	cl.IFP
6 – L'étroitesse des façades après division des parcelles	cl.MLR
7 – Dans l'agrahara, du seuil de sa porte un brahmane bénéficie de la visite du couple divin en procession pour un tirthavari à l'Ayyankulam	cl.MLR
8 – La cour d'une rizerie avec les ouvriers journaliers	cl.IFP
9 – L'équipement d'une rizerie moderne	cl.IFP
10 – Déchargement matinal au marché réglementé	cl.IFP
11 – Les denrées du marché réglementé offertes à l'inspection	cl.IFP
12 – Pesée des grains au marché réglementé	cl.IFP
13 – Me. Ka. Anna-dana cattiram (Nattukkotai Cettiyar) 1872	cl.FL
14 – Un des nombreux commerces polyvalents ( <i>bunk-shop</i> ) de la ville	cl.IFP
15 – Marchande de beignets ( <i>vadai</i> )	cl.FL
16 – Tirukkurippu Tondar madam; Big street	cl.MLR
17 – M.T.T.A.R. Veda padasali et Sastra padasalai (Nattukkotai Cettiyar) 1886	cl.FL
18 – Sadhus attendant leur repas sous le portique d'un madam	cl.FL
19 – Plaque de cuivre appartenant à Appar sami madam	cl.MLR
20 – Renonçant, gardien du Dharmapuri madam	cl.MLR



## Note sur la translitération

Les termes vernaculaires ont été translitérés selon les règles données pour les langues indiennes par le Bulletin 64 de février 1964, édité par The Library of Congress, Processing Department, Cataloguing Service (Washington).

Lorsqu'un terme tamoul est directement dérivé du sanskrit, il a été jugé préférable, dans la majorité des cas, d'en donner la forme sanskrite, plus aisément reconnaissable.

Sur la prononciation, voici un minimum d'indications:

- En tamoul, les consonnes *k*, *t*, *p* sont sonores et plus ou moins équivalentes à “g, d, b.” Mais lorsqu'elles sont redoublées ou à l'initiale, elles sont sourdes.
- En tamoul et en Sanskrit, *u* (bref ou long) se prononce “ou”.
- Dans un mot tamoul, *c* se prononce comme “s” ou “ç”; S'il est redoublé, il se lit “ts” ou “tch”. En outre, le *c* tamoul sert à translitérer toutes les sifflantes et palatales des termes empruntés au sanskrit. Mais dans un mot sanskrit, *c* est une palatale: “ch”.

Noms de lieu:

La forme adoptée est celle du Geographical Survey of India (sauf sur quelques cartes dont les noms sont translitérés du tamoul)



## English Summary

Compared with the other volumes of the collection, which focus on Tiruvannamalai as a sacred place, the present one is the study of Tiruvannamalai as an urban agglomeration. It is subdivided in two main parts, together with a third, shorter one which is not a conclusion but considers the question of defining what may be called a town in the Hindu past of South India.

The first part of the volume, written by C. Guilmoto, a demographer, concerns the modern city, a taluk headquarters of North Arcot District, its recent development and its position within the urban network of Tamilnadu. Though Tiruvannamalai remains a sacred place attracting thousands of Hindu pilgrims at the time of its Karttikai festival, this alone cannot account for the tremendous growth of the town since the end of the XIXth century. Today the structures and components of the city are fully connected with and dependent on, the dynamics of urban growth that are at work all over Tamilnadu and India.

C. Guilmoto's study is not a mere survey of a town. His broad aim is to understand the historical and geographical context behind the present development of Tiruvannamalai. His contribution focusses on the characteristics of the town from various angles: regional geography, demographic history, urban social morphology and economic analysis. The convergence of these different, but interrelated perspectives serves to develop a general framework in which it becomes possible to distinguish regional trends from Tiruvannamalai's idiosyncratic features.

The first section is devoted to the description of Tiruvannamalai's regional setting in a semi-dry area from the major irrigation zones. The regional agrarian structure, with the transformations brought about by the introduction of groundnut as a new commercial crop, had a direct impact on the prosperity of the town – an impact later enhanced by the development of well irrigation and rice cultivation. This study of the geographical and historical setting in itself explains how Tiruvannamalai came to be described as an oasis in a “urban desert”.

The main part of this section (I.A. 2) is however concerned with the detailed examination of the town's demographic evolution in relation to other historical changes affecting both Tiruvannamalai and its sub-region. Starting from the end of the XIXth century, regular census data help us to delineate the main cycles of the town's demographic growth. In order to do that, demographic statistics were analysed in a strict comparative way which allows to weigh carefully the respective importance of regional and urban factors (see Fig. 2 through 8). During a first period (1881–1931), Tiruvannamalai's growth was rapid, though erratic because of its vulnerability to the level of agricultural activities. In the 1960's Tiruvannamalai emerged from a long period of relative stagnation to become one of the State's most successful agricultural towns. Technological changes in its rural hinterland brought direct and indirect prosperity, as well as large numbers of migrants, to the city.

The second section is a description of the town itself: first of its morphology (I.B), and secondly of its social areas (I.C). The town's structure derives firstly from the generic model of South Indian temple towns: a large central shrine with four converging streets and a perpendicular grid of streets around. The modern extension of the built-up areas along the regional axes of circulation gives to the town a star-shaped morphology, a feature reinforced by peripheral industrial development. The link between residence and occupation remains to some extent related to caste membership. However important sociological and economic changes might have been since the beginning of the town's growth, the temple and the old town's geometric structure still act as the

guiding principle for the development of the urban space. This description of the urban morphology of Tiruvannamalai is conformed by the point of view of an architect, P. Pichard, who analyses Tiruvannamalai cadastral survey of 1927 (I.B. 3), and also points out the centrality of the temple, the density of the urban texture, and the characteristics of built plots very long in proportion and further reduced by family partition typical of traditional settlements of people of good status in Tamilnadu. As to the previous periods, the question remains open regarding the shifting and resettlement of the population surrounding the temple, as the temple premises were considerably extended several times along the centuries.

The morphological study is broadened by the analysis of the social composition of the town. It is worth recalling that the population of Tiruvannamalai has increased tenfold within a hundred years, which implies a considerable mingling of people in relation to the migratory flows. To supplement the general information provided by the census, a rapid fieldwork inquiry was conducted at the street and house levels, which made it possible to ascertain the approximative number of houses and households as well as other data pertaining to the main occupations, social origins, and to a limited extent only, the regional origins of the population. Tiruvannamalai's present population is quite heterogenous, and none of the largest *jati* or castes living in the surrounding region is numerically dominant: though inhabitants of agrarian origin constitute a majority, they are further divided internally along social and regional, as well as political and economic lines. Based on the memories of elderly informants and results of his own enquiries, C. Guilmoto proposes two maps which can be compared to shed light on the development of social settlement in Tiruvannamalai between *circa* 1910 and the 1980s. To a certain extent the social settlement remains segmented according to *jati* and regional affiliations: particularly striking is the concentration of Muslims and that of Harijans, who remain clustered in settlements (*ceri*, now called "colonies") once at the limits of the town and now surrounded by newly built areas. However, when the members of a *jati* are scattered all over the municipal area, socio-economic factors tend to supersede the traditional settlement linked to caste identity. That also demonstrates the spatial articulation of social changes newly brought about by urban dynamics.

The analysis of the economic activities of the town (I.D) presents the basic data for assessing the economic role of Tiruvannamalai, and its main actors. Whereas the industrial sector is limited to food-processing (rice and oil mills) and to a few mechanical industries producing diesel and electrical pumps for agriculture, the occupational structure shows clearly the importance of trade in the urban economy. The strength of the trading sector allows Tiruvannamalai to play a crucial role in the economic relationships between the villages and within a large area of northern Tamilnadu, especially because the town is a regional centre for the processing and distribution of agricultural produces. C. Guilmoto's analysis of the complementary functions of the wholesale market (*mandi*) and the regulated market emphasizes the centrality of Tiruvannamalai for a large area – a role which has limited the possible commercial development of the small surrounding towns. For Tiruvannamalai is also the place where large part of the local merchants' customers is provided by what is called the "floating population": the villagers of all the rural places round the city and the thousands of pilgrims thronging every year. With the help of its function as an interface between large rural areas and the urban economy, Tiruvannamalai has been able to benefit directly from the growing economic exchanges: traditional trading castes (mostly Hindu but with a significant Muslim component) and fractions of the better-off local peasant castes were the first recipients of this prosperity.

The last part of this chapter (I.E) aims at stressing the global spatial factor behind Tiruvannamalai's changing fortunes. For this purpose, casting away the regional identity of the town would be misleading as its rural component has been part and parcel of its social and economic history. In the models based on the theory of central places, towns are simply considered redistributive centers for their hinterlands and then ranked according to the number of their central functions. However, this model is not very useful in the case of towns like Tiruvannamalai whose growth is mainly the consequence of the transfer of agricultural surplus from the countryside to the town. The theoretical model presented here (based on gravity) aims at mapping various urban fields ("Umlands") surrounding the main towns of northern Tamilnadu. It assumes that a town's attraction is a direct function of its demographic size. The map thus obtained (Fig. 26) attempts to sum up the various geographical settings of each urban umland. Differences are clearly related to the general economic orientation of the towns. With its very large umland (several taluks), Tiruvannamalai as a classical type of

agricultural market town stands apart from narrow urban regions relying on industrial activities. Its present upgrading to the level of a new district's headquarters is a testimony to its durable hegemony over large rural tracts of northern Tamilnadu.

After this study of the town of Tiruvannamalai as it has evolved since the late XIXth century, involving many factors which have been analysed from different standpoints, the second part of the book again focusses on Tiruvannamalai as a sacred place, but in this case the emphasis is on the geographical dimension of the sacred place through a study of the pilgrims.

Based on a survey carried out by C. Guilmoto at the time of the festival of Karttikai in 1983, the first chapter (II. A-C) attempts to estimate the importance of this festival by looking into the composition of pilgrims it attracts. Before analysing the results of this survey, in a critical reading of the available literature C. Guilmoto gives an account of the main features and varieties of pilgrimages in India and in the Tamil tradition. There is no way to obtain a reliable estimate of the number of pilgrims attending religious festivals such as Karttikai in Tiruvannamalai. The great majority of pilgrims come from the North and South Arcot districts, and two thirds of them are villagers. Most of them belong to castes of peasant origins. Least numerous are pilgrims of Brahmin castes and Harijans. Regarding occupation, 54% of the surveyed pilgrims belonged to the non-agricultural sector, and among them, those who are engaged in trade or business are numerically important, as already observed in other sacred places in India. If we take into account the high proportion of literate or well educated pilgrims it appears that those coming from wealthy peasant classes and from urban middle castes (excluding Brahmins) constitute a significant substratum of Tiruvannamalai's pilgrims. All these informations help to locate the site of Tiruvannamalai in the hierarchy of South Indian sacred places.

Another important feature of pilgrimage places are the pilgrims boarding-houses, "choulties" (*cattiram*), called "madam" (sanskrit: *matha*, "monastery") at Tiruvannamalai (III. A-D). 113 madam have been registered in the municipality, out of which more than the three quarters are still functioning institutions. Also included in this census are monasteries with a spiritual leader, hermitages (often founded around the tomb-*samadhi* of a guru), and a few charitable institutions but 75% of the total are simple choulties, each associated with a caste (Tabl. 25). These madam are mostly located (Fig. 30) along the procession routes of the temple divinity. Many of them were founded, or renovated, at the end of the XIXth century, as is the case of the wealthiest of them, built by the Nattukkottai Cettiyar of Ramnad, who at that time financed the renovation of the temple at Tiruvannamalai – as they did in many other sacred places of Tamilnadu. Though the growth of the town has probably contributed to the increase in the number of madam, this kind of institution is quite old and historically attested. The madam vary in size and type of building: some are simply an open space for resting, many are houses of a usual type, a few are well built with a sanctuary (III. A; Fig. 31–35). A characteristic feature is the emphasis given to the dining area, and therefore to the giving of food. The madam is, in a way, a festive space related to the ceremonies of the temple.

As a boarding-house, every madam usually belongs to a group of people, members of one caste and in most cases of one of its subdivisions, who have inherited the right to occupy the madam as well as the duty to maintain it and to perform the religious charities (*dharma*) established by the founder. M.L. Reiniche's study analyses the diverse incomes of the madam (coming increasingly from various kinds of rents) and the religious purposes of the endowment (III. B & C). These issues raise several questions concerning the nature of such an institution, whose material form is a building which cannot be sold, and which consists of hereditary rights and duties as defined by the vow of the founder, and supposed to be everlasting.

There is also something of a paradox in the fact that in most cases the present right-owners of a choultie constitute one segment of a caste, although the madam was usually founded on an individual initiative. In the case of monasteries or hermitages, there is always at the origin of the institution one individual who has renounced the world and become a spiritual head for a community of disciples; even in that case, the present spiritual head may belong to a lineage of gurus (comparable to a descent line from father to son), while the disciples, even if socially mixed, keep some loose links through caste status and regional origin. The case of a choultie is comparable: at the origin there is an individual, a devotee of the presiding deity of Tiruvannamalai, who came from elsewhere and decided to found a choultie in order to have a place to stay near the sacred

centre, and to perpetuate his devotion through an endowment. It is then possible to follow in theory the evolutive pattern of a madam: the choultry with the duties attached to the endowment is inherited by the founder's sons or very close relatives; it may then remain the very private concern of the founder's descendants, but it will more usually become the concern of the latter's locality-group. Then through relations of kinship and alliance the rights and duties connected with the madam are extended to the caste segment. As a further development, the madam may be taken under the control of the modern association of the caste (*sangha*), and then virtually every member of the caste has a right on the madam. In the latter case however, the caste-members living in Tiruvannamalai have the direct control over the madam; whereas in all other cases, the control remains in the hands of people living outside the sacred centre, which they visit at the time of the festival when they stay at the madam.

The last section (III. D) is the comparative analysis of the different types of choultries in relation to caste, kinship and territorial settings of their members. On the basis of the information obtained from fieldwork, maps have been drawn (Fig. 37–44) representing the territorial areas associated to the Tiruvannamalai choultries according to castes or caste-segments. From the global map (Fig. 44) it appears that the potential pilgrims having some rights on a madam located at Tiruvannamalai originate from all over Tamilnadu; however, the attraction of the sacred place is primarily important for the area and the taluks immediately surrounding Tiruvannamalai, and then for the North Arcot district. These results are compared with those from C. Guilmoto's survey (II. B-C). Some other territorial distinctions are also pinpointed according to caste (castes of peasant origin *versus* traders' castes). It may be argued further that this analysis of choultries and the phenomenon of caste, which presents itself in diverse modes, makes evident that what is known as "caste" actually does not exist in itself (if not only as an abstract administrative category), but that it exists through the variable formations of small groupings. The geographical corollary is that each caste-segment, in its relation to the sacred place through a madam, is located in a discontinuous area, more or less delimited and shared by the territorial areas of other social groupings. The sum of these areas constitutes a potential network of relationships between Tiruvannamalai-as-a-sacred-place and an extended but discontinuous territory.

The third part of the volume is an attempt to understand how, and on what grounds, a locality may be characterised as "urban" in a given socio-historical context. Having analyzed the town of Tiruvannamalai from various points of view and considered particularly its demographic and economic development, is it at all justified to consider Tiruvannamalai a town in the past—that is, before the British administration made it the headquarters of a taluk? More generally, how could we define a precolonial town in South India?

From the above analysis, we may deduce that the urban status of Tiruvannamalai is demonstrated by the geographical extent of its attraction from the demographical and economic point of view as well as from the socio-religious one. Put it in another way, the geographical extent of various networks of relationships centered on a locality confers on it an urban dimension. If we now consider the topographical information provided by the temple inscriptions of Tiruvannamalai from the Xth to the XVIth c. (from which maps have been drawn: see Fig. 45–50), and the large geographical extent of Tiruvannamalai relationships at various periods of time, it seems logically possible to deduce that Tiruvannamalai was already a town in the precolonial past. However the epigraphical information conveys only the point of view of the temple, and almost nothing can be directly inferred about the urban nature of the human settlement around it.

So in the next analysis are set forth, first, from a reading of the inscriptions, some clues relevant to the subject; and secondly, the potential role of a temple in conferring an urban dimension to its surroundings, as seems to have been the case for Tiruvannamalai (always admitting that a temple alone does not make a town, if certain other conditions are not present).

Finally, a few hypotheses are stated in relation to the example of Tiruvannamalai as one possible model of precolonial South Indian towns.

PREMIÈRE PARTIE

*Une ville au pays d'Arcot:  
Tiruvannamalai*



## L'évolution géo-économique de Tiruvannamalai

*Christophe Guilmoto*

Ce chapitre offre un survol global du Tiruvannamalai séculier qui semble souvent comme effacé face à l'aura du centre religieux sur lequel se fonde l'identité de la ville. Et de fait, aussi bien pour ses habitants que pour l'ensemble des Tamouls, la ville se définit avant tout dans les termes prestigieux de ses activités sacrées. Pour le plus grand nombre, il s'agit du grand temple sivaïte et de la renommée des célébrations de *Dipam*, tandis qu'aux yeux des *happy few*, c'est plutôt la présence de l'*ashram* de Sri Ramana Maharshi qui constitue le point focal de Tiruvannamalai. Que reste-t-il alors des aspects profanes de la ville, quand d'aussi fortes représentations symboliques viennent à en construire l'image proprement intemporelle d'une Utopie détachée de la société concrète? Les sections qui suivent entreprennent de répondre à cette question faussement naïve: très prosaïquement, nous allons nous demander de quoi vit Tiruvannamalai et comment son histoire récente et son environnement régional ont donné forme à son peuplement hétérogène, à sa morphologie singulière et à sa prospérité économique actuelle. Il apparaîtra vite que la prégnance du fait religieux, sur les structures et la composition de la cité, a graduellement cédé la place à d'autres forces propres aux dynamiques urbaines contemporaines dans le pays tamoul pour conduire le développement spectaculaire de Tiruvannamalai depuis la fin du siècle passé.

Notre étude est avant tout descriptive, cherchant à reconstituer l'histoire et la géographie d'une ville du pays d'Arcot qui n'a pas été choisie en fonction d'une problématique spécifique, sinon dans le cadre de la perspective archéologique et religieuse donnée au projet de l'École Française d'Extrême-Orient. Nous nous attacherons à présenter la ville sous différents éclairages, afin de mettre en valeur les étapes de son développement et leurs conséquences sur la structuration de l'espace urbain qui feront l'objet d'une

première section. Une seconde partie est consacrée au peuplement de la ville, afin de situer les acteurs du dynamisme urbain et de montrer comment se traduisent les différences de statut et de condition dans l'écologie sociale de Tiruvannamalai depuis le début de sa croissance accélérée. La dernière section examine la nature des activités économiques de la ville, et fournit finalement les matériaux concrets qui permettent de juger de son rôle économique présent.

Ces observations conduisent à redéfinir notre perception de la ville; en élargissant notre vision quelque peu réductionniste centrée sur les facteurs internes du développement municipal, nous tentons de prendre en considération la place de Tiruvannamalai dans la géographie régionale. Il s'agit tout autant des échanges économiques auxquels préside Tiruvannamalai que des courants de circulation migratoire qui ont fait de cette ville un pôle d'attraction pour les ruraux des alentours et entraîné les mécanismes de redistribution démographique à l'origine de la concentration de peuplement dans ce qui n'était qu'un gros village un siècle auparavant.

---

\* Ce travail dérive d'un séjour de quatre mois à Tiruvannamalai en 1984. L'enquête de terrain et la formulation des axes de recherche ont été menées conjointement avec Denise Arbonville. Nous avons bénéficié sur place de l'assistance de S.K. Ravichandran. Mes séjours en Inde ont été rendus possibles par les programmes d'échange franco-indien (Ministère des Affaires Étrangères en France). Toutes les figures sont l'œuvre des dessinateurs de l'EFEO à Pondichéry.

Une première version de ce texte a été soumise à la critique fructueuse de nombreux collègues, parmi lesquels Denise Arbonville, Philippe Cadène et Roland Lardinois qui me pardonneront de n'avoir peut-être pas pris en compte toutes leurs suggestions. Je remercie tout particulièrement Marie-Louise Reiniche et Françoise L'Hernault des encouragements, critiques et appuis qu'elles m'ont offerts tout au long de ce travail.

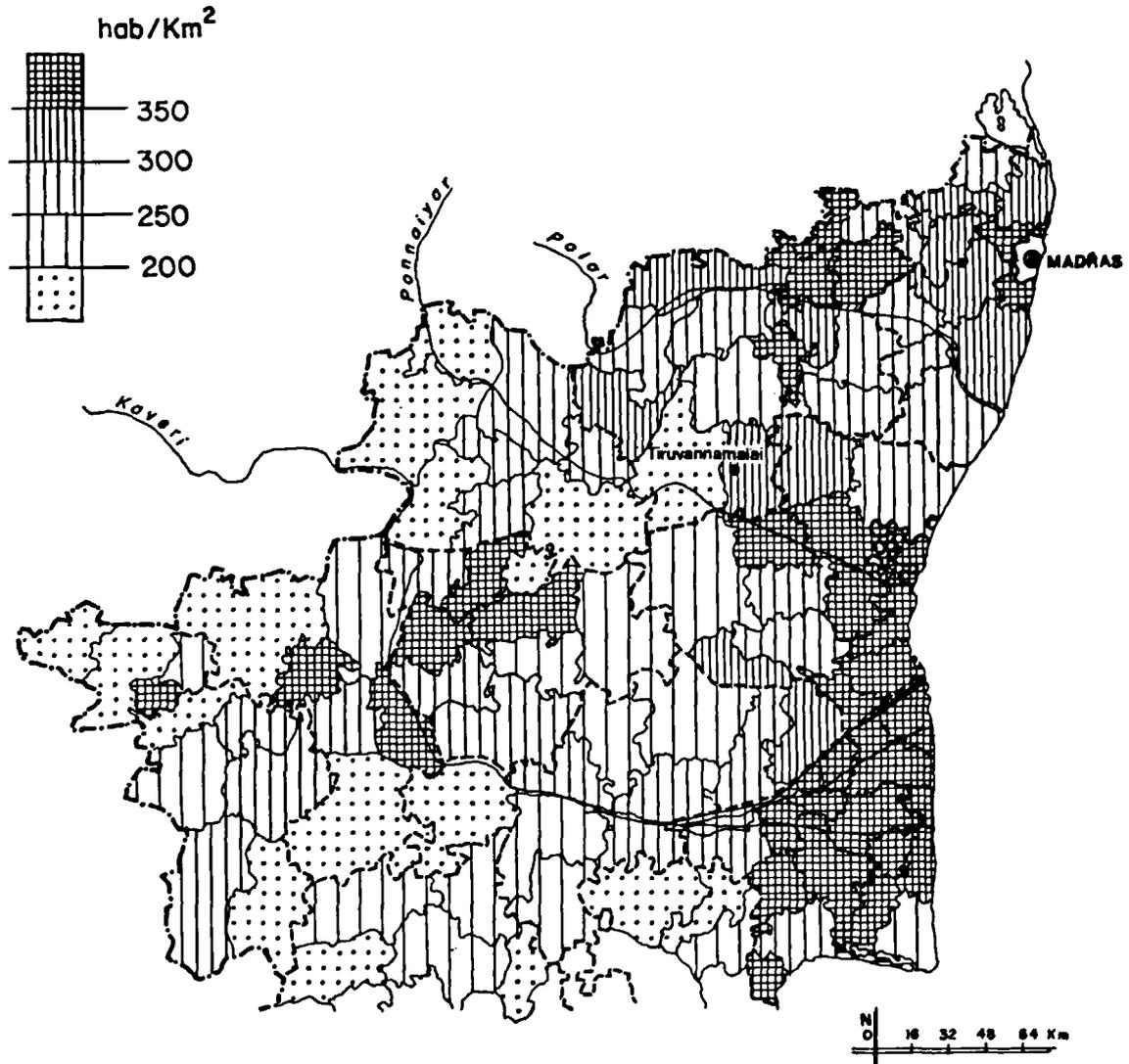


Fig. 1 – Densité rurale 1981

## A. Géographie et histoire de la ville

### 1. Tiruvannamalai dans sa région

Avec 24,6 millions d'habitants en 1981, la population du nord du Tamil Nadu représente la moitié du total de l'Etat, et en termes de zones urbaines un pourcentage à peine supérieur. Le degré d'urbanisation -34,5%- excède cependant largement la moyenne nationale, en raison notamment de la présence de la métropole de Madras. Les campagnes sont très diversement peuplées, comme l'indique la figure 1 sur laquelle on a représenté la densité des parties rurales. En l'absence d'un important secteur non agricole dans les villages de notre macro-région<sup>1</sup>, sinon les artisans mentionnés plus bas, la densité du

peuplement rural est directement reliée à la main d'œuvre paysanne, et plus précisément à la productivité du terroir et au volume des emplois agricoles qu'il offre à la population des campagnes – selon un modèle classique liant densité humaine et intensité de la production. Les fluctuations de la demande de main d'œuvre entraînent saisonnièrement des

<sup>1</sup> C'est-à-dire la partie septentrionale de l'Etat du Tamil Nadu, comprenant les sept districts au nord de la Kaveri: Madras, North Arcot, South Arcot, Chengalpattu, Salem, Dharmapuri et Tiruchirappalli. Dans l'analyse qui suit la macro-région inclue également parfois des zones limitrophes (Tanjavur, Pondichéry . . .). A un échelon plus fin, on distinguera dans ce travail la région du pays d'Arcot (les deux districts de North et South Arcot) et le seul taluk de Tiruvannamalai ("micro-région").

mouvements de village à village, de région à région; lorsque tendanciellement s'installe un sous-emploi endémique dans une zone donnée (surpopulation, sous-production), les migrations se font plus lointaines, plus massives, et les risques de départ définitif s'accroissent. Or ce sont principalement les variations dans le volume et la direction des flux migratoires qui expliquent la plus grande part des disparités constatées dans la croissance des villes ou des campagnes du Tamil Nadu. On comprend donc que la densité rurale est le premier indice sur lequel fonder notre examen de l'état de la structure démographique régionale.

Il est aisé de rapporter les contrastes de la figure 1 à la question cruciale de l'eau: les principales concentrations humaines coïncident avec le réseau hydrographique régional (la Kaveri en premier lieu, la Ponnaiyar et la Palar), tandis que l'orientation générale est-ouest qui suit la pente douce du terrain découle du régime pluviométrique qui favorise la bande côtière (pluies d'automne). Ce schéma global souffre certes de nombreuses exceptions dues, en particulier, à la qualité variable du sol, au relief accidenté des collines qui annoncent le plateau du Deccan et à l'implantation rurale de grandes communautés de tisserands autour de Salem. Toutefois, la ressemblance entre notre carte et celle du degré d'irrigation (Ramesh et Tiwari, 1983: planches 29 et 30) reste frappante. Le taluk de Tiruvannamalai, avec une densité rurale de 307 hab./km<sup>2</sup>, se situe légèrement au dessus de la moyenne (275 hab./km<sup>2</sup> pour les six districts), réfléchissant sa position transitoire entre les terroirs irrigués (canaux, puits et réservoirs en régions bien arrosées) et les terroirs arides de faibles ressources agricoles.

Le réseau urbain régional coïncide partiellement avec la densité des zones rurales environnantes. Le riche delta de la Kaveri, doté d'une structure urbaine aussi dense qu'ancienne, illustre ce parallélisme, ainsi que la vallée de la Palar pour des raisons néanmoins fort différentes (importance de l'agriculture dans le premier cas et de la petite industrie dans le second). Tiruvannamalai paraît isolé dans la portion centrale de notre macro-région, régnant sur une aire considérable décrite ailleurs comme un désert urbain (Abraham, 1983: 118). Cette simple constatation est à l'origine de l'entière orientation de cette étude sur la place relative de Tiruvannamalai dans le réseau urbain du Tamil Nadu septentrional.

Avant de passer en revue l'évolution de Tiru-

vannamalai depuis le siècle dernier, nous allons dire quelques mots de la structure agraire régionale qui joue directement sur la prospérité relative de la ville. Les transformations ont été nombreuses dans son hinterland rural, une région en fait mal délimitée, centrée sur le taluk mais comprenant également des segments importants des taluks limitrophes, que l'on peut identifier à l'umland théorique présenté dans la conclusion. Ces changements ont principalement concerné la productivité des terres cultivées. Avec un régime de pluie saisonnier et irrégulier et en l'absence de système d'irrigation par canaux, la région de Tiruvannamalai dépend entièrement des *tanks* (*eri*: réservoirs semi-naturels renforcés par des remblais) et des puits pour son irrigation.

Durant la seconde moitié du siècle dernier, les *tanks* souffraient d'un très mauvais entretien dû à l'ignorance des Britanniques vis-à-vis des systèmes traditionnels d'irrigation (Sengupta, 1985). L'utilisation des nappes souterraines était à l'époque limitée par les contraintes technologiques, en sorte que le terroir régional ne semblait guère en mesure de répondre aux besoins d'intensification de la productivité rendus nécessaires par une pression démographique accrue. De cette période date l'inauguration de réseaux d'émigration (vers d'autres colonies britanniques, puis vers Madras) qui contribuèrent à atténuer la pression sur la terre. Le succès de l'introduction de l'arachide dans les zones sèches fut immédiat, et par effet de substitution, il a entraîné une baisse rapide de la part des cultures céréalières traditionnelles, en particulier les millets pauvres des plaines tamoules. Le développement de l'agriculture spéculative devait avoir de sérieuses conséquences sur la prospérité de Tiruvannamalai lors de la récession des années trente. Quant au terroir irrigué, on a assisté dans la région à une stagnation de l'irrigation par *tank* tandis que le nombre des puits s'accroissait à cadence rapide depuis le début du siècle. Bakèr (1984: 479), à l'échelon du Tamil Nadu, relie l'expansion de l'irrigation par puits à la dégradation du système des *tanks* et, plus généralement, à l'incapacité du gouvernement à répondre à la croissance de la demande d'irrigation en zones arides. Il note à ce propos que le développement des puits est le fait des paysans riches, indépendamment du rôle de l'administration de Madras. Dans la région de Tiruvannamalai, ce sont sans doute les *Agamudaiyar* et les *Reddiyar* qui furent à la pointe de ces changements. L'importance de ce type d'irrigation s'est démultipliée

après l'indépendance avec l'introduction des nouvelles techniques de pompage, avec notamment pour effet de limiter singulièrement les risques liés aux aléas climatiques, mais également de créer une dépendance nouvelle vis-à-vis des récoltes réclamant une irrigation appropriée lors des saisons sèches (*navarai*, *sornavarai*). Le tableau 1 reprend un ensemble de statistiques homogènes (voir toutefois la première note) pour les deux districts dans lesquels s'insère l'hinterland agricole de Tiruvannamalai.<sup>2</sup>

l'arachide et le riz recouvrent des superficies comparables, car le degré d'irrigation y est moins prononcé que dans le reste des districts d'Arcot (voir la zone 2 décrite par Shankar et Mythili, 1986); le taluk comptait d'ailleurs plus de champs d'arachide que de rizières dès les années vingt (chiffres du *Statistical Appendix*). La canne à sucre dont on peut lire sur le tableau la progression régulière n'est encore guère cultivée dans les environs de Tiruvannamalai, dont la raffinerie, à l'écart de la ville, ne fonctionne pas.

TABLEAU 1  
CULTURES AU PAYS D'ARCOT, ÉVOLUTION CONTEMPORAINE  
(chiffres exprimés en pourcentages)

<i>North et South Arcot</i>	1902-03	1922-23	1941-42	1962-63	1972-73	1981-82
Cultures (surface brute)						
- Riz (paddy)	31,4	36,0	37,5	42,2	43,3	40,4
- Arachide	13,4	20,4	20,2	26,5	26,9	29,2
- Canne à sucre	0,5	1,7	0,7	1,3	3,6	5,2
- Autres cultures (sorgho, millets, légumineuses)	54,7	41,9	41,6	30,0	26,2	25,2
Irrigation (surface nette irriguée)	35,2	39,6	36,5	46,4	51,6	49,1
Modes d'irrigation						
- Tanks	52,2	64,2	64,2	49,5	40,1	13,9
- Puits	18,6	14,3	15,2	29,4	42,4	68,6
- dont puits tubés				0,6	1,7	16,8

notes:

En 1902-03, les chiffres concernent les districts d'Arcot dans leurs anciennes frontières.

La part de l'arachide au North Arcot a été estimée pour 1902-03.

Chiffres des années 1982-84 non retenus en raison des conditions climatiques exceptionnelles.

Sources:

*Statistical Appendix (South Arcot, North Arcot), Season and Crops Reports of the Madras Presidency, Annual Statistical Atlas of Madras State . . .* diverses années.

L'absence de chiffres pour le siècle dernier dissimule la progression spectaculaire de l'arachide, qui était virtuellement absente en 1870 au pays d'Arcot. L'arachide devient la principale culture non vivrière lors de la disparition de l'indigo au début du siècle et atteint un plateau maximum dans le courant des années vingt, avant la récession mondiale. Depuis l'indépendance, la culture de l'arachide a enregistré de nouveaux progrès stimulés par les transformations de la technologie productive. Le développement de l'irrigation, d'abord par réservoirs puis par puits, a principalement profité à la riziculture, à la différence de ce qui s'est passé au Kongunad avec le coton. Dans la sous-région propre à Tiruvannamalai,

Si la maîtrise de l'eau, impérative pour sa culture, devait progresser et les conditions du marché s'améliorer au Tamil Nadu, elle serait sans doute appelée à jouer un rôle central dans l'économie agricole vu son caractère éminemment rémunérateur. La part des autres céréales (sorgho, éléusine . . .) a été volontairement laissée dans l'ombre, car elle n'a cessé de s'effriter depuis un siècle et concerne principalement des produits d'autoconsommation qui ne transitent pas par Tiruvannamalai.

<sup>2</sup> Nous n'avons pas pu, faute de données assez fines disponibles sur la période qui nous intéresse, rassembler les chiffres correspondant aux taluks qui composent le terroir de Tiruvannamalai.

## 2. Etude de croissance différentielle

Décrire les composantes démographiques de la croissance de Tiruvannamalai relève de la gageure eu égard à la pauvreté des matériaux dont on dispose. Et certes notre démarche est en butte à des problèmes récurrents, indépassables, de source; nous y faisons écho à l'occasion. Pourtant, ce travail devrait plutôt illustrer l'affirmation inverse: le déploiement des statistiques, depuis l'ère coloniale jusqu'à aujourd'hui, fournit une base remarquablement solide pour un examen historique. De quelle bourgade d'Afrique ou d'Asie pourrait-on retracer l'histoire démographique sur un siècle, décennie par décennie, comme on le fait de Tiruvannamalai? La présence d'une longue tradition censitaire en Inde nous permet de disposer d'une série ininterrompue de statistiques démographiques pour Tiruvannamalai. L'objet de cette section consiste à exploiter ces matériaux pour rapporter l'histoire de la population de la ville à son évolution socio-économique depuis la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle jusqu'aux années quatre-vingt.

L'usage des données micro-régionales indiennes est en vérité difficile, risqué, mais le plus souvent naïf; la population – son niveau, sa progression – est souvent rapportée en termes abstraits à des mouvements très vagues (décollage, urbanisation accélérée . . .) sans que le détail des rapports qu'elle entretient avec son cadre géographique et le contexte historique régional soit étudié en profondeur. La raison invoquée pour cette faiblesse est à nouveau le manque de données, la méfiance qu'elles inspirent ou le discrédit qui en résulte. Nous avons cependant choisi d'en faire ici un usage intensif, dans une stricte logique comparative consistant à mettre l'accent sur les différences relatives observées plutôt que sur l'ampleur des phénomènes démographiques. Et de même que la composante spatiale rend compte des traits distinctifs de Tiruvannamalai, oasis dans le "désert urbain", l'analyse comparative fait progressivement apparaître les caractéristiques saillantes de l'évolution démographique de la ville et trace les contours des grandes périodes de sa croissance.

Nous allons en premier lieu donner quelques indications sur l'importance approximative de la ville à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, en partant de la carte de Orme datant de 1780 que nous examinerons plus en détail dans la section suivante consacrée à la morphologie urbaine. Le recensement de 1971 présente un découpage par rue et quartier (*block*)

suffisamment fin pour nous permettre d'estimer la population municipale contenue dans les frontières du bâti d'époques antérieures. Partant du tracé urbain de 1780 et 1927 (voir la section suivante sur la morphologie urbaine), nous obtenons des populations atteignant respectivement 18.892 et 43.687 habitants, en appliquant les taux de densité propre à 1971. Il ne s'agit que d'une première estimation, puisque ne tenant pas compte de la densification progressive du peuplement urbain (empiètements sur les espaces non résidentiels, transformation de l'habitat . . .). Ainsi la surface bâtie de 1927 accueillait en 1971 plus de 43.000 personnes, alors que la population municipale devait avoisiner les 25.000 habitants en 1927 (interpolation entre les recensements de 1921 et 1931); on observe donc que la densité du peuplement s'est notablement accrue sur cette aire entre 1927 et 1971, une progression équivalente à un gain de 72%.

Il est fort peu vraisemblable que la densité urbaine fût en 1780 identique à celle que l'on relève en 1971. Nous préférons la tenir pour identique à celle de 1927 et, partant, il est possible d'estimer la population de 1780 à 11.050 habitants, en corrigeant notre premier chiffre (18.892 hab.) des 72% de densification enregistrée entre 1927 et 1971. Nous constatons que cette estimation valable pour la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle fait état d'une population sensiblement supérieure à celle qui fut recensée en 1871 (9312 hab.), rejoignant ainsi certaines thèses sur la désurbanisation datant du début de la colonisation anglaise (Gupta, 1983: 23–30), dans le contexte politico-militaire particulièrement agité du sud de l'Inde (les forces marathes et de Tipu Sultan ayant durablement perturbé les réseaux urbains du pays tamoul). On connaît fort peu de choses à l'heure actuelle des premières décennies de l'implantation britannique, sinon qu'après une période hautement instable correspondant à la fin des guerres inter-régionales et à la mise en place du pouvoir colonial, on a sans doute assisté à un certain relèvement démographique qui s'est traduit par une poussée sensible de la population tamoule. La stagnation apparente de la ville est à replacer dans ce contexte.

A partir de 1871, nous sommes en mesure de suivre de plus près l'évolution de la ville. Il faut pourtant convenir de la pauvreté de ces sources, qui ne permettent pas de décrire en détail les composantes de la croissance démographique proprement dite, sinon par comparaison à des unités de population

TABLEAU 2  
EVOLUTION DE LA POPULATION MUNICIPALE, TIRUVANNAMALAI 1871-1981

Année de recensement	Population municipale	Rapport de masculinité*	Taux d'accroissement	
			intercensitaire	annuel
1871	9 312	**		
1881	9 592	95,8	+ 3,0%	+0,30%
1891	12 155	96,7	+26,7%	+2,37%
1901	17 069	97,3	+40,4%	+3,40%
1911	21 244	100,0	+24,5%	+2,19%
1921	21 912	93,5	+ 3,1%	+0,31%
1931	27 769	100,7	+26,7%	+2,37%
1941	33 271	101,7	+19,8%	+1,81%
1951	40 718	99,4	+22,4%	+2,02%
1961	46 441	101,1	+14,1%	+1,31%
1971	61 370	102,9	+32,1%	+2,79%
1981	89 462	104,8	+45,8%	+3,77%

\* nombre d'hommes pour cent femmes dans la population municipale

\*\* calcul impossible

Source: les populations classées par sexe proviennent des recensements et sont regroupées dans Mitra et al. (1980.a). Pour 1981, cf. Census of India (1981. b).

plus larges (zones urbaines, région . . .) qui sont mieux connues. En effet, l'absence de répartition par groupe d'âges et de classement par lieu de naissance ou de dernière résidence pour les habitants de Tiruvannamalai nous empêche de procéder à une reconstitution précise de sa croissance interne (action de la fécondité et de la mortalité) ou externe (effets des échanges migratoires).

On ne possède, à l'échelle de la localité étudiée, aucune donnée plus fine que l'évolution de la population municipale totale, classée par sexe, pour les recensements décennaux qui débutent en 1871 et se poursuivent jusqu'à 1981. Les chiffres de l'état-civil, décrivant la mortalité et la natalité de la ville, sont trop déficients pour être pris en compte dans notre analyse, sinon à titre illustratif comme on le verra pour la crise de 1918. En sorte que le tableau 2 résume les uniques données disponibles, dont sont dérivés les indicateurs démographiques (taux de croissance, rapport des sexes) sur lesquels notre analyse va se fonder<sup>3</sup>.

Ce tableau décrit l'évolution rapide du peuplement de Tiruvannamalai, laissant dans l'ombre la plus grande partie du XIX<sup>ème</sup> siècle. A l'époque du premier recensement, la ville n'était qu'un petit bourg de peu d'importance, contrôlant une zone semi-aride située entre la Cheyyar et la Ponnaiyar; l'agriculture n'était guère prospère en raison de la

pluviosité médiocre, et surtout dangereusement irrégulière. Or, à partir de 1881, la croissance devient rapide et en 110 ans, la population se trouve multipliée par 9,6, soit un accroissement annuel moyen de 2,1%. Parallèlement, le poids relatif des hommes dans la population augmente progressivement, du fait de l'afflux constant de main d'œuvre dans la municipalité.

Mais cet accroissement spectaculaire ne correspond nullement à une progression régulière issue d'un régime démographique stable; le graphique qui suit (Figure 2) révèle le détail de la croissance accidentée de la population de Tiruvannamalai. Y sont tracés, comme sur les figures suivantes, les taux d'accroissement intercensitaires mesurés en pourcentage de la population lors du premier recensement. Nous avons ajouté également quelques repères historiques qui servent de jalons pour l'analyse de l'histoire de la ville. Ainsi, les deux décennies qui ont enregistré les croissances les plus faibles (3% en dix ans contre plus de 14% pour toutes les autres) sont des périodes de crise: de 1876 à 1878, la dernière famine majeure

<sup>3</sup> Nous utiliserons essentiellement les taux de croissance – plutôt que les chiffres absolus – pour interroger l'évolution démographique de la ville. Il s'agit ici des taux intercensitaires calculés en rapportant l'accroissement total entre les deux recensements à la population lors du premier recensement.

ravage la Présidence de Madras et l'Etat du Mysore, entraînant derrière elle les épidémies et en particulier le choléra (Lardinois, 1982). Moins forte fut la crise de 1918-19 causée par l'épidémie de grippe espagnole en provenance d'Europe; pourtant Tiruvannamalai, comme la plupart des villes du pays tamoul, y fut très sensible. Les chiffres de l'état-civil (North Arcot District, 1929) font état d'un doublement du taux de mortalité municipal (estimé à 70,5 p. 1000 en 1918 contre 32,7 p. 1000 en 1916), soit un surcroît de mortalité plus accentué que dans le reste du taluk. La crise de 1918 eut pour effet de ralentir brutalement les mouvements d'urbanisation dans la province.

Les deux pics de la figure 2 coïncident avec deux périodes de rupture technologique de l'histoire du North Arcot. D'abord l'installation de la voie ferrée étroite dans les années 1890 qui traverse le district du nord au sud; c'est parallèlement l'époque de l'expansion des cultures de rente dans la région, relancée en 1900 par l'introduction de nouvelles variétés d'arachide (Baker, 1984; Racine, 1982). Ce sera soixante-dix plus tard le déclenchement de la "révolution verte" qui va modifier l'économie agricole de concert avec l'extension des surfaces irriguées.

Toutefois, la relation entre démographie et économie n'est jamais aussi simple que notre propos pourrait le suggérer; on ne peut en effet assigner directement aux seules transformations socio-économiques la responsabilité des fluctuations du taux de croissance, car la population municipale – en l'absence de migration – continue de progresser à raison de son accroissement naturel (excès des naissances sur les décès). Or le rythme du mouvement de la population a fortement évolué au Tamil Nadu depuis un siècle, indépendamment des changements économiques propres à chaque ville ou à chaque région. Si la natalité a pu rester relativement stable jusque dans les années 1960, la mortalité a été en revanche sujette à des variations importantes. Ces mouvements de la mortalité possédaient des caractères aussi bien accidentels (hausse brutale lors des crises évoquées plus haut) que tendanciels (baisse régulière depuis 1920 liée à la disparition des grandes épidémies, puis à l'amélioration des conditions sanitaires). Sur le premier des graphiques qui suivent (Figure 3), on a représenté le taux d'accroissement décennal de l'ensemble de l'état du Tamil Nadu (dans ses frontières actuelles) qui représente une estimation raisonnable de l'accroissement

naturel régional<sup>4</sup>; on observe que cette courbe présente un profil moins erratique qui contraste avec les oscillations de l'accroissement démographique de Tiruvannamalai. Ce graphique met également en évidence le dynamisme démographique de la ville dont les effectifs ont crû en plusieurs périodes à un rythme largement supérieur à celui du Tamil Nadu.

En admettant à présent que les taux de croissance du Tamil Nadu reflètent de manière plausible l'accroissement naturel qu'a connu notre population municipale, on peut considérer que la différence entre les niveaux d'accroissement résulte avant tout du gain migratoire enregistré à Tiruvannamalai durant chaque intervalle intercensitaire, quoique les données en notre possession ne nous permettent pas de valider formellement cette hypothèse<sup>5</sup>. Ce surplus de croissance de la ville correspondrait par conséquent à l'arrivée de nouveaux résidents. Pour donner un exemple, il suffit de considérer la dernière décennie 1971-81 durant laquelle l'accroissement a été de 45,8% à Tiruvannamalai contre seulement 17,2% au Tamil Nadu; on peut en déduire que l'immigration vers Tiruvannamalai (plus exactement le solde immigration-émigration) a comblé la majeure partie de l'écart entre les deux taux (soit 28,6%, un taux de migration considérable). Si Tiruvannamalai avait suivi depuis 1881 une croissance similaire à celle du Tamil Nadu, sa population serait en 1981 de 29,000 habitants au lieu de 89,000; on constate ainsi l'importance considérable prise par la poussée migratoire dans le décollage démographique de la ville.

La figure 3 permet ainsi une interprétation plus élaborée de l'évolution démographique de la ville et du découpage en trois périodes dont sont exclues les décennies de crise: sur-croissance de 1881 à 1931, stagnation relative de 1931 à 1961 et reprise rapide à

<sup>4</sup> Le volume du solde migratoire intercensitaire entre le Tamil Nadu et l'extérieur (reste de l'Inde, autres colonies . . . ) n'est pas suffisamment important pour déformer notre estimation.

<sup>5</sup> Les données de l'état civil sont trop incorrectes pour nous permettre de répondre à nos questions sur l'accroissement naturel de la population municipale. Elles tendent en particulier à gravement sous-estimer la mortalité; ainsi, le taux de mortalité infantile était évalué à Tiruvannamalai à 27,5 p. 1000 en 1971-81, contre environ 72 p. 1000 pour l'ensemble des parties urbaines du Tamil Nadu. De plus, les naissances ayant lieu en ville ne sont pas nécessairement le fait de résidentes municipales. Notons pour finir que d'après les récentes estimations du *Sample Registration System*, les différences actuelles entre l'accroissement naturel des villes et celui de l'ensemble de l'Etat restent tout à fait modestes.

Figure 2: TAUX DE CROISSANCE INTERCENSITAIRES, TIRUVANNAMALAI.

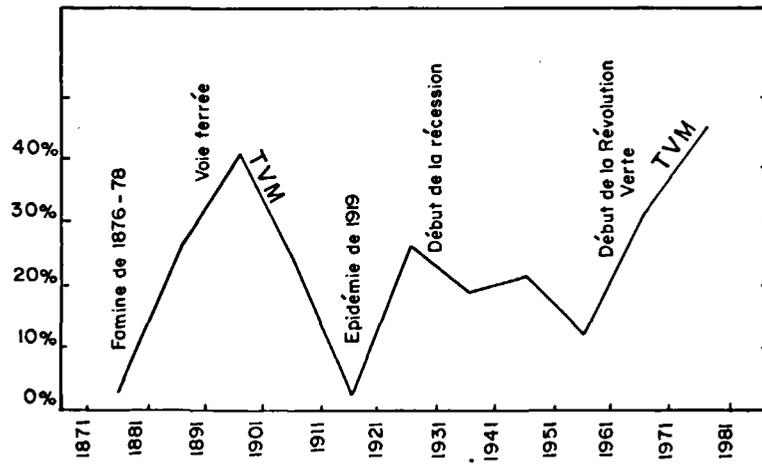


Figure 3: TAUX DE CROISSANCE INTERCENSITAIRES, TIRUVANNAMALAI ET TAMIL NADU.

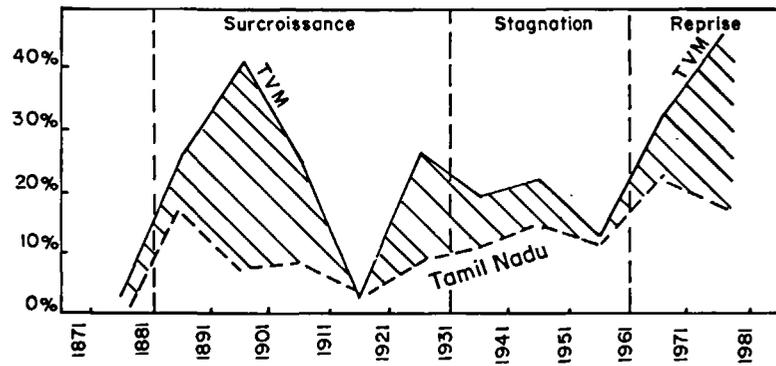


Figure 4 : TAUX DE CROISSANCE INTERCENSITAIRES ATTRIBUABLES AUX MIGRATIONS, TIRUVANNAMALAI.

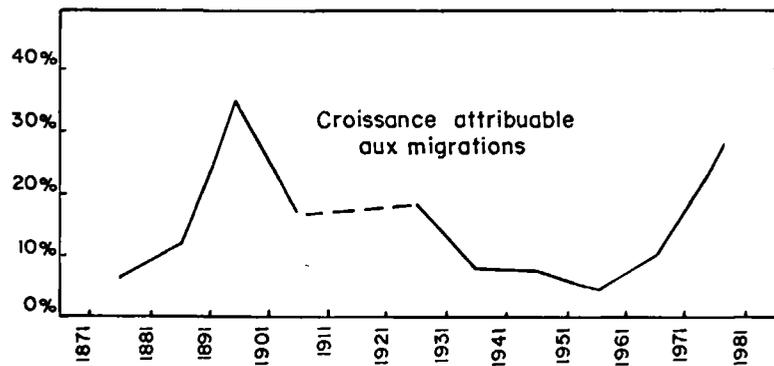


Figure 5 : TAUX DE CROISSANCE INTERCENSAIRES, TIRUVANNAMALAI ET NORTH ET SOUTH ARCOT.

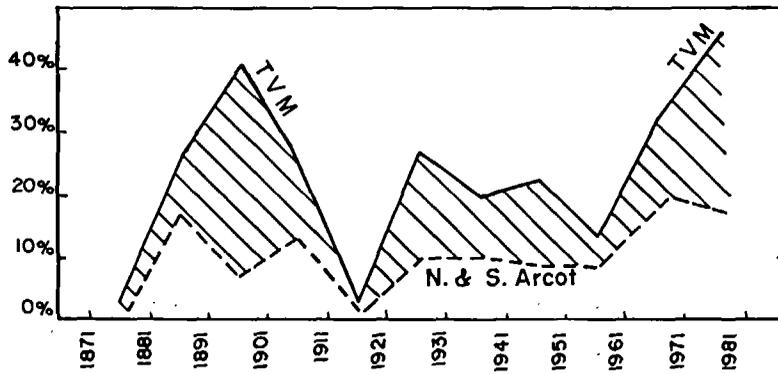


Figure 6 : TAUX DE CROISSANCE INTERCENSAIRES TIRUVANNAMALAI ET PARTIES URBAINES DU TAMIL NADU

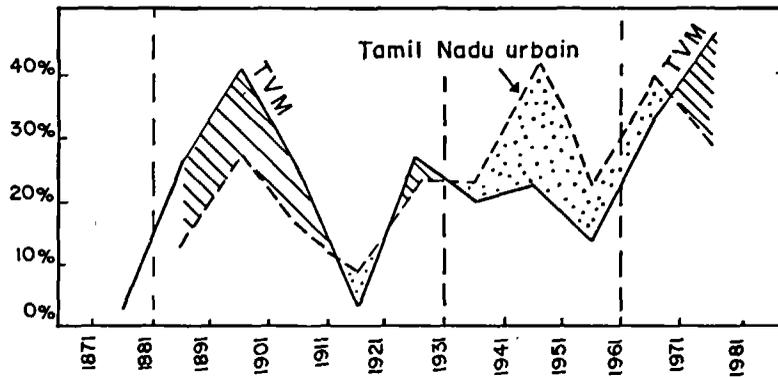


Figure 7 : TAUX DE CROISSANCE INTERCENSAIRES, TIRUVANNAMALAI ET VILLES DU NORTH ET SOUTH ARCOT

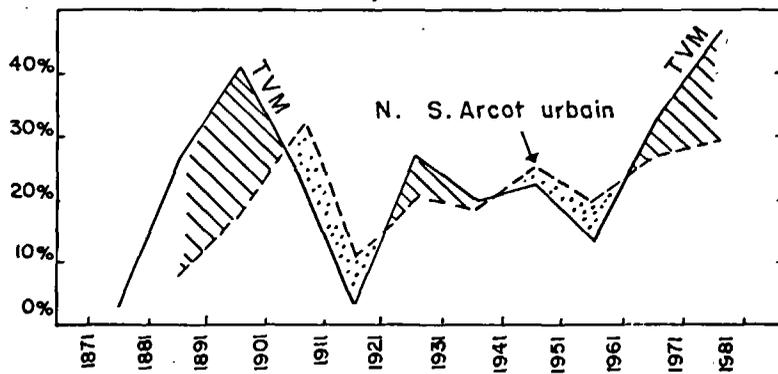
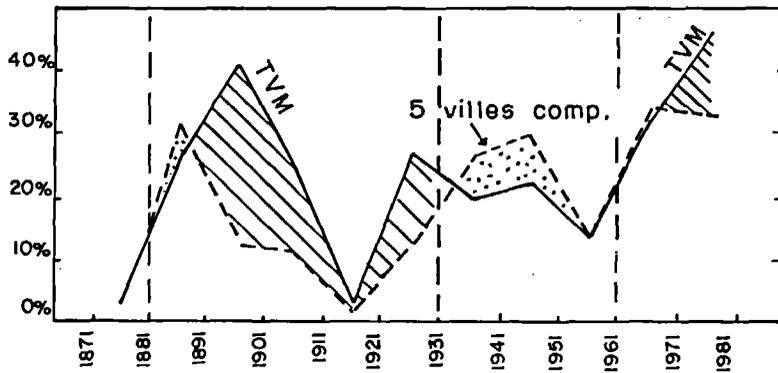


Figure 8 : TAUX DE CROISSANCE INTERCENSAIRES; TIRUVANNAMALAI ET CINQ VILLES COMPARABLES



partir de 1961 jusqu'à aujourd'hui. La figure 4, qui représente l'écart entre les taux d'accroissement des courbes de la figure précédente, permet d'estimer raisonnablement ce que fut le rythme des échanges migratoires, bien que la décennie 1911-21 ait dû être omise en raison de son caractère atypique. Toutefois, avant de replacer Tiruvannamalai dans son contexte historique, il est nécessaire de rapprocher le cas de la ville de ceux d'autres agrégats démographiques auxquels elle appartient. En effet, Tiruvannamalai suit tout autant les tendances du Tamil Nadu que celle de sa région spécifique (représentée ici par les districts du South Arcot et du North Arcot dont elle a fait partie successivement), et davantage encore les tendances du réseau urbain régional qui se développe et dans lequel elle s'insère de plus en plus.

La comparaison avec les deux districts d'Arcot (Figure 7) appelle des commentaires similaires à ce qui a été dit à propos du Tamil Nadu. Tiruvannamalai progresse à un rythme rapide tandis que l'écart avec les districts à prédominance rurale est tout-à-fait frappant: hormis pour les périodes de crise, le taux de croissance de ces deux districts oscille autour de 10% jusqu'en 1961 puis a augmenté sensiblement depuis cette date, sous l'effet notamment du rallongement de l'espérance de vie et la baisse concomitante du taux de mortalité. Sur la longue période, cette région qui comprend la majorité de l'aire d'influence de Tiruvannamalai a connu une croissance très modérée, souvent plus faible que celle de l'ensemble du Tamil Nadu. Ce sont essentiellement les migrations qui sont à l'origine de ce bas régime démographique, avec trois pôles d'attraction extérieurs: Ceylan jusque dans les années trente, la région de Kolar au sud du Karnataka où de nombreux Tamouls se sont installés ou bien vont travailler de manière saisonnière, et bien sûr la métropole de Madras dont le développement contemporain a drainé des milliers d'habitants de ces districts. C'est dans ce contexte de saturation rurale relative, alors même que l'essor continu des cultures spéculatives, puis l'amélioration de la productivité agricole n'ont pas entravé l'exode rural, qu'il faut saisir l'aspect spectaculaire de l'émergence de Tiruvannamalai dans la structure urbaine du Tamil Nadu septentrional. La ville a réussi à orienter à son avantage les courants migratoires, d'autant que, comme l'indique la composition sociale de la ville, ce sont de tous les segments de la société rurale que proviennent les migrants. Les groupes traditionnellement mobiles,

comme les *Cettiyar*, les Brahmanes ou les Musulmans, sont numériquement supplantés par les castes agraires et les castes intermédiaires qui ont dû quitter les villages pour un milieu urbain plus prometteur. Seuls les *Harijans* semblent avoir moins migré vers la ville que les autres castes, comme souvent ailleurs en Inde.

Les deux graphiques suivants replacent Tiruvannamalai dans le cadre de l'urbanisation rapide de la province. Notons en premier lieu le travers classique des statistiques urbaines en Inde: étant donné que d'un recensement à l'autre, les localités classées comme urbaines varient (leur nombre allant le plus souvent en s'accroissant), le taux d'accroissement calculé est souvent incorrect, et surestimé puisqu'en dix ans sont venues s'ajouter de nouvelles unités urbaines non comptabilisées lors du premier recensement<sup>6</sup>. Le rapprochement de l'évolution démographique de Tiruvannamalai avec celles des parties urbaines du Tamil Nadu ou des deux districts de la région neutralise certains des écarts relevés précédemment; mais, dans le même temps, il accuse les différences résiduelles (voir Figures 6 et 7). La croissance à Tiruvannamalai sur un siècle ne semble pas avoir été plus rapide que dans le reste des zones urbaines de l'état: les variations portent moins sur l'intensité globale de l'urbanisation que sur son calendrier. On remarque en effet que la croissance de la ville est à certaines époques (1931-61) plus faible que celle de l'ensemble du Tamil Nadu urbain, tandis qu'elle lui est supérieure durant les autres périodes; c'est précisément ce qui était pressenti à la lecture de l'évolution des échanges migratoires (Figure 6). Les écarts entre les courbes sont moins marqués avec les parties urbaines du pays d'Arcot, qui connaissent souvent des évolutions parallèles à celle de Tiruvannamalai. Mais ce sont les différences résiduelles dont nous parlons plus haut qui permettent de recomposer les étapes principales de la croissance municipale. Jusqu'en 1931, cette croissance dépasse la moyenne régionale; les trente années qui suivent voient l'interruption de l'essor de Tiruvannamalai, qui ne reprend que récemment en s'accélégrant de manière remarquable pour atteindre, durant la dernière décennie, le plus fort taux de croissance

<sup>6</sup> Nous avons écarté les chiffres de la décennie 1871-81 déformés par un important changement de nomenclature entre les deux recensements. Le même problème se pose néanmoins pour la période 1951-61.

jamais enregistré. Ceci signifie en particulier que, parmi les villes de sa région à la progression relativement stable depuis 1921, Tiruvannamalai a suivi un parcours assez accidenté en raison de sa vulnérabilité aux soubresauts de l'économie agricole dont dépend son umland. Une ville comme Tiruvannamalai, qui tend aujourd'hui à s'intégrer de manière définitive dans un réseau urbain semi-autonome du fait de l'importance prise par la dépendance économique inter-urbaine, a été pendant longtemps un chef-lieu urbain commandant une région tardivement mise en valeur car assez défavorisée, et partant très sensible aux aléas (climatiques ou économiques) de l'agriculture environnante.

Les comparaisons précédentes avec les tendances de la croissance urbaine souffrent d'imprécision en raison de la variation des zones urbaines entre deux recensements, mais également de manque de spécificité car elles prennent en compte des agglomérations de toutes tailles – des bourgs de 5,000 habitants aux villes d'un million d'habitants – aux dynamiques démographiques très variées. Afin de remédier à ces inconvénients, on a sélectionné pour chaque recensement les cinq villes des districts d'Arcot dont les populations respectives sont les plus proches de celles de Tiruvannamalai<sup>7</sup>; leur taux de croissance global, une fois calculé pour chaque intervalle intercensitaire, est porté sur la figure 8. L'idée consiste à rapporter pour chaque décennie l'évolution de Tiruvannamalai à celle des cinq villes qui, démographiquement et géographiquement, partagent le plus de caractéristiques communes avec elle. Cette analyse raffine la comparaison des premiers graphiques qui mélangeaient rural et urbain, ainsi que celle des figures 6 et 7 qui assimilaient des unités urbaines difficilement comparables. On obtient en effet les différences minimales entre les deux courbes, puisque la spécificité de Tiruvannamalai découlant de sa population ou bien de sa sous-région se retrouve parmi ces cinq villes comparables. L'écart final s'explique alors par la structure économique propre à Tiruvannamalai dans la géographie régionale.

On constate que la reprise après la décennie de crise 1876–78 fut en réalité moins rapide à Tiruvannamalai, alors que le raccord au réseau ferré donna à la ville une stimulation qui inaugura une longue période de croissance accélérée à la différence des autres bourgades à la croissance modeste. Inversement en 1931–41, les cinq villes comparables (dont précisément certaines villes de la vallée de la Palar moins

tournées vers l'agriculture) émergeaient sans dommage de la crise agricole, tandis que la croissance de Tiruvannamalai s'en trouvait durablement ralentie. Durant la dernière décennie, c'est Tiruvannamalai en premier lieu qui a bénéficié des progrès liés à la révolution verte; les autres villes, davantage orientées vers l'industrie et l'artisanat, n'ont pas connu le même regain de croissance, si ce n'est dans le cas particulier de Neyveli au South Arcot.

Les graphiques utilisés nous ont permis d'éclairer de multiples aspects de la croissance démographique de Tiruvannamalai. En nous aidant des comparaisons que l'on a pu établir et de notre connaissance de la ville, nous allons maintenant en récapituler l'histoire depuis les cent dernières années<sup>8</sup>. En 1871, comme beaucoup de petites villes des zones sèches du pays tamoul, Tiruvannamalai est une petite bourgade isolée dont la principale fonction est de servir de centre commercial sur un petit hinterland. L'agriculture dans cette région à majorité *ryotwari* est stagnante, d'autant que l'accroissement démographique de la seconde moitié du siècle exerce une pression continue sur la terre que le défrichement des anciennes zones de jungle du taluk n'aura sans doute freinée qu'un moment. Le développement urbain à l'échelon du Tamil Nadu, assez lent avant 1921, n'est pas à même d'absorber l'excédent d'hommes et l'absence de marché inter-régional freine l'industrialisation même à une échelle artisanale; l'exploitation du minerai de fer, extrait un moment des environs de la ville pour être exporté via Porto Novo, se solda vite par un échec. La singularité de Tiruvannamalai tenait avant tout à l'importance du pèlerinage de *Kartikai* et de la foire aux bestiaux qui l'accompagnait, deux événements attestés au milieu du siècle dernier (*A Gazetteer of Southern India . . .*, 1855: 301). Mais il s'agissait d'activités irrégulières qui servaient sans doute plus à fixer le fait urbain à travers les vicissitudes économiques et politiques de

<sup>7</sup> Les villes retenues pour nos calculs de 1871 à 1981 ont été sélectionnées séparément pour chaque intervalle intercensitaire; il s'agit par ordre de fréquence décroissante de Ambur, Gudiyatam, Vilupuram, Chidambaram, Vaniyambadi, Porto Novo, Arcot, Tiruppattur et Neyveli. Certains chiffres de l'ouvrage de Mitra et al. (1980.a) ont été corrigés (Arcot, 1871) ou supprimés (Tiruppattur, 1911) en raison d'erreurs évidentes.

<sup>8</sup> Le contexte régional est décrit notamment dans Kumar (1983), Baker (1984) ainsi que Racine (1982). Nous leur empruntons la plupart des éléments historiques sur lesquels notre analyse se fonde.

la région qu'à faire prospérer une grande population non agricole<sup>9</sup>.

Les mauvaises saisons agricoles à partir de 1875 allaient précipiter la région dans une crise de subsistance meurtrière et la population municipale n'enregistre qu'un faible excédent de naissances sur les décès durant cette période. Une nouvelle période s'ouvre alors sur la région; après la crise, la reprise est vigoureuse dans les zones qui ont le plus souffert de la famine et des épidémies, et compense les pertes humaines de 1876-78 (Lardinois, 1982: 394-395). De plus, le paysage agricole se transforme rapidement avec l'introduction de nouvelles variétés d'arachide; cette culture commerciale, exportée vers l'Europe par les ports de la côte du Coromandel, s'acclimate bien sur les sols peu arrosés et le pays d'Arcot devient rapidement un des plus importants producteurs d'Inde. En même temps, les cultures plus pauvres de millet ou d'éleusine perdent leur importance. Le rôle de Tiruvannamalai est alors renforcé par sa rapide incorporation au réseau ferré, dont Baker (1984: 386) montre l'importance dans l'urbanisation de l'époque. Le marché agricole – le *Mandi* – établi dans la ville lui permet de devenir une plaque tournante à l'échelon sous-régional; parallèlement à l'agriculture qui s'intensifie (augmentation des surfaces cultivées par la mise en valeur de terres en friche) et se monétarise, les villes-marchés des plaines tamoules s'enrichissent. Cette première période de croissance accélérée débute en 1881 à Tiruvannamalai et se prolonge jusqu'en 1931, n'était l'accident de la crise de 1918 qui frappe les villes de plein fouet<sup>10</sup>. La liaison avec le profil croissant des cours de l'arachide (ibid.: 259) est saisissante et illustre parfaitement l'incorporation de la Présidence de Madras dans l'économie mondiale. En 1925-26 (*Fasli* 1335), la surface en arachide dans le taluk de Tiruvannamalai atteint 34,1% de l'ensemble des terres cultivées, après s'être multipliée par quatre en une vingtaine d'années (North Arcot District, 1929).

Mais en 1929, cette ère de relative prospérité s'achève, car le Tamil Nadu a substitué à la vulnérabilité climatique – qui, avant le chemin de fer, faisait peser des risques de famine à chaque mauvaise saison agricole – une dépendance internationale qui ne va pas sans aléa non plus. La crise économique qui se déclenche en Occident entraîne la société tamoule dans une récession qu'elle ne contrôle plus; l'arachide qui transite à Tiruvannamalai interrompt brutalement sa progression quand ses cours s'effon-

drent en 1930, à l'image de ceux du riz. Le développement de la ville laisse la place à une stagnation économique et commerciale qui va persister pendant près de trente ans; Tiruvannamalai avait fondé sa croissance sur la prospérité issue de la transformation des produits agricoles, mais désormais l'arrière-pensée n'est plus capable de relancer la dynamique urbaine par l'activité agro-industrielle ou le commerce des denrées de la terre. L'exode rural qui alimente la croissance urbaine se tourne alors vers les villes de la vallée de la Palar, beaucoup plus centrées sur leurs manufactures que sur l'agriculture de leurs arrière-pensées étroites, et leurs petites industries (tabac, tannerie . . .) vont "fleurir sur le déclin rural" (Baker, 1981: 584; voir aussi 1984: 380-393). On relève d'ailleurs entre 1921 et 1931 une rapide croissance de la population musulmane (+39,0% contre +21,6% parmi les Hindous) à mettre en rapport avec la prospérité de cette communauté dans le nord du district. Cette seconde période se traduit par un essor ralenti, des échanges migratoires moins importants, et progressivement l'écart de croissance entre Tiruvannamalai et le Tamil Nadu se rétrécit. Schwartzberg (1963: 137) brosse un tableau pessimiste de la ville dans les années cinquante qu'allait pourtant démentir la décennie suivante.

Depuis les vingt dernières années, Tiruvannamalai connaît une nouvelle ère de prospérité due principalement à l'essor de l'agriculture dans sa zone environnante. L'association avec la révolution verte est un raccourci explicatif un peu sommaire qu'il convient de préciser; d'une part, la révolution verte ne concerne que le riz, et dans les régions sèches du

<sup>9</sup> A la différence des villes du siècle passé comptant une large population vivant des activités religieuses (comme celles décrites par Bayly, 1983: 125-129), Tiruvannamalai n'entretenait vraisemblablement qu'une faible population liée au temple du fait du caractère irrégulier du pèlerinage (cf. ce chapitre).

Washbrook note d'ailleurs que le réseau commercial induit par les fêtes religieuses en zone sèche n'était guère étendu (1978: 77 et note 56). Voir aussi Gupta (1983: 7-9). Une analyse démographique de l'évolution des grandes villes de pèlerinage tamoules (Ramesvaram, Tirutani . . .), non reproduite ici, nous a démontré que les caractéristiques religieuses des villes étaient sans pertinence en tant que telles dans la détermination de l'évolution démographique depuis 1871.

<sup>10</sup> En plus des effets dévastateurs de l'épidémie de grippe en milieu urbain, la forte hausse du prix du riz ou du ragi (éleusine) entre 1916 et 1918 (*Fasli* 1326 et 1327) dans le district rend la population citadine particulièrement vulnérable à la disette.

Tamil Nadu, l'introduction des variétés à haut rendement mises au point au Mexique et aux Philippines n'a pas le même effet spectaculaire que sur le blé du Punjab, comme le montre la grande enquête menée au North Arcot (Farmer, 1977). Mais d'autre part, une révolution a bien eu lieu qui, elle, concerne toutes les cultures. L'électrification rurale en est peut-être le fil conducteur; ce saut technologique concerne en effet principalement l'irrigation par le biais des pompes électriques, qui supplantent les classiques motopompes à essence. Parmi les facteurs du changement, il faut également ajouter l'usage accru des engrais et une mécanisation nouvelle de l'agriculture. Comme on le verra plus loin, l'élan économique de Tiruvannamalai repose presque exclusivement sur les retombées des transformations de l'outil de production agricole. La ville a parfaitement répondu aux nouvelles chances des années soixante: son rôle de marché aux grains, de *Mandi* pour le riz et l'arachide, s'est développé en même temps qu'apparaissaient une structure semi-industrielle et son artisanat périphérique centrés sur l'expansion agricole (huileries, rizeries, biens intermédiaires pour l'agriculture . . .). Barbara Harriss (1977: 193) met en évidence la position de précurseur de Tiruvannamalai dans la diffusion des pompes électriques dont les premiers magasins s'ouvrent en 1963 et sont, lors de son enquête de 1973, les plus nombreux de toutes les villes de l'est du district.

En 1985, la population municipale s'accroît encore rapidement. Sa forte poussée démographique est due à sa capacité à capter les courants migratoires régionaux, puis à fixer la majorité de la population migrante grâce aux emplois que créaient les différents secteurs économiques, c'est-à-dire semi-industriel, artisanal et commercial. L'établissement de Tiruvannamalai comme chef-lieu d'un nouveau district – après avoir été chef-lieu de taluk et de division sous-régionale – dont la mise en œuvre n'attend plus que le feu vert de Madras, accélérera l'expansion urbaine, en concentrant un important appareil bureaucratique dans les limites de la ville. Toutefois, jusqu'à présent, la ville a bénéficié du déséquilibre rural-urbain (*urban bias*) typique de la croissance des régions peu développées; ce déséquilibre concentre vers les centres urbains les ressources naturelles et les bénéfiques qui en sont dérivés, au détriment d'une réelle redistribution des richesses vers les campagnes. C'est le cas d'une ville-marché comme Tiruvannamalai, à l'instar d'Arni (B. et J.

Harriss, 1984). Or la dépendance extrême de Tiruvannamalai vis-à-vis de l'agriculture peut entraîner des risques de revers économiques si le volume de la production ou la vitalité de l'économie agricole stagne; Tiruvannamalai semble encore mal équipé pour résister à une éventuelle récession qui toucherait toutes les étapes de la transformation et de la distribution des biens agricoles.

## B. Morphologie urbaine

Sans aucun doute, le plan de Tiruvannamalai porte la double signature de son histoire et de sa région. Nous examinons dans cette brève section le cadre du bâti urbain et la structure fonctionnelle, mais à chacun de nos efforts pour isoler une particularité morphologique, nous sommes renvoyés d'une part à l'héritage historique de la ville et d'autre part à des traits propres à la structure urbaine des villes du Tamil Nadu. C'est précisément sur la morphologie urbaine que l'impact de la nature religieuse de la ville ancienne de Tiruvannamalai se fait le plus sentir; en effet, le temple représente, avec le commerce, l'institution qui a permis à la ville de traverser les siècles, résistant aux destructions, aux épidémies ou aux famines par une permanente résurgence des activités urbaines qui fixèrent l'établissement humain en lui assurant sa pérennité; si bien que le temple, dont les tours jaillissaient de tous les recoins du périmètre étroit de la bourgade ancienne, assurait inlassablement le principe directeur de la morphologie urbaine, gagnant même au fur et à mesure de l'espace par la construction des *prakara* successifs. Au delà des activités économiques qu'il déterminait, à une époque où les fonctions urbaines précipitées par la concentration du capital étaient encore fort peu autonomes, le temple a dicté sa trame aux réseaux circulatoires et à l'habitat du passé en structurant l'espace urbain jusqu'à la période la plus récente.

### 1. Le temple et la structure urbaine

Selon le mythe fondateur du temple, la ville est née autour d'un *linga* de feu représenté à la fois par l'inselberg qui jaillit de la plaine et par le *linga* du sanctuaire sivaïte qui s'y adosse. Le temple est alors le centre symbolique, "proto-historique" de la ville; le plan contemporain de Tiruvannamalai ne dit pas

autre chose. La centralité du temple se reproduit sur les différentes cartes, du XVIII<sup>ème</sup> siècle à nos jours, dont nous disposons pour suivre l'évolution de Tiruvannamalai: il suffit de tracer différents cercles ayant pour foyer le centre du temple pour voir la ville construite venir s'inscrire à chaque époque à l'intérieur de ces circonférences. Le temple comme point focal n'est pas seulement l'expression de la ferveur religieuse tendue vers le sanctuaire de *Annamalaiyar*, il est le point d'appui de toute la morphologie de la ville et son attraction détermine encore aujourd'hui la disposition périphérique des nouveaux quartiers.

Nous disposons de plusieurs cartes de Tiruvannamalai, échelonnées dans le temps. La première nous donne une image de la ville à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle (dite "carte de Orme"). La seconde est le plan cadastral dressé par l'administration britannique en 1927; la troisième – plus sommaire – provient de la cartographie censitaire de 1971, tandis que la dernière a été dessinée pour l'enquête par l'Ecole Française d'Extrême-Orient, à partir de plans fournis par la municipalité. Sur la figure 9, nous avons transposé les limites du bâti municipal telles qu'elles apparaissent sur les trois cartes anciennes (1780, 1927 et 1971), ainsi que le tracé actuel recomposé sur le terrain en 1984–85. Cet exercice reste approximatif pour la carte du XVIII<sup>ème</sup> siècle, établie principalement à des fins stratégiques, mais avec suffisamment de repères – la structure urbaine n'ayant pas en apparence connu de transformation fondamentale – pour permettre la superposition de ces plans.

On notera en premier lieu la faible expansion du bâti entre 1780 et 1927. A la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, le plan de la ville schématisé sur la figure 10 nous présente une surface close par un mur de terre, comprenant la *pettah*, le temple, la colline et le chemin qui la contourne ainsi que des pièces de terres au pied du versant occidental<sup>11</sup>. L'image est celle d'un ensemble compact dans sa partie urbaine, replié sur lui-même, en position de défense. Le temple est fortifié, avec des tourelles à ses quatre coins qui ne sont restées peut-être qu'à l'état de projet, et il est d'ailleurs identifié comme un "fort" par le dessinateur de la carte; le bourg ressemble alors en tous points à la description faite par Buchanan, à l'orée du siècle dernier, des villages des régions sèches: concentration de l'habitat, fortifications autour de la localité faites de pierres et recouvertes de boue séchée, fort avec tourelles dans

les plus grands villages servant de citadelle en cas de siège (cité par Baker, 1984: 90–91).

La ville et son temple fortifié ont effectivement subi un grand nombre d'attaques à l'époque où cette première carte fut tracée. Quoique ce fort n'ait jamais résisté longtemps, sa position stratégique attirait les armées qui empruntaient les passes occidentales vers les Ghâts. Durant l'unique seconde moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle, la ville passa entre les mains des Marathes, des Français et des Britanniques, de Hyder Ali et Tipu Sultan, pour ne citer que les forces étrangères. Les violences les plus sévères dans la ville datent de 1758 et 1791 (cf. *A Gazetteer of Southern India*. . ., 1855: 301–302).

La *pettah* (bazar, ville) représentée sur la carte de Orme comporte une très large portion bâtie, et plus bizarrement un large espace vide au nord du fort-temple. Ce vaste dégagement résulte peut-être des destructions endurées par la ville lors des guerres du XVIII<sup>ème</sup> siècle; plus vraisemblablement, il pourrait s'agir d'un espace réservé à l'installation de marchands itinérants, de caravanes ou de têtes de bétail – la foire aux bestiaux de Tiruvannamalai semblant particulièrement ancienne (cf Garstin, 1878: 438; Richards, 1918: 280). Ce plan est repris lors de la parution du *Manual of South Arcot* en 1878 (Garstin, op. cit.), suggérant que son auteur, *collector* du district, le jugeait suffisamment adéquat un siècle après son élaboration. Cette période de stagnation précède la croissance démographique rapide associée au développement des échanges.

En 1927, la population municipale devait approcher les 25.000 habitants; la surface bâtie semble avoir grandi en proportion de la population, avec une faible densification du peuplement urbain. La ville inclut sur ses marges des quartiers périphériques de Musulmans et d'Intouchables, tandis que la surface municipale beaucoup plus vaste a rejoint le hameau de Kilnattur (Figure 11). Les bâtiments construits par les Britanniques font liaison entre le corps principal de la ville et les communautés rejetées de la couronne extérieure: administration et installations

<sup>11</sup> "The mountain, pettah and a space of arable land to the westward, are enclosed by a bound hedge, such, although not so thick set, as that of Pondicherry" (Orme, 1861: t II, 248). Une reproduction de la carte de Orme figure dans le volume sur l'archéologie du site; cette carte mentionne d'ailleurs l'existence d'un temple au sommet de la colline qui pourrait provenir d'une erreur de relevé.

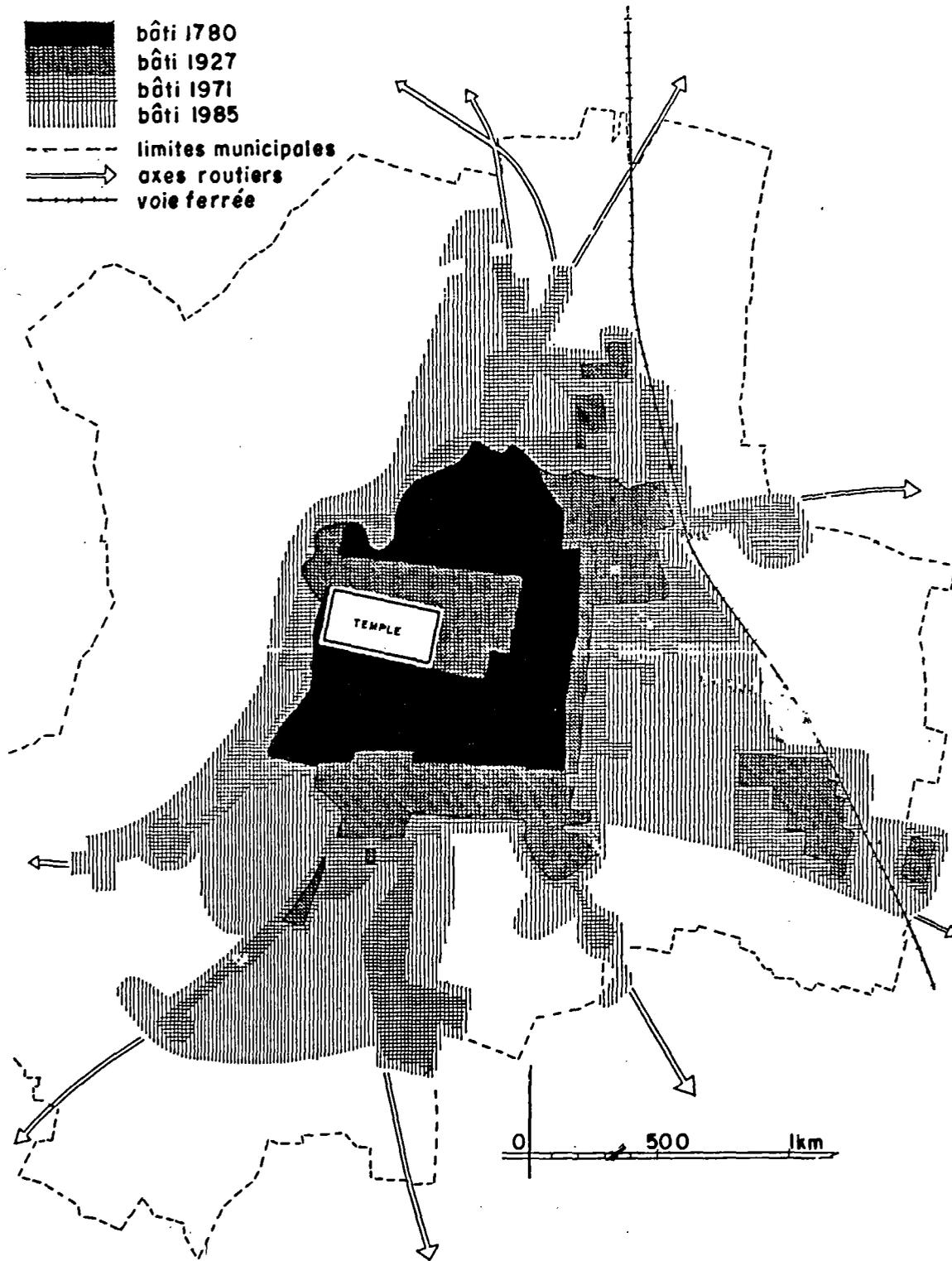


Fig. 9 - Evolution spatiale de Tiruvannamalai

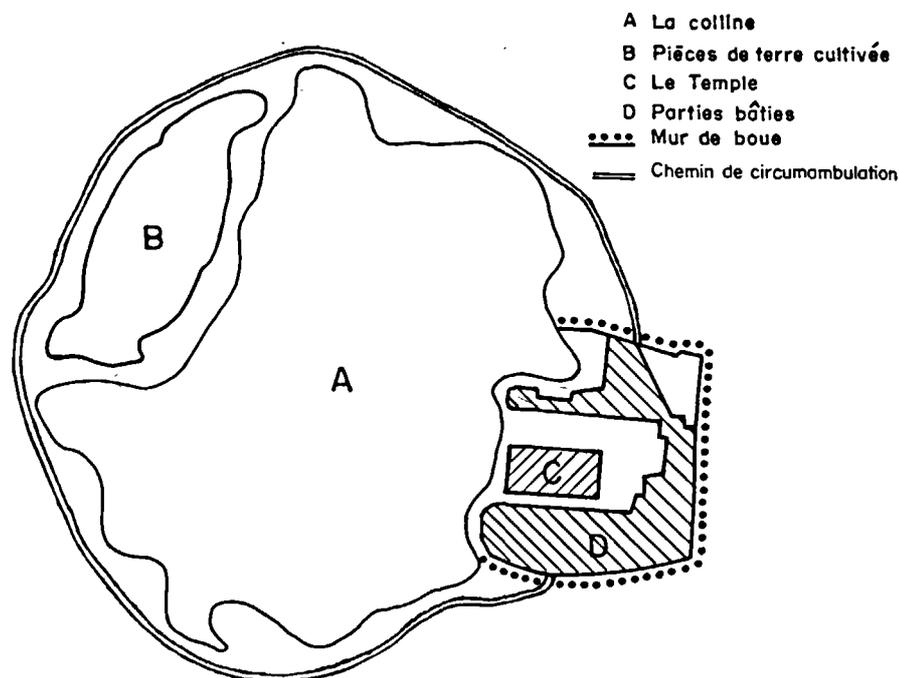


Fig. 10 – Tiruvannamalai d'après la carte de 1780

ferroviaires, au nord-est, comblent les espaces vacants entre la ville ancienne et les hameaux de Harijans; l'hôpital, au sud-ouest, relie un quartier musulman à la périphérie de la vieille cité occupée essentiellement par des Harijans. Tous ces espaces sont désormais intégrés à la ville bâtie de 1927, qui se déploie de façon très compacte à partir du centre historique (temple, bazar et *agraharam*).

On reste frappé par la compacité de l'expansion du tissu urbain, en l'absence de pôle de développement autonome de quartiers excentrés. Le hameau de Kilnattur reste détaché du corps de la ville, séparé de celui-ci par des terres cultivées, sans atteindre des proportions plus vastes que celles d'un petit village agricole. Au sud-ouest vont se regrouper les dévots de Sri Ramana Maharshi, mais la zone des ashramites se tiendra encore longtemps isolée du reste de la ville, à l'abri des rumeurs de la vie séculière. Les quelques résidents européens s'établissent au nord-est, aux alentours des bâtiments administratifs et de la gare; la Mission Danoise luthérienne fonde une église et une école à la fin du siècle dernier, tandis que d'autres organisations s'occupent activement de la conversion des Harijans. Alors que de nombreuses villes crurent par adjonction de localités séparées (Gupta, 1983: 15), comme en témoignent les exemples voisins d'Arcot, Tirukoyilur et Vilupuram,

le développement auto-centré de Tiruvannamalai est significatif du manque de diversification de son économie ainsi que de la place singulière du grand temple dans la morphologie urbaine.

Tiruvannamalai dont la surface bâtie n'a cessé de s'étendre jusqu'à aujourd'hui illustre le cas des structures concentriques comme celui des structures rectangulaires, rappelant ainsi les villes médiévales européennes où le château, la cathédrale ou le marché formaient le centre d'un espace clos par des remparts et les villes – mercantiles, baroques – de la Renaissance dont le plan en damier rationalisait l'espace à l'extrême (Carter, 1982: 151–157; Northam: 1979: 50–56). Pourtant ces comparaisons sont sans objet, car à Tiruvannamalai les deux modèles, concentrique et rectangulaire, se sont mêlés selon une logique différente sans s'opposer. La progression circulaire du bâti urbain jointe à l'agencement quadrangulaire du tracé des rues est une figure caractéristique des villes-temples<sup>12</sup> du sud de l'Inde

<sup>12</sup> Nous ne reconnaissons d'ailleurs au concept de ville-temple introduit par Geddes (1919) qu'une pertinence strictement morphologique. La dérive métaphorique consistant à passer de la structure de l'espace à l'orientation socio-économique constitue une fausse construction initiale pour l'analyse d'une ville comme Tiruvannamalai.

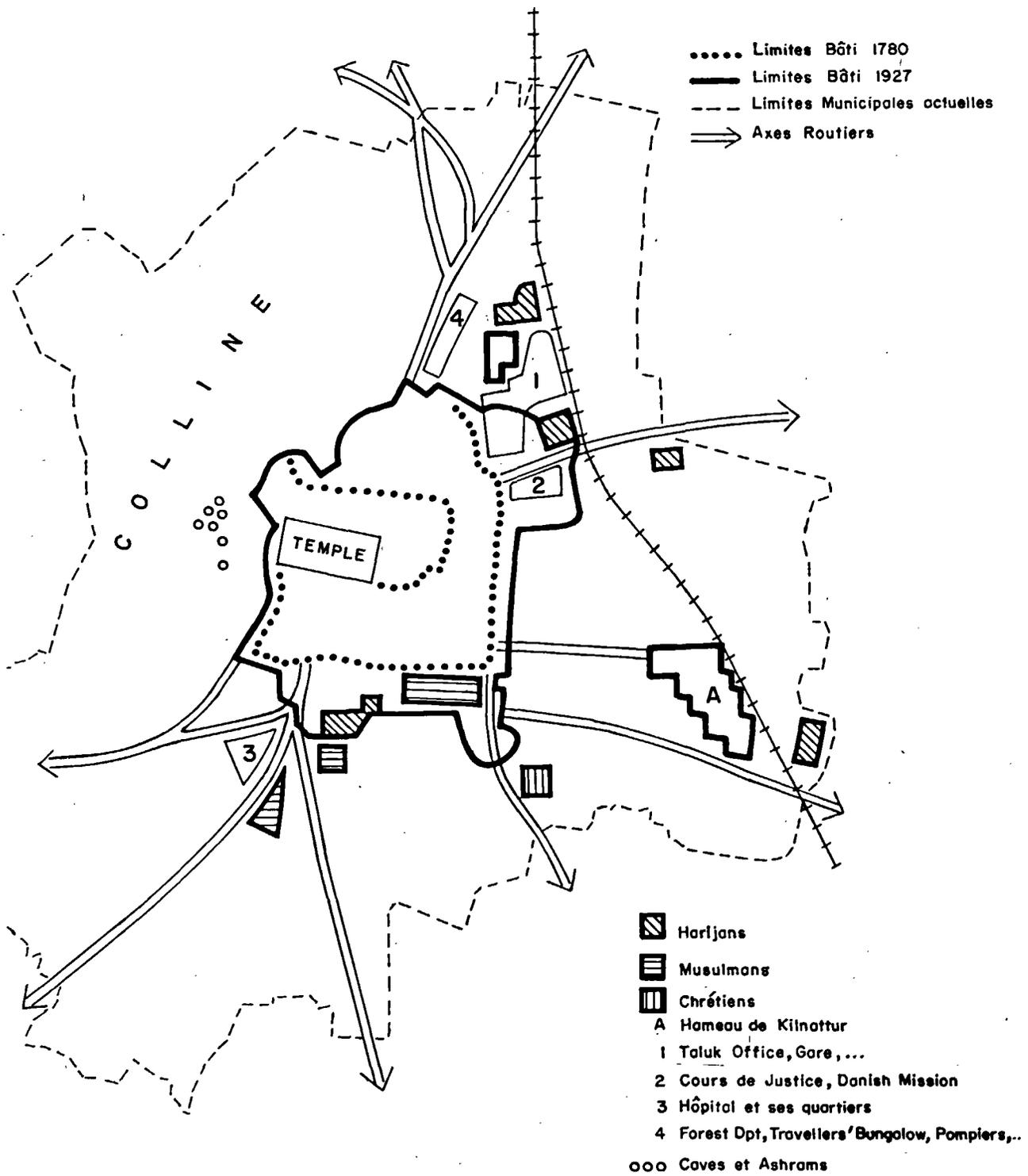


Fig. 11 – Tiruvannamalai en 1927

dont on retrouve plusieurs exemples au Tamil Nadu. Le temple y est resté le centre de la ville, en dépit de l'apparition de nouveaux quartiers excentrés, exclusivement profanes; l'érection de structures prestigieuses, sièges du pouvoir temporel (Palais *Nayak* à Madurai, fort *Chola* à Coimbatore), n'a guère ombragé la prééminence du centre religieux, jusqu'à la période coloniale tout au moins. Et la disposition à angles droits des enceintes (*prakara*) du temple tamoul s'est projetée sur les quartiers qui l'encerclent. Le quadrillage urbain est un décalque du temple, comme on le voit en particulier sur notre plus ancienne cartographie de la ville. La seconde ceinture de rues rectangulaires autour du temple, appelées précisément rues du char (*Termutti Teru* ou *car street* pour celle faisant face à l'entrée principale), suit le circuit processionnel des grandes fêtes, en réplique du *Giripradakshina* (circumambulation autour de la colline) que les pèlerins accomplissent à l'occasion de leurs visites. Les processions qui s'y déroulent lors des grandes fêtes manifestent d'ailleurs l'élargissement temporaire du domaine du divin vers les quartiers profanes qui ceignent le temple (cf. Lewandowski, 1984: 245).

Les vieux quartiers de Tiruvannamalai s'agencent selon ce modèle, avec des rues orientées nord-sud ou est-ouest qui coupent perpendiculairement les grandes artères partant des *gopura*. Ce paradigme morphologique souffre par ailleurs des déformations que l'espace naturel lui impose, en raison de l'emplacement souvent particulier des temples; ainsi Srirangam au milieu d'un bras de la Kaveri ou Ramesvaram sur l'île de Pamban. La présence de la colline contre laquelle est situé le temple de Tiruvannamalai contribue à déséquilibrer la configuration géométrique de la ville en obturant le développement du bâti vers l'ouest.

La disposition à angles droits du tracé des rues, qui permet de compartimenter la ville en quartiers distincts, est toutefois loin d'être parfaite dans le centre-ville, du fait de l'expansion progressive du périmètre urbain qui a provoqué le prolongement de certaines rues du quadrillage originel, mais également le raccord avec des chemins extérieurs à cette trame; on remarque ainsi que les artères faisant face aux *gopura* nord et est ne respectent pas le principe d'alignement<sup>13</sup>. En effet, Tiruvannamalai n'est pas à l'instar de Jaipur, Pondichéry ou Chandigarh une ville planifiée par un pouvoir fort et stable; le principe directeur de rectangularité et d'alignement sur les

orient est en fait un inconscient qui structure la morphologie urbaine sans lui dicter son détail. De plus, le plan en damier ne concerne que le centre-ville (environ un huitième de la surface bâtie de la municipalité) tandis que le reste de la ville s'établit de manière plus désorganisée. On a cité le temple comme point focal de la ville; de même, la pente ascendante de plus en plus prononcée vers l'ouest et la présence de vastes réservoirs (*kulam*) aussi bien naturels qu'artificiels, répartis tout autour du temple, ont imposé contraintes ou points de fixations à l'orientation spatiale de l'habitat. Mais ce sont les routes qui ont le plus influé sur la disposition contemporaine, puisque les zones d'expansion du peuplement ont vu le jour le long des axes principaux. La voie ferrée a fourni un point d'appui supplémentaire vers le nord-est. Le plan qui en résulte aujourd'hui présente l'image classique du développement en étoile autour du temple central. On est donc loin du développement complexe des grandes cités sud-indiennes (Ramesh et Noble, 1977) qui produit souvent des structures multi-polaires d'expansion déséquilibrée. Similairement, les villes possédant plusieurs temples importants (Kanchipuram, Kumbhakonam . . .) sont établies sur un plan beaucoup moins simple que celles qui s'articulent sur la présence d'un unique sanctuaire majeur (voir notamment Srivilliputtur, dans le district de Ramanathapuram)<sup>14</sup>.

Les quartiers construits sur le modèle rectangulaire traditionnel sont désormais enchâssés dans une structure moins régulière, d'autant que la périphérie de la ville, faite de terrains empierrés et incultes ainsi que de champs qui reculent, offre peu d'obstacles à l'expansion centrifuge de la surface habitée. Seule la bande occidentale résiste à la poussée urbaine; cette zone qui possède pourtant de petits réservoirs (*sunai*) retenant l'eau du ruissellement est trop accidentée pour laisser passer un chemin carrossable et accueillir un habitat moins dispersé.

Il est intéressant de noter que cette morphologie étoilée présente à Tiruvannamalai se retrouve exemplifiée à Pollachi (district de Coimbatore) une ville essentiellement profane avec qui elle partage cependant certains traits communs: Pollachi est

<sup>13</sup> Le phénomène de croissance irrégulière est également perceptible sur les plans de Madurai ou de Chidambaram.

<sup>14</sup> Pour une présentation du type des villes de la région, voir Dupuis (1960: 32-34).

typiquement une ville de marché (d'arachide), avec un *candai* (foire) hebdomadaire très important, et retire de sa position géographique – vaste arrière-pays et proximité du Kerala – un avantage considérable (Prakasa Rao, 1983: 138–143). Tiruvannamalai retire de la même façon l'essentiel de sa prospérité contemporaine du volume des échanges, avec une morphologie éclatée visiblement dérivée de son caractère mercantile. Le cœur religieux de la ville ne joue qu'un rôle virtuel; les routes qui atteignent Tiruvannamalai convergent toutes vers l'intérieur du temple qui fait figure de point d'accumulation imaginaire puisqu'il ne préside plus à la masse des transactions dont il est à l'écart.

## 2. Structure fonctionnelle

L'analyse de la structure fonctionnelle de Tiruvannamalai est facilitée par le caractère spécialisé de l'économie de la ville. Le secteur industriel est modeste, et l'artisanat peu diversifié. Hormis pour les zones périphériques – comme le village de Vengikkal situé au nord de la localité-, il n'y a pas eu de développement concerté et les points d'appui de l'établissement des commerces ou des petites usines ont été principalement le temple et les voies de communication (Figure 12).

L'activité commerçante de la ville se concentre autour de la grand-rue qui passe en face du *gopura* est. Cette artère définit clairement le centre-ville actif (*Central Business District*) de Tiruvannamalai, avec la plus grande concentration des magasins de détail qui drainent les visiteurs en ville. En plus de la grand-rue, le centre-ville comprend également plusieurs axes perpendiculaires. On y trouve toutes les boutiques de biens de consommation courante dont on ne dressera pas la liste ici (cf. Tableau 7). Quelques regroupements, comme dans tous les bazars indiens, se font selon la nature des produits: textiles, chaussures, vaisselle et, en face de l'entrée du temple, un grand nombre d'échoppes attendent les dévots pour leur offrir en plus des objets pieux (camphre, littérature religieuse, noix de coco . . .) quelques petites marchandises tentantes (verroterie, friandises . . .).

La démarcation fonctionnelle entre le centre-ville commerçant et le reste de la ville est arbitraire et mouvante. Toutefois, le piéton qui quitterait le temple pour se diriger vers Tindivanam (route la plus fréquentée) sentirait graduellement les trans-

formations; une fois sorti du *mandapa* qui abrite les boutiques louées par le temple, les vitrines se font plus profanes. Après cent mètres sur la grand-rue, il peut acheter ses *beedies*, boire un café au lait ou se restaurer dans les "hotels" (restaurants) qui évitent les abords immédiats du temple; toujours sur la grand-rue s'alignent les boutiques de tissus, de vêtements, puis de meubles. A la fin de la rue, le commerce se "ruralise" progressivement avec des étalages de tuyauteries, raccords de pompe, pièces détachées de moteur . . . Les magasins qui détaillent le petit équipement agricole sont déjà hors du centre-ville. En se rapprochant des stations d'autocars, on passe des dépositaires d'engrais chimiques aux (innombrables) stands de location de bicyclette. En face de l'arrêt des bus, là où des paysannes vendent des fruits aux voyageurs, commence la route de Tindivanam qui longe les bâtiments administratifs (bureau du *Revenue Divisional Officer*, Cour, administration du taluk). Après la voie ferrée, le marché réglementé et une série de petites usines (huileries . . .) se succèdent et marquent la fin de l'agglomération.

Quitter la grand-rue par le sud nous amène vers le marché de gros; quelques petites ruelles d'artisans et le marché permanent aux fruits et légumes constituent le raccord avec les commerces clinquants de la grand-rue. On débouche plus loin sur le quartier bourdonnant du *Mandi* où se négocient le paddy (ou le riz), l'arachide et les engrais phosphatés. Cette zone de ruelles enchevêtrées présente l'avantage d'être aisément accessible en arrivant du sud de la ville; quoique d'apparence passablement rustique avec les odeurs de cacahuètes qui flottent, la boue et la densité du parc de charrettes, ce quartier est le nœud économique de la micro-région par le volume des transactions qui y prennent place quotidiennement.

Si le centre-ville et le bazar se détachent clairement, il serait en revanche difficile d'isoler de la sorte une zone industrielle spécifique. Les usines et les grands ateliers se sont installés en différents endroits, mais généralement sur la périphérie urbaine. Les routes principales (Polur, Tindivanam et Tirukoyilur) ont orienté leur implantation, et la présence du marché municipal des produits agricoles a créé un point de fixation à l'est de la voie ferrée pour les rizeries et les huileries. Les petites industries agro-alimentaires requièrent une surface importante pour le stockage et le séchage des produits, et les anciennes rizeries

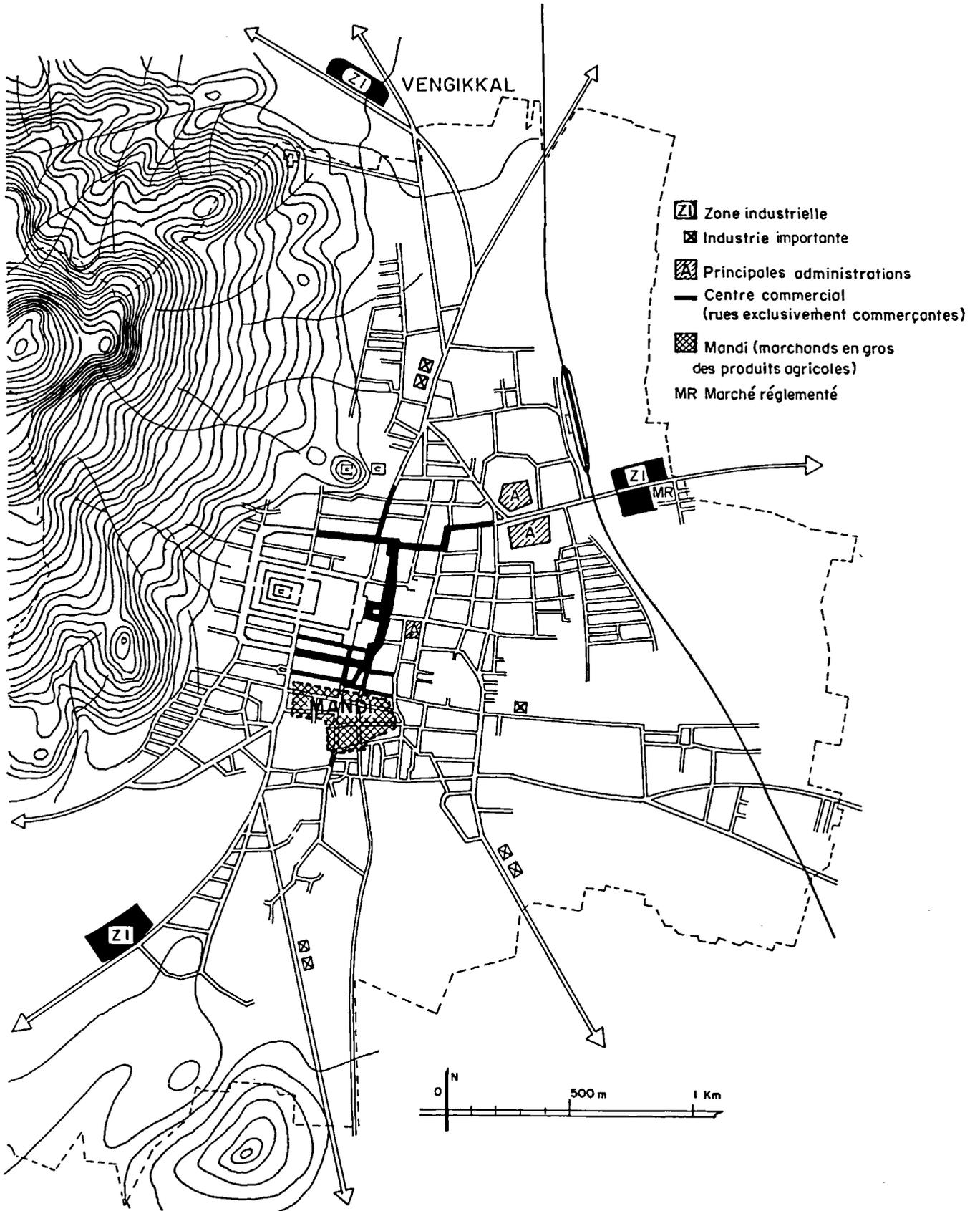


Fig. 12 - Activités économiques

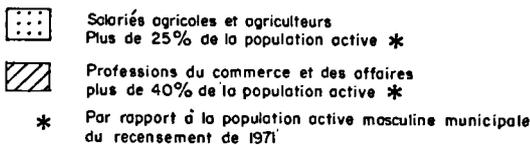
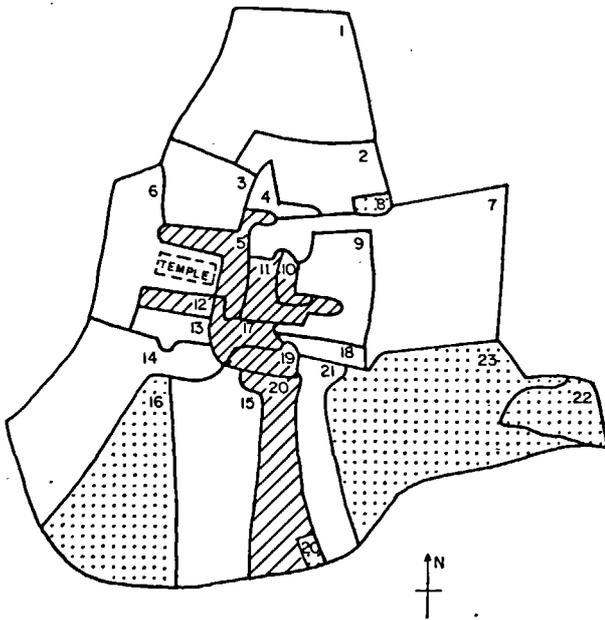


Fig. 13 – Secteur primaire et commerçants à Tiruvannamalai

du centre-ville sont désormais des ateliers de capacité modeste par rapport aux rizeries automatiques (*modern rice-mills*) qui prospèrent à la périphérie de la ville. Le chemin de fer qui a pu contribuer à développer pendant un temps le tissu urbain vers le nord-est ne joue plus aujourd'hui ce rôle en raison de l'importance des transports routiers dont les entrepôts sont également situés à la lisière de la ville.

La mairie occupe le centre-ville, mais les locaux administratifs régionaux se sont installés au début du siècle près de la gare de chemin de fer. La fonction publique est restée trop peu importante à Tiruvannamalai pour que le centre administratif ne serve à créer un nouveau pôle dans la structure comme dans certaines capitales régionales<sup>15</sup>.

Malgré l'existence de certaines concentrations de petites industries, Tiruvannamalai ne possède pas les caractéristiques des villes occidentales où la dissociation des fonctions urbaines est clairement perceptible; toutes les parties de la ville tamoule sont habitées, certes à un degré variable, sans qu'il y ait de poche exclusivement industrielle aux alentours. Tiruvannamalai ressemble plus à la ville pré-industrielle décrite par Sjoberg qu'aux villes du Nouveau

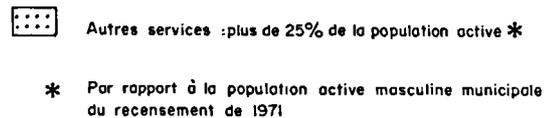
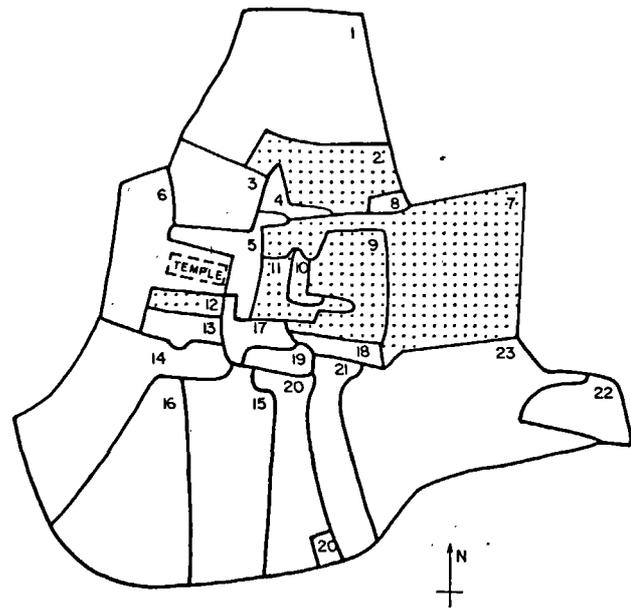


Fig. 14 – Les professions de service à Tiruvannamalai

Monde avec leur démarcation tranchée entre zones résidentielles et zones industrielles ou commerçantes. On peut compléter la comparaison en analysant certaines données (de source censitaire), classées par quartier (*ward*). Ces chiffres (datant de 1971) souffrent d'un inconvénient majeur, à savoir de rassembler en un même quartier des îlots fort disparates. Ainsi, le quartier 8 comprend-il à la fois une zone résidentielle déjà mentionnée plus haut (Gandhi Nagar) et un quartier de huttes habité par des basses castes (Navakarai). Nous avons retenu quelques variables dont la configuration spatiale est réellement interprétable.

Sur les deux cartes ci-dessus (Figures 13 et 14), on a représenté les quartiers qui comptent de fortes proportions d'actifs dans le primaire et le tertiaire. La première des cartes regroupe les quartiers qui contiennent le plus d'agriculteurs et de commerçants dans la population active masculine; on a isolé d'une part les zones comprenant plus de 25% de fermiers et travailleurs agricoles (moyenne municipale:

<sup>15</sup> Comme à Madurai où l'administration a précipité le développement de la rive nord de la Vaigai (Ramesh et Noble, 1977).

10,5%) et d'autre part celles comprenant plus de 40% d'actifs dans le commerce et les affaires (moyenne municipale: 33,2%). Comme on peut le constater, ces deux zones sont tout-à-fait distinctes, sans point d'intersection. Les quartiers "paysans" sont logiquement situés à la périphérie de la ville, sur un terrain parsemé de champs que l'expansion urbaine a fait reculer; il s'agit principalement de hameaux séparés du tissu urbain central quoique rattachés administrativement à Tiruvannamalai. On notera toutefois que le quartier 8, la colonie de Harijans de Tiyagi Annamalai Nagar, figure également dans cette ensemble bien qu'il soit clairement partie intégrante de la ville. A l'opposé, nous découvrons les arrondissements commerçants qui rayonnent au départ de la grand-rue et forment un ensemble géographiquement connexe. La correspondance entre cette carte et la répartition des points de vente de détail, et en particulier des magasins, est relativement frappante puisque les quartiers de bazar et de *mandis* coïncident avec les quartiers à forte proportion d'habitants employés dans le commerce. Le quartier 20, qui semble mordre sur les marges cultivées de l'agglomération, est en fait principalement peuplé dans sa partie nord, et ce précisément par des Musulmans qu'on sait par ailleurs actifs dans le commerce.

Cette carte illustre un caractère important de la structure fonctionnelle de Tiruvannamalai; celle-ci apparaît comme difficilement dissociable de la structure socio-professionnelle de la population. Les habitants résident très près de leur lieu de travail – voire sur leur lieu de travail même –, et on ne distingue pas les aspects "modernes" de la structure urbaine où les quartiers industriels et résidentiels s'autonomisent. Si le phénomène semble logique dans le cas des paysans, on aurait pu en revanche s'attendre à une moindre concentration dans le cas des professions marchandes. Sans nul doute, les commerçants pourraient s'installer dans des quartiers décentrés, moins engorgés et sûrement plus confortables que les ruelles bruyantes du bazar; mais la sédentarisation et la fixation résidentielle se sont opérées sur une base communautaire pour certains groupes migrants comme les Musulmans ou les castes marchandes. En effet, le lien entre lieu de résidence et lieu de travail est également médiatisé par la caste, qui constitue à la fois le garant d'une certaine compacité résidentielle et l'origine d'une éventuelle spécialisation professionnelle; c'est le cas

des *Cettiyar* dont l'implantation dans la localité (non représentée sur les cartes de caste de la section suivante) trahit une concentration particulière dans les quartiers commerçants. En sorte que les correspondances sont multiples entre la caste, l'activité, le lieu de travail et la résidence.

Il s'est agi, sur la carte précédente, de représenter la population active de deux secteurs anciens de l'économie de la ville: la production agricole qui joue un rôle tout-à-fait marginal à présent et le commerce historiquement responsable de la prospérité de Tiruvannamalai. On a cherché ensuite à réfléchir à l'impact que les nouvelles activités ont pu avoir sur la morphologie de la ville; pour cela, on a fait figurer sur la seconde carte (Figure 14) les quartiers comprenant une forte proportion d'actifs (plus de 22,5% contre une moyenne municipale de 15,2%) dans la catégorie hétérogène des "autres services" – excluant donc du tertiaire les secteurs du commerce, de la construction et des transports. Grâce à cette carte, on peut réaliser le déplacement du centre de gravité vers le nord-est, c'est-à-dire vers la voie de communication la plus importante de la ville (direction de Madras), ainsi que vers la voie ferrée. La catégorie des autres services recouvre en particulier l'ensemble des employés de l'administration (municipalité, taluk et district) qui occupe un quartier d'un seul tenant centré sur le bureau du *Revenue Divisional Officer*. On observe que la propension à résider non loin de son lieu de travail est également forte pour cette section de la main d'œuvre du tertiaire qui est souvent tenue pour un indice de "modernité". Tiruvannamalai devenant chef-lieu de district, l'emplacement des locaux du *District Collector* dans sa partie nord risque d'accentuer cette déformation de l'équilibre de la ville.

L'écologie sociale de Tiruvannamalai continue d'obéir globalement au principe de centralité qui a disparu de beaucoup de grandes villes indiennes. Dans ces dernières, les quartiers résidentiels des couches supérieures de la population se situent souvent à l'écart du centre-ville encombré. A Tiruvannamalai, le modèle "pré-industriel" prévaut toujours car la distance entre le logement et le grand temple reste un indice de statut social (Sjoberg, 1960: 323–324). Les mieux placés, dont la maison est située sur le parcours des chars, font leurs offrandes à domicile lors du passage des processions. Contrairement aux villes poly-nucléaires dont les différents

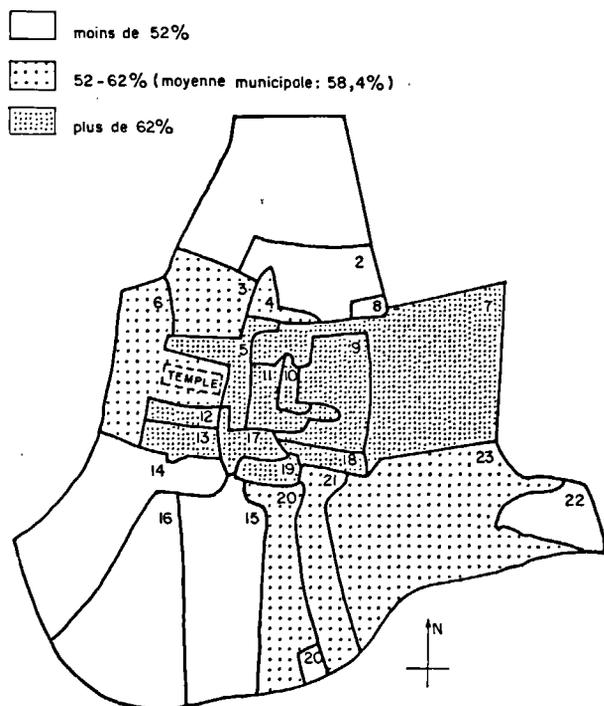


Fig. 15 - L'alphabétisation à Tiruvannamalai  
(Population totale du recensement de 1971)

centres (religieux, industrie ou bureaucratique-politique . . .) se disputent la primauté sur l'espace<sup>16</sup>, notre ville du North Arcot fournit un exemple simple d'attraction centripète, même si sa croissance longtemps anarchique a pu légèrement modifier cette unique polarité. La figure 15 qui représente les quartiers selon leur taux d'alphabétisation illustre cette tendance. On peut en effet considérer qu'en l'absence de découpage socio-professionnel fin qui isolerait les différentes strates de la hiérarchie, le degré d'alphabétisation est le meilleur indicateur du statut des résidents<sup>17</sup>; le Tiruvannamalai central, qui s'étire vers l'est du fait du quartier 7 précédemment évoqué, s'oppose au Tiruvannamalai périphérique. Lors de l'enquête de 1984-85, on a néanmoins relevé de nombreuses entorses au principe de centralité, plus souvent dues à l'adjonction d'éléments nouveaux qu'à la transformation de la structure ancienne. Pour prendre un exemple, les enseignants du collège universitaire - qui sont majoritairement des étrangers à la ville - n'habitent guère le centre-ville. En plus du campus et de la colonie moderne (mais envahie par le bétail lors de la foire) de la route de Chengam, ils résident dans d'autres quartiers éloignés du centre comme ceux qui bordent la route de Tandarambattu (Parvati Nagar, Anna Nagar). Non loin d'eux, mais dans un environnement plus rural, se sont installés

des migrants de condition modeste; ces quartiers, quoique de standing différent, partagent deux caractéristiques "modernes": ils sont excentriques et de peuplement multi-caste (en particulier dans les locatifs à étages). Ils sont encore loin de représenter la norme à Tiruvannamalai.

En conclusion, nous observons que la localité de Tiruvannamalai est entrée dans une phase typiquement transitoire, à l'image de nombreuses villes moyennes indiennes qui se développent rapidement autour du bâti ancien du centre-ville. Le vieux Tiruvannamalai ressemble à la "ville cérémonielle" dont la géographie urbaine est inspirée toute entière par l'ordre religieux (Lewandowski, 1979). Cette structure se maintient au centre-ville, illustrée par la dispersion autour du temple des *cattiram* alignés pour la plupart le long du parcours processionnel. Lors des grandes célébrations, le temple redevient pour quelques jours le point focal de la ville. Mais en même temps, les rapides transformations de la ville contemporaine ont agi sur la morphologie urbaine traditionnelle. Les tendances modernes induisent une redéfinition progressive de l'espace urbain, en dépit de la prééminence du grand temple. L'absence de nouveaux noyaux d'urbanisation autonomes, qui auraient déstructuré l'archétype religieux, s'expliquent avant tout par l'extraordinaire avantage du temple, point de concours de toutes les voies de communication<sup>18</sup>; de ce fait, les divisions socio-géographiques qui ont perduré sont toujours perceptibles et la redistribution de l'espace selon une configuration

<sup>16</sup> Brush (1962, 1977) présente l'opposition dans la structure de certaines villes indiennes entre ville coloniale-moderne et ville autochtone traditionnelle; le modèle autochtone (*indigenous pattern*) correspond bien à Tiruvannamalai. Nous ne disposons malheureusement pas des densités par zone qui nous permettraient de comparer notre ville aux modèles de Brush.

<sup>17</sup> Les disparités du niveau d'alphabétisation entre quartiers sont considérables, allant de 36% (quartier Harijan) à 77% (quartier chic).

<sup>18</sup> J'expliquai à un habitant natif de Tiruvannamalai que les *gopura* du grand temple pouvaient représenter les orifices du corps humain projeté sur l'espace; il réfléchit, séduit par l'image, puis me rétorqua que les *gopura* désignaient plutôt à ses yeux les neuf routes convergeant vers Tiruvannamalai (cf. Figure 11).

On pourra par ailleurs comparer le lieu saint tamoul avec Nasik, ville de pèlerinage du Maharashtra, dont le quartier ancien des grands temples a cessé d'être le principe directeur de l'expansion urbaine (Acharya, 1976). Puri, avec son grand temple, fournit en revanche un modèle de Tiruvannamalai septentrional (Hein, 1978).

moderne est lente. En raison du caractère primordial du commerce agricole et de la faiblesse de la main d'œuvre industrielle, l'expansion de la ville s'est opérée le long des grands axes suivant un modèle en étoile privilégiant le temple central. On peut cependant présumer que la croissance des activités du tertiaire non commerçant est en train d'altérer ce schéma, plus par la juxtaposition de nouveaux pôles intra-urbains que par la substitution de ces derniers à l'actuel centre-ville.

### 3. Esquisse de morphologie urbaine, d'après le cadastre de 1927.

*Pierre Pichard*

Levé à partir de 1922, publié en 1927, le cadastre de Tiruvannamalai donne une image claire de la ville vers la fin de la période coloniale. Presque stable depuis 1911, la population approchait les 25.000 habitants, tandis que s'amorçait une période de forte croissance qui devait s'amplifier dans les années 1950-1980.

La figure 16 a été tracée d'après ce cadastre, et seules les limites parcellaires y ont été portées, qui marquent également le réseau des voies de circulation. On sait en effet l'intérêt de ces limites de propriété qui représentent en règle générale l'une des données les plus permanentes du tissu urbain, et sur lesquelles peut s'appuyer l'étude morphologique de la ville.

Ce tissu parcellaire apparaît d'emblée relativement homogène, et caractérisé par des parcelles longues et étroites, disposées en lanières perpendiculaires aux voies. La plupart des parcelles de forme plus trapue correspondent à des temples (T), des cattiram (C), des madam (M), ou à des bâtiments publics construits pendant la période britannique: bureaux de la municipalité (1907, agrandis en 1964), bureau du Tahsildar (1898, aujourd'hui occupé par les services administratifs du taluk), église (1914), hôpital, etc.

Autour du temple, les parcelles s'ouvrent sur le quadrilatère des rues du char et tendent donc à s'organiser selon deux directions perpendiculaires. Mais la rue Ouest, enserrée entre le mur d'enceinte du temple et les premières pentes de la colline, ne dessert que très peu de parcelles, tandis que la rue Est, artère majeure où se déploie le départ des chars, dessert des espaces plus différenciés (esplanade et

montoirs, bassin, madam, cattiram, et en partie Sud les boutiques du bazar). Ce sont donc plus significativement les rues Nord et Sud du char qui organisent les parcelles d'habitation, d'où une nette prédominance de parcelles allongées selon une direction Nord-Sud.

On retrouve en A, autour de l'Indra Tirtha, une disposition de principe analogue, où les parcelles se disposent perpendiculairement aux rues qui encadrent le quartier, avec une anomalie du côté Est où les temples ont longtemps marqué la limite de l'agglomération (voir Orme 1780, Figure 10, p. 18).

Entre ces deux quartiers basés sur un rectangle de rues, l'espace restreint marqué B est lié aux voies Nord-Sud, qui déterminent des parcelles Est-Ouest. Cette orientation s'observe encore en C et H, de part et d'autre d'une voie Nord-Sud tracée sur l'ancien rempart de terre qui formait au 18<sup>e</sup> siècle la limite Est de la ville. L'îlot marqué C correspond donc à une extension plus récente de l'espace bâti sur le terroir agricole, mais on voit qu'ailleurs (en D et E par exemple), la même extension s'ébauche sur des lanières Nord-Sud.

Cette direction Nord-Sud des parcelles est en effet la disposition privilégiée dans le reste de la ville. C'est aussi la plus favorable: les maisons s'ouvrent sur la rue par leur façade Nord ou Sud, et leur *tinnai* n'est pas envahi par le soleil. On sait que cette galerie ouverte sur la rue, devant l'entrée, est un espace important de la maison tamoule, une zone de transition entre l'espace public de la rue et le territoire familial, où se tiennent nombre d'activités: lieu de travail (tailleurs, écrivains publics, écoles traditionnelles, etc), de rencontres ou de repos, surtout en fin d'après-midi. C'est dire que les maisons qui s'ouvrent sur l'Ouest, où le soleil surchauffe cette galerie pendant tout l'après-midi, sont très désavantagées – encore que ce soit moins vrai à Tiruvannamalai qu'ailleurs puisque la colline couvre la ville de son ombre dès que le soleil s'abaisse.

Ces raisons liées à l'ensoleillement, et aux vents dominants qui favorisent la ventilation de la maison, expliquent la préférence généralement accordée dans le Tamilnad aux parcelles qui s'ouvrent en premier lieu au Sud, en second lieu à l'Est. Dans la majorité des bourgs pourtant, le réseau des voies a été déterminé plutôt par les caractéristiques du site, par le point fixe d'un temple et par les axes de circulation que par ce souci d'une orientation favorable. Reste qu'aujourd'hui encore, dans les lotissements



publics ou privés, les parcelles qui s'ouvrent au Sud sont les plus recherchées et sont l'objet d'une plus-value sur le prix de vente.

Ces parcelles étroites et perpendiculaires aux rues constituent le tissu urbain classique des villes tamoules. Les héritages provoquent une subdivision selon la même direction, et engendrent donc des lanières plus étroites encore: l'essentiel est de conserver quelques mètres de façade sur la rue. Ce phénomène au demeurant ne paraît pas très actif, puisque les parcelles des lotissements plus récents, en périphérie urbaine, ne sont pas sensiblement plus larges que les lanières des quartiers plus anciens du centre ville, qui auraient pu être subdivisés à chaque génération. Il faudrait bien entendu analyser plus finement cette question à partir des pratiques d'héritage et d'une étude de l'évolution du prix des terrains, qui montrerait peut-être que les familles aisées ont cherché à conserver intactes leurs propriétés dans le centre de la ville, tandis que les acheteurs aux ressources plus modestes n'ont pu s'établir que sur de petits terrains et dans les quartiers les moins chers.

Sur ces longues lanières, la maison est toujours construite en bordure de rue, et de mitoyen à mitoyen. Très généralement, ces maisons comportent deux corps de bâtiment successifs, séparés par une cour intérieure qui forme un impluvium entouré d'un portique ouvert distribuant les pièces d'habitation. Sur les rares parcelles suffisamment larges, cet impluvium a pu être entouré sur ses quatre côtés, mais le plus souvent la faible largeur de la parcelle a imposé son implantation en bordure de mitoyen et il ne s'ouvre alors sur le portique et les pièces d'habitation que par trois de ses côtés. Cette disposition apparaît très clairement par exemple sur la figure 17, qui détaille d'après le cadastre le quartier marqué F sur la figure 16. Dans la partie Nord de ce quartier, les dimensions des parcelles sont identiques à celles qui s'observent dans l'ensemble de la ville: entre 30 et 40 mètres de longueur sur 5 à 12 mètres de largeur. Il est probable que les plus étroites de ces parcelles, de 5 ou 6 mètres de large seulement, sont le résultat d'une division des parcelles primitives, et qu'initialement toutes les parcelles avaient une largeur moyenne de l'ordre de 10 à 12 mètres sur 30-40 mètres de long, soit quelques 400 mètres carrés. Dans la partie Sud du même quartier se remarquent des parcelles exceptionnellement longues, près de 60 mètres, sur des largeurs analogues. Là encore, les

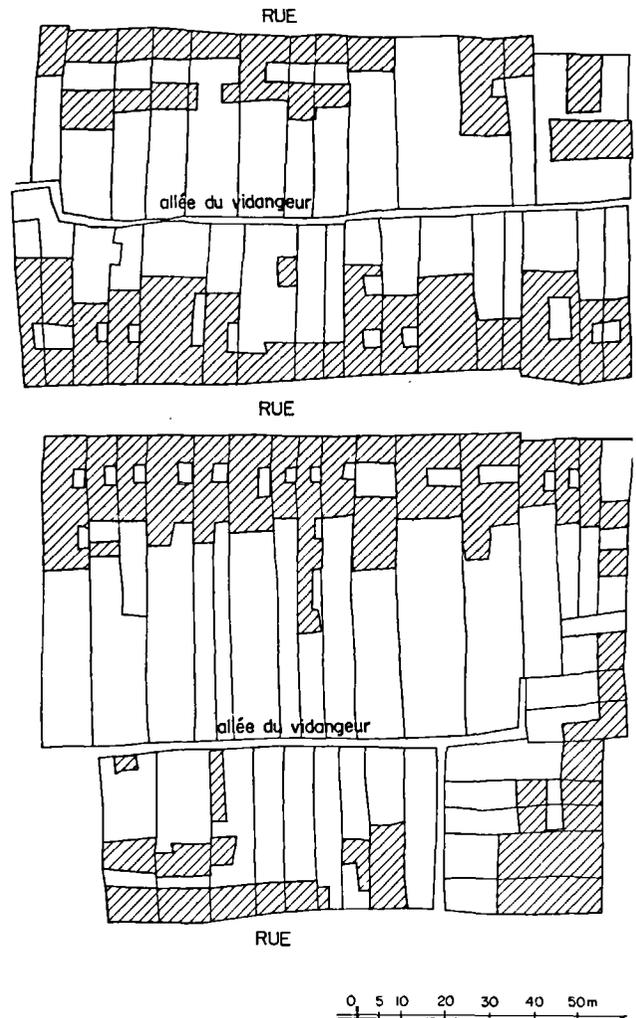


Fig. 17 - Tiruvannamalai. Parcellaire et espace bâti (1927)

lanières les plus étroites sont vraisemblablement des parcelles divisées. Il apparaît enfin que dans cet îlot de très longues parcelles, chaque occupant s'est attaché à construire une cour intérieure bien constituée et encadrée sur trois de ses côtés, même sur des parcelles de 5 mètres de large! Alors qu'ailleurs ces lanières redécoupées n'accueillent souvent qu'un corps de bâtiment unique, en bordure de rue, éventuellement deux corps parallèles.

En arrière de la maison chaque parcelle dispose d'un espace libre sur lequel s'ouvre la cuisine et au fond duquel sont disposées les latrines. Ces fonds de parcelles sont desservis par les étroites "allées du vidangeur", indiquées comme telles sur le plan cadastral (*scavenger's lane*) et qui recourent longitudinalement les îlots.

Les quelques exceptions où les fonds de parcelles sont contigus, par exemple en G ou H, se trouvent

en limite d'agglomération et révèlent des îlots de plus récente urbanisation. Il est de fait possible de cerner d'un contour continu une zone centrale où presque tous les îlots sont recoupés par cette allée médiane, et qui correspond à la partie la plus ancienne de la ville: les environs immédiats du temple et de l'Indra Tirtha.

D'autres îlots présentent une configuration moins systématique: petites parcelles courtes, desservies par des ruelles tortueuses (en J, K). Ils représentent les *ceri*, hameaux d'intouchables primitivement à l'écart de la cité et aujourd'hui atteints par son extension. Le cadastre les identifie clairement par l'indication de toitures de chaume, opposées aux toits de tuile ou en terrasse qui dominent le reste de la ville, et par la mention "Adi Dravida".

Les rues commerçantes (en L, M) se distinguent clairement par une subdivision systématique des façades de parcelles, qui a permis de juxtaposer les petites boutiques du bazar, soit par achat d'une part de façade au propriétaire de la parcelle, soit par construction de ces boutiques devant les parcelles, et donc sur l'emprise de la voie publique dont la largeur est diminuée d'autant. Ceci apparaît nettement, par exemple en N. Les rues du bazar se trouvent encore rétrécies par l'édification d'auvents de chaume plaqués devant les façades des boutiques pour abriter des étals en plein air, et qui sont indiqués sur le cadastre: nouvelle étape d'une appropriation méthodique de l'espace public (Figure 18).

On remarque que l'espace bâti jouxte le grand temple, à l'exception d'une esplanade ménagée devant le pavillon d'entrée Est, vers les montoirs des chars et un tirtha, qui correspond à une avant-cour fortifiée sur le plan du XVIII<sup>e</sup> siècle et se trouve aujourd'hui occupée par de nombreuses échoppes construites en matériaux temporaires. A l'Ouest du temple, où les pentes de la montagne s'élèvent presque immédiatement, l'urbanisation reste marginale et se réduit à quelques parcelles en bordure de la rue du char. Ce quartier s'est un peu développé aujourd'hui mais reste peu structuré.

Il est probable que de tous temps des quartiers d'habitation ont ainsi existé au voisinage immédiat du temple. Ceci signifie que chaque étape de son extension n'a pu être réalisée qu'au prix d'évictions et de déguerpissements, dont l'un au moins nous est connu par l'épigraphie (inscription sur cuivre no. CP5, datée de 1512 voir Vol. 1 *Inscriptions*).

Dans un grand nombre de villes et de villages

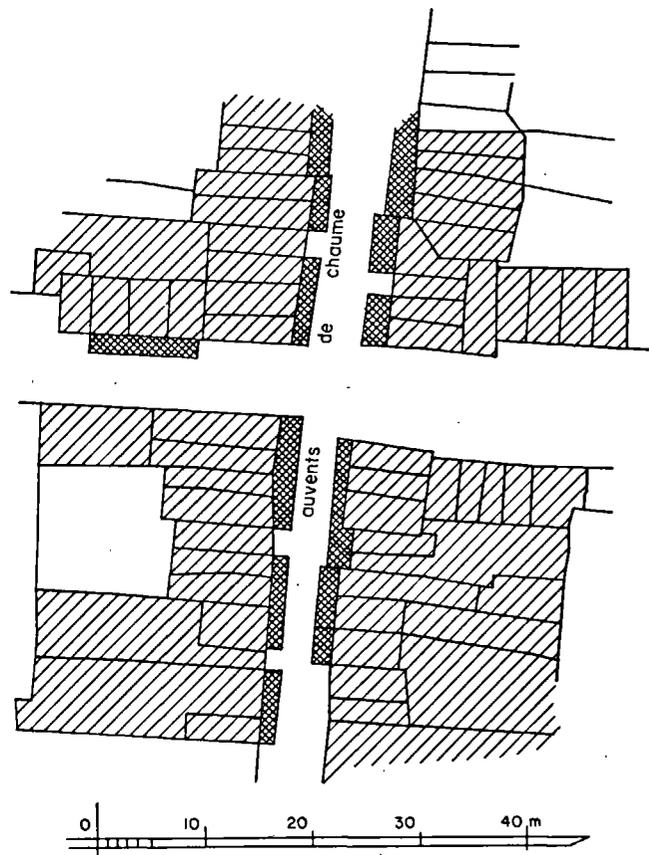


Fig. 18 - Rues du bazar

Parcelles entièrement bâties recoupées sur la rue

tamouls, on constate que ces maisons les plus proches du temple constituent le quartier brahmane, l'agrahara, qui se situe en général soit autour du temple, entre son enceinte externe et les rues que parcourent les chars, soit devant l'entrée principale du temple, donc le plus souvent sur sa face Est. On peut alors se demander comment se redéployait cette population déplacée par l'agrandissement d'un temple. A Tiruvannamalai plus particulièrement, lors de la construction des 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> enceintes c'est-à-dire du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècles, la surface du temple a été multipliée par 6, et son front Est s'est avancé de 230 mètres. Cette extension s'est probablement faite aux dépens de maisons brahmanes et de bâtiments religieux (la plaque de cuivre du XVI<sup>e</sup> siècle fait référence au déplacement d'un monastère). Faut-il alors supposer que ces brahmanes se sont réinstallés sur des terrains contigus au nouveau périmètre du temple, expulsant à leur tour les autres castes vers la périphérie, ou qu'ils ont choisi une implantation nouvelle en terrain vierge? La première solution paraît lourde de conflits et implique l'intervention

d'une autorité reconnue, et la reconstruction presque totale de la ville, car on n'imagine guère ces brahmanes se réinstallant dans les maisons occupées par d'autres castes. Elle n'est pourtant pas impossible, car la population de Tiruvannamalai était encore très modeste, et les maisons devaient en majorité être des huttes de terre couvertes de chaume, qu'il fallait de toute façon renouveler après peu d'années, et donc faciles à déplacer ou à remonter avec les mêmes matériaux. Les ouvriers chargés des travaux d'agrandissement du temple devaient en outre former une proportion notable de la population, et n'étaient certainement pas tous fixés à Tiruvannamalai: probablement habitaient-ils des quartiers provisoires, campements plutôt que structures urbaines.

Reste que ces évictions en chaîne auraient provoqué de nombreux transferts de propriété, et on s'étonne de n'en pas trouver plus de traces dans l'épigraphie (voir sur ce point l'inscription du grand temple de Tanjavur, où des rues sont expressément attribuées au personnel du temple – mais il s'agit alors d'organiser le fonctionnement du grand temple royal, dans la capitale de l'empire, tout nouvellement construit dans ses dimensions définitives, non de l'extension d'un temple plus ancien).

La seconde hypothèse, le transfert des habitants déplacés sur un espace encore non urbanisé, expliquerait la forte concentration actuelle des brahmanes en limite de la ville ancienne, autour de l'Indra Tirtha, c'est-à-dire relativement loin du temple et au Sud-Est de celui-ci, mais autour d'un autre lieu saint de la ville. Si l'on voit dans ces familles les héritiers de la population expropriée aux XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles, la limite interne de cette zone, en A, devrait marquer en même temps la périphérie de la ville du XVI<sup>e</sup> siècle. Les seuls brahmanes qui habitent encore près du temple sont quelques familles de gurukal installées sur la rue Nord du char, en P, dans cet îlot qui apparaît curieusement vacant sur le plan publié par Orme en 1780. Que son lotissement soit récent n'est pourtant pas manifeste sur le cadastre de 1927, où la régularité de la structure parcellaire n'est brisée que par la présence d'un bassin et du ruisseau qui l'alimente. Très probablement, ce quartier avait été construit, et le vide indiqué sur le plan du XVIII<sup>e</sup> siècle n'est qu'un état temporaire, résultat peut-être de ces expropriations successives et trop largement prévues, ou tout simplement d'un incendie lors des opérations militaires franco-britanniques du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui aurait de plus eut l'avantage défensif de

créer un glacis devant le temple si celui-ci a effectivement été utilisé comme une forteresse.

A l'exception du quadrilatère qui encadre le temple, bien marqué par les quatre rues du char, voies larges rétrécies seulement dans l'angle Sud-Est par les boutiques du bazar, l'ensemble du réseau viaire résulte de la transformation progressive des sentiers et chemins ruraux en voies urbaines: pas de percée volontaire coupant les parcelles en biseau, partout s'observent des parcelles régulièrement perpendiculaires aux rues, qui s'adaptent souplement aux irrégularités du réseau (par exemple en Q). Plus au Nord pourtant, en R, une voie en écharpe qui relie les routes de Gingee et de Polur, et sur laquelle plusieurs parcelles sont biseautées, pourrait sembler une percée de l'époque britannique. On remarque en fait cette ligne oblique sur le plan du XVIII<sup>e</sup> siècle, où elle correspond à la limite du domaine bâti: il apparaît donc que là encore la rue s'est inscrite dans un cheminement ancien.

Le réseau des circulations dans Tiruvannamalai est à l'image d'une entité urbaine très structurée, bien différent de celui d'une ville d'étape. Les routes de liaison régionale achoppent sur le tracé urbain orthogonal et n'offrent pas une traversée facile de la ville. Venue du Nord, la route de Polur coupe la rue Nord du char et butte sur l'angle Nord-Est du temple. Son prolongement vers le Sud est grignoté par les boutiques du bazar, et c'est par une voie nouvelle, tracée sur le front Est de l'ancien rempart de terre, que se dégage la route de Tirukoyilur. Ce n'est de même qu'en se dissolvant dans le tissu urbain que les pénétrantes Est (depuis Gingee et Tindivanam) et Ouest (depuis Chengam) atteignent le quadrilatère des rues du char.

Ce sont donc principalement ces quatre rues du char qui servent de connecteur d'échange et de distribution pour le trafic de liaison régional, peu important jusqu'à nos jours: on allait à Tiruvannamalai plus qu'on ne le traversait.

### C. Les castes dans la ville

*Christophe Guilmoto*

#### 1. Composition de la population

Nous avons vu que la population de Tiruvannamalai a décuplé en un siècle, alors que la population totale de l'Etat du Tamil Nadu avait seulement triplé

sur la même période. C'est dire la part des migrants et de leurs descendants dans le peuplement de la ville; ces flux migratoires sont responsables de l'important brassage de population qu'a connu Tiruvannamalai depuis le début de son essor démographique. La section qui suit entend présenter les principaux groupes sociaux qui composent la population municipale, mais il n'a pas été possible de mener une enquête exhaustive sur l'origine géographique des habitants, et la date d'installation des familles de migrants.

La répartition de la population par sexe et groupe d'âges est tout-à-fait similaire à celle de l'ensemble du Tamil Nadu<sup>19</sup>; la pyramide des âges est celle d'une population jeune (38% de moins de quinze ans) avec une proportion très faible de personnes âgées (5,3% de plus de 60 ans). Parmi les adultes entre 15 et 60 ans, pour lesquels on manque de classement quinquennal, il est vraisemblable que dominent les

jeunes générations, d'autant qu'il n'est enseigné dans aucune école de la ville. Les 8,8% de locuteurs de l'ourdou – près de trois quarts des Musulmans – dont fait état le recensement reflètent sans doute plus le désir d'assimilation à la communauté musulmane indienne que l'usage réel d'une langue dans des groupes d'origine tamoul. On trouve également de petites minorités parlant les langues *Kannada* ou *Malayalam*, voire le hindi (il s'agit surtout des Marwaris)<sup>20</sup>.

L'éventail par religion et sous-caste est la conséquence de l'histoire du peuplement de la ville; toutefois, les migrants qui sont pour la plupart originaires de la région environnante (dans un rayon de 50 km autour de Tiruvannamalai) appartiennent aux communautés caractéristiques du pays d'Arcot. Le tableau 3, représentant la répartition de la population par confession lors de divers recensements<sup>21</sup>, indique une relative stabilité, en dépit de l'intense circulation

TABLEAU 3  
POPULATION DE TIRUVANNAMALAI PAR RELIGION

	1881	1901	1931	1981
Hindous	87,5%	87,8%	82,1%	84,3%
Musulmans	12,0%	11,3%	14,4%	12,4%
Chrétiens	0,3%	0,9%	3,3%	3,0%
Autres (Jains)	0,2%	0,1%	0,2%	0,3%
Total	100,0%	100,0%	100,0%	100,0%

Sources: recensements respectifs.

jeunes couples qui contribuent à une forte natalité municipale. Quant à la masculinité de la population (53,4% d'hommes en 1981, cf. Tableau 2, p. 8), elle est allée en s'accroissant depuis la fin du siècle dernier, sous l'effet de la pression migratoire qui est souvent le fait d'hommes; on remarque d'ailleurs que le pourcentage d'hommes est significativement plus bas dans le reste du taluk, exclusivement rural (50,4%). Les migrants partent fréquemment seuls vers les villes, et ne font venir le reste de leur famille qu'une fois installés.

Quoique le Tamoul soit la langue véhiculaire de Tiruvannamalai, une frange non négligeable de la population est de langue maternelle et familiale différente. Quelques 9% des habitants se déclarent de langue *Telugu*, comme une minorité importante de la population du Tamil Nadu; toutefois, parmi les jatis *Telugu* les plus enracinées (*Naidu*, *Oddan* . . .), le *Telugu* devient une langue secondaire pour les

migratoire. En effet, la part des Hindous reste stable autour de 85% même si l'on note un léger déclin attribuable aux Harijans convertis au christianisme. Etant une ville de pèlerinage hindoue célèbre dans toute la région, Tiruvannamalai connaît le prestige des villes saintes à l'égal de Kanchipuram située à 100 km au nord-est. Comme ailleurs dans les villes du nord de l'état, la communauté musulmane est importante, et les fluctuations que révèle le tableau 1 indiquent son extrême mobilité; à la différence de leurs coreligionnaires du Malabar, les Musulmans de

<sup>19</sup> La composition par âge (1971) provient du plan d'aménagement de la ville (*Master Plan*); les autres chiffres sont dérivés des recensements.

<sup>20</sup> Malgré le grand nombre d'écoles de la ville, le taux d'alphabétisation de 58,4% est comparable à celui des autres villes du district, mais largement supérieur à celui de la campagne (taluk rural: 31,1%).

<sup>21</sup> Ce chiffre est loin d'être disponible pour chaque recensement.

la région sont avant tout des citadins, généralement engagés dans le commerce et la petite industrie, et sont beaucoup plus enclins que la population campagnarde à migrer d'une ville à l'autre selon la conjoncture économique.

Nous avons entrepris en novembre et décembre 1984 un enquête auprès des résidents afin de déterminer la répartition spatiale des communautés dans la ville. Dans une ville d'environ 100 000 habitants, un tel travail serait d'ampleur considérable s'il était mené à la manière d'un recensement nominatif; nous avons donc opté pour une enquête plus légère, qui ne saurait donc prétendre au caractère exhaustif et précis d'un dénombrement complet. En premier lieu, nous nous sommes restreints aux maisons, évitant donc de procéder à un décompte individuel. Le concept de "maison" – unité d'habitat simple – est imparfait, puisque une seule "maison" peut héberger plusieurs familles (de la même communauté en général) et que la taille de ces "familles" (notion également délicate) varie très largement. Certaines communautés (Harijans notamment) vivent par unité domestique plus réduite, tandis qu'on rencontrera ailleurs une plus grande fréquence de familles indivises (ménages multiples). L'existence de telles variations implique que la répartition des maisons par sous-caste telle qu'elle a été recensée est une mesure indirecte de la répartition de la population totale de la ville. En second lieu, en l'absence d'une cartographie fine ou d'un plan de sondage préalable, certaines maisons ont été inévitablement oubliées, en particulier sur la périphérie de la ville où l'habitat est plus anarchique. Le total des maisons recensées dans les limites municipales s'établit à 15 935; le recensement de 1981 dénombrait à Tiruvannamalai pour sa part 12 427 logements occupés (*occupied residential houses*) et 18 007 ménages.

Subsiste enfin le problème de la précision des résultats; il s'est avéré que les habitants de Tiruvannamalai étaient tout-à-fait disposés à faire état de leur sous-caste (jati), voire celle de leurs voisins, et les refus de réponse ont été extrêmement peu fréquents. Quant à la définition des groupes, et l'éventuelle inclination des habitants à enfler leur statut par la revendication d'un titre avantageux comme *Cettiyar* ou *Mudaliyar*, une bonne connaissance préalable des différents jatis de la région a le plus souvent permis d'éviter les confusions.

Sur le tableau 4 (voir également le second graphique de la Figure 19), on découvre combien la population

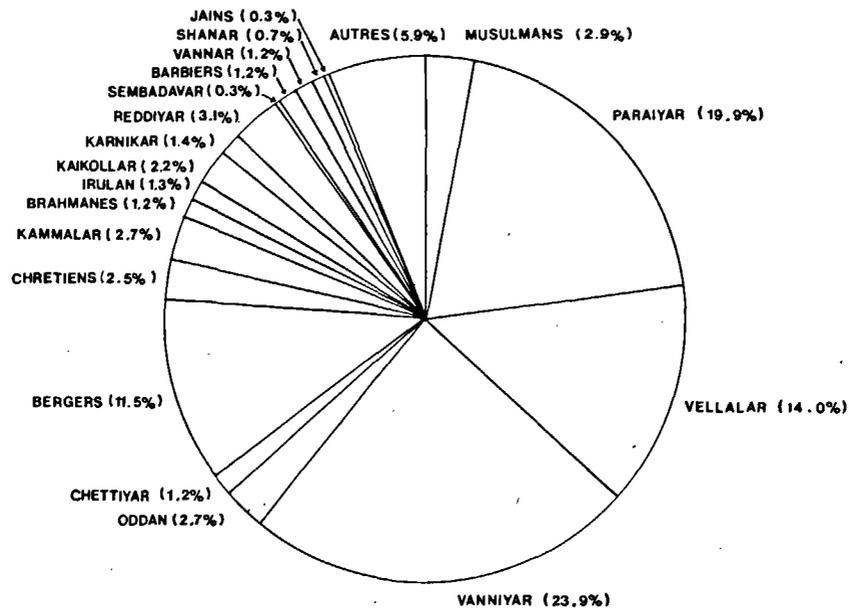
TABLEAU 4  
LES JATIS DE TIRUVANNAMALAI

Jati	Nombre total de maisons	Pourcentage
Musulmans*	2489	15,6%
Harijans*	2184	13,7%
Agamudaiyar	2172	13,6%
Vanniyar	1766	11,1%
Oddan	987	6,2%
Saiva Vellalar	974	6,1%
Naidu	681	4,3%
Cettiyar*	678	4,3%
Konar	584	3,7%
Chrétien*	573	3,6%
Taccan	436	2,7%
Brahmanes	419	2,6%
Irulan	397	2,5%
Cenkunta Mudaliyar	268	1,7%
Karnikar	212	1,3%
Reddiyar	162	1,0%
Nattar	158	1,0%
Pandidar	149	0,9%
Vannan	149	0,9%
Nadar	71	0,4%
Marwaris	52	0,3%
Autres Jatis	374	2,3%
<b>Total</b>	<b>15935</b>	<b>100,0%</b>

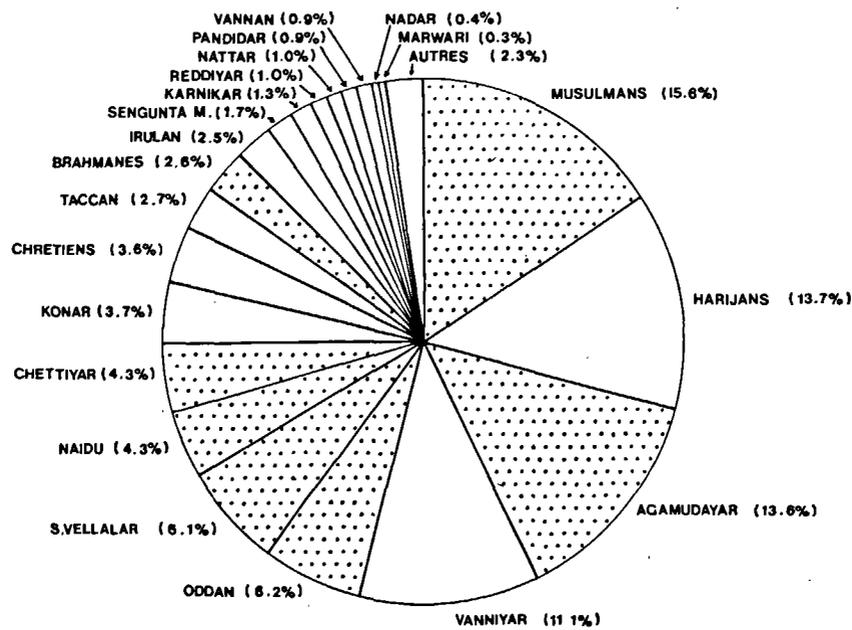
\* il ne s'agit pas d'un jati endogame unique, mais d'un regroupement de jatis distincts rattachés à une même caste.

municipale est d'origine de caste diverse; contrairement aux villages alentour, aucune des grandes jatis de la région (*Agamudaiyar*, *Vanniyar* et *Paraiyar*) ne forme un ensemble considérable. Les trois groupes principaux réellement endogames (*Musulmans Labbai*, *Harijans Paraiyar* et *Agamamudaiyar*) ne dépassent jamais 15% de l'effectif total et forment à eux trois moins de 45% de l'ensemble. L'exode rural ainsi que les migrations inter-urbaines ont été à l'origine d'un très large brassage de population, et ont contribué en particulier à rapprocher des communautés qui ne se côtoyaient guère auparavant. Il s'agit là sans conteste d'un des traits fondamentaux de la modernité urbaine en Inde qui réunit sur un même espace des groupes sociaux dépourvus des liens d'interdépendance traditionnelle propre à la société rurale<sup>22</sup>.

<sup>22</sup> A Coimbatore, qui comptait alors 350 000 habitants, l'enquête de Beck et Joy (1979) fait état d'une mosaïque de castes encore plus complexe.



Taluk de Tiruvannamalai en 1881  
(recensement)



Ville de Tiruvannamalai en 1984  
(enquête)

 POURCENTAGE LARGEMENT SUPÉRIEUR AU CHIFFRE DU TALUK DE 1881

Fig. 19 - Les jatis de Tiruvannamalai et de sa région

On a cherché à rapprocher ces données des chiffres figurant dans les anciens recensements coloniaux, en l'occurrence le dernier d'entre eux à publier ces statistiques (1931). Les données disponibles à l'échelon du district – dont la ville de Tiruvannamalai ne représente guère plus de 1% – ne nous ont pas semblé de nature à permettre des comparaisons significatives, d'autant que les courants migratoires qui ont déterminé le peuplement de Tiruvannamalai étaient loin d'émaner uniformément de l'ensemble du district de North Arcot. On sait d'autre part que la répartition spatiale des jatis est trop hétérogène à l'intérieur même d'une région pour que la moyenne d'un agrégat comme le district soit représentative du champ migratoire de Tiruvannamalai, lequel empiète de surcroît sur le district frontalier du South Arcot (voir la note 27). Nous avons préféré utiliser des sources plus anciennes, provenant du recensement de 1881 qui est le dernier à fournir la répartition des sous-castes à l'échelon du taluk, c'est-à-dire le cœur de l'umland de notre ville. En 1881, Tiruvannamalai comptait pour 6,2% de la population totale du taluk qui incluait alors la région de Chengam. Il n'est pas interdit d'avancer que la composition par caste d'une région rurale comme ce taluk est resté relativement stable depuis un siècle malgré les courants d'émigration, mais rien ne permet de confirmer définitivement une telle hypothèse. Les chiffres sont certes problématiques en raison de la nomenclature utilisée pour ranger les jatis, d'autant que le recensement permettait à de nombreuses communautés de matérialiser leur aspiration statutaire en revendiquant une position avantageuse dans la classification. Sur le premier graphique de la figure 19, nous avons conservé cette nomenclature d'origine; le cas le plus gênant est la catégorie des *Vellalar* qui englobe en 1881 les *Saiva Vellalar*, mais aussi les *Agamudaiyar* et sans doute les *Naidu* et d'autres petites castes agraires. Les écarts entre les deux distributions par jati qui traduisent les caractéristiques sociologiques de l'immigration à Tiruvannamalai seront évoqués dans la conclusion qui suit notre présentation des principales communautés résidentes de la ville.

Nous parlerons d'abord des jatis hindous, sans nous appesantir sur toutes les subdivisions qui peuvent exister<sup>23</sup>. Toutefois, l'existence de titres vagues (*Pillai*, *Cettiyar* . . .) nécessite quelques éclaircissements supplémentaires sur la nature des groupes en présence. On perçoit quatre sections principales; les castes intouchables, les castes

terriennes, les castes commerçantes et les castes de service et d'artisans. Très à part, une faible proportion de Brahmanes comprend la prêtrise du temple et un ensemble disparate de familles immigrées de haut statut social (enseignement, administration . . .).

Les Harijans (intouchables) fournissent le groupe le plus compact, et sans aucun doute le mieux délimité socialement. Ce n'est sûrement de leur propre choix, mais plutôt une désignation collective extérieure qui regroupe un ensemble très large sous des labels diversement péjoratifs: *Paraiyar* (en fait une sous-caste particulière), Harijans, "gens de la colonie" (voir plus bas) ou bien *Adi-Dravida* ("Dravidiens d'origine", terme officiel). En réalité, les Harijans sont divisés entre eux, comme le sont leurs habitats: les deux groupes principaux sont les *Paraiyar* – peut-être le plus grand jati hindou du nord du Tamil Nadu – et les *Arundadiyar* ("cordonniers") ou *Chakaliyar*, ceux-là n'appréciant guère d'être confondus avec ceux-ci. De plus, un certain nombre d'entre eux se sont convertis au christianisme (catholicisme, luthérianisme), comme ailleurs au Tamil Nadu, sans pour autant perdre leur bas statut d'ex-Harijan. Le recensement de 1981 recensait une proportion de 10,7% de Harijans dans la population municipale, nettement inférieure aux chiffres de l'arrière-pays (partie rurale du taluk: 21,6% de Harijans) en raison de la moindre mobilité vers les villes du prolétariat rural intouchable<sup>24</sup>. La présence ancienne des Harijans à Tiruvannamalai est d'autre part attestée par les anciens plans municipaux qui mentionnent leurs quartiers de résidence, ainsi qu'indirectement par l'existence de minces ruelles (*scavengers' lane*) qui découpent le bâti ancien afin de laisser le passage aux éboueurs qui accèdent à l'intérieur des maisons sans en franchir le porche. A l'extrême périphérie du monde hindou, on trouve également à Tiruvannamalai une communauté d'origine tribale, les *Tenpalli* (*Irulan*, *Pujali*), qui sont employés comme journaliers par les marchands de bois, ainsi qu'une communauté nomade (*Kuruvikaran*) dont certains sont sédentarisés et qui vivent en particulier de la vente de bijoux en verroterie et de la capture d'oiseaux.

<sup>23</sup> Les jatis présentés ici sont presque tous mentionnés dans l'ouvrage de Thurston (1909) auquel on se référera pour plus de précisions.

<sup>24</sup> Le décalage entre nos chiffres et ceux du recensement s'explique en partie par la taille des ménages intouchables et la surestimation de la population de certaines colonies.

Les castes terriennes constituent le bloc majoritaire parmi les Hindous, encore une fois sectionné par de multiples sous-divisions. Mentionnons d'abord deux groupes, de langue *Telugu*: les *Reddiyar* sont en très petit nombre, mais, souvent issus de riches familles d'agriculteurs, ils sont très bien placés dans l'économie de la ville. Les *Naidu*, en fait un titre plutôt qu'une sous-caste, sont plus nombreux et occupent une position médiane dans la structure sociale. La grande caste des agriculteurs du pays d'Arcot est celle des *Vanniyar (Palli)*, subdivisée en trois sous-castes: les *Naicker*, les *Padayaci* (plus nombreux dans le South Arcot) et surtout les *Kavuntar* qu'on retrouve sur une vaste région. Les *Kavuntar*, qui passent pour le groupe originel de Tiruvannamalai et se déclarent *Kshatriya*, sont loin d'être prééminents socialement, car cette caste de petits agriculteurs n'a guère prospéré dans la ville et se fait plus respecter par son poids démographique que par le statut socio-économique de ses membres.

La caste terrienne qui apparaît la plus typique de Tiruvannamalai est celle des *Agamudaiyar* (titres: *Udayar, Mudaliyar . . .*) que l'on retrouve presque exclusivement dans le district de North Arcot. Ses membres se déclarent volontiers *Vellalar (Tulu Vellalar)* et constituent le plus grand, peut-être le plus visible jati hindou de la ville qui est inséré dans toutes les sections des classes moyennes. Ses membres proviennent de villages très proches de Tiruvannamalai où la caste est souvent en position de dominance (voir par exemple Harriss, 1982); ils se distinguent des autres *Agamudaiyar* des vallées méridionales, ainsi que de la sous-caste des *Saiva Vellalar* (titre: *Nayinar, Mudaliyar, Cettiyar*). Ces derniers sont également présents à Tiruvannamalai: à la différence des *Agamudayar*, ils sont strictement végétariens et s'affirment d'un statut plus élevé dans la hiérarchie des castes. Ils correspondent très probablement aux *Tondaimandala Vellalar* dont les *Baramahals Records* (1907, III: 87-96) attestent l'attachement séculaire au temple de Tiruvannamalai.

Le nom de caste marchande se réfère avant tout au titre de *Cettiyar*, également haut placé dans la hiérarchie rituelle. Il est toutefois l'objet d'usurpation par des groupes cherchant à améliorer leur image de marque en changeant de dénominations; on rencontre à Tiruvannamalai les *Kuru Chetti* qui travaillent le bambou et appartiennent aux strates basses de la société urbaine (il pourrait s'agir de *Koravar*).

Nous nous sommes donc limités ici aux groupes dont la position coïncide avec le titre. Les deux principaux jatis de *Cettiyar* sont les *Komuti* de langue *Telugu* et les *Vaniyar* tamouls qui sont originellement des presseurs d'huile (mais désormais à l'écart de l'économie arachidière). Ces deux sous-castes ont un rôle prépondérant dans le commerce de la ville en raison de leur implantation dans le *Mandi* de Tiruvannamalai<sup>25</sup>.

Reste un éventail extrêmement large de castes intermédiaires, dont les castes de service, qui occupent des positions très variables dans la société de Tiruvannamalai. Parmi celles qui regroupent le plus grand nombre de membres, on relève: les *Cenkunta Mudaliyar*, ex-tisserands *Kaikollar*, qui comptent un certain nombre de commerçants; les sous-castes d'artisans (*Kammalar*) avec principalement des charpentiers *Taccan*; la sous-caste des comptables *Kanaka Pillai (Karnikar, Kanakarayar)*; les bergers *Konar (Idaiyar, Yadavar)* qui approvisionnent les quartiers en produits laitiers. Plus bas dans l'échelle sociale, on rencontre les barbiers *Pandidar (Navidar)*; les *Oddan* qui sont traditionnellement employés dans les travaux d'aménagement urbains (voirie, puits . . .) et sont particulièrement concentrés à Tiruvannamalai comme peut l'indiquer la comparaison des deux graphiques de la figure précédente; les blanchisseurs *Vannar*, les pêcheurs *Sembadavar (Nattar)*. La majorité des habitants originaires de ces jatis ont abandonné leur profession traditionnelle, souvent peu adaptée à l'économie urbaine (sauf pour une partie des artisans), et on ne note guère de passerelle obligatoire entre la profession de caste et l'activité actuelle des habitants (comme comptable-bureaucrate, forgeron-mécanicien, blanchisseur-teinturier . . .).

Bien que leurs effectifs soient réduits à Tiruvannamalai, deux communautés d'outsiders jouent un rôle important<sup>26</sup>. Il s'agit en premier lieu des Marwaris (décrits également comme Jaïns ou *seth*) dont

<sup>25</sup> Les *Nattukottai Cettiyar*, sous-caste issue du Chettinad au sud-est du pays tamoul, quoique patronnant le temple et certains *cattiram* ne sont pas implantés à Tiruvannamalai. On rencontre d'autres groupes de *Cettiyar*, comme les *Beri Chetti* actifs au *Mandi*.

<sup>26</sup> On trouve, en plus des castes tamoules ou *Telugu*, un petit nombre de gens du Kerala ou du Karnataka venus s'installer à Tiruvannamalai pour démarrer de petits commerces. La masse des fonctionnaires amène également son lot d'étrangers à la région.

certaines familles sont établies depuis très longtemps dans la ville. Ils se sont considérablement enrichis dans le commerce de l'argent et forment un noyau compact et fermé. Plus récemment sont apparus les *Nadar* (alias *Shanar* du Tirunelveli, une caste originellement de bas statut en raison de son rôle dans la production de l'alcool de palme, le *toddy*) qui, à l'instar des Marwaris, bénéficient d'un réseau familial solide et ont su créer de petites entreprises prospères.

Le North Arcot est une région dont les villes ont historiquement toujours compté de nombreux Musulmans comme le décrit Dupuis (1960: 80-84). Plus encore qu'en Inde du nord, la communauté musulmane est dépourvue de toute attache rurale, et, sans contrôle sur la terre, elle doit essentiellement son maintien à son dynamisme dans l'économie urbaine. A Tiruvannamalai, on ne trouve pas les petites industries typiques de la vallée de la Palar, et les Musulmans y sont d'ailleurs moins nombreux. De continuelles migrations, ainsi peut-être qu'une forte fécondité, expliquent que leur proportion n'ait pas faibli depuis un siècle. Le groupe principal est celui des *Labbai*, convertis d'origine tamoule dont une partie affecte de déclarer l'ourdou comme langue maternelle - phénomène d'"islamisation" décrit ailleurs par Mines (1981). Ils s'opposent aux *Dekkani*, d'origine septentrionale, plus nombreux au nord du district.

En dernier lieu, Tiruvannamalai possède une population de plusieurs milliers de Chrétiens; leur progression dans la population (cf. Tableau 3, p. 31) est à mettre au compte des nombreuses conversions d'intouchables. Un des pôles de l'activité chrétienne est l'enseignement: dès 1898, la mission danoise (luthérienne) fonde la première école aux confins de la municipalité, et gère aujourd'hui six écoles différentes.

La composition de la population municipale révèle donc par son hétérogénéité l'histoire originale du peuplement de la ville. La comparaison avec la population du taluk, telle que nous le restituait cent ans auparavant le recensement de 1881, autorise certains commentaires: en superposant données rurales et urbaines, on reconnaît facilement à Tiruvannamalai l'importance des communautés d'implantation urbaine par excellence, en particulier les Musulmans et les *Cettiyar* dont la présence ancienne dans la ville est attestée par d'autres sources comme le cadastre des années vingt qui permet

d'identifier leurs quartiers respectifs. Un cas intéressant concerne la population Brahmane, visiblement établie à Tiruvannamalai durant le siècle dernier; la concentration des Brahmanes en milieu urbain est un phénomène ancestral dans la Présidence de Madras, et la centralité de leur quartier de résidence traditionnel indique qu'ils étaient, en termes relatifs, beaucoup plus nombreux en ville dans le passé. Le recensement de 1931 nous fournit d'ailleurs, parmi les Hindous de Tiruvannamalai, un sous-classement qui distingue Brahmanes, Harijans (*depressed classes*) et autres Hindous, selon une nomenclature politiquement en vogue à l'époque du *Justice Party*<sup>27</sup>. On constate que les Brahmanes forment alors 6,5% de la population municipale, contre seulement 1.1% de celle du taluk (noter l'accord avec le chiffre de 1881). En 1941, leur proportion est restée identique (6,4%), mais a singulièrement baissé depuis pour atteindre 2,6% en 1984. Nous pouvons en dire plus: si l'on projette la population des Brahmanes de Tiruvannamalai en 1941 selon l'accroissement général de la population tamoule entre 1941 et 1981 (ce qui revient à postuler une croissance affranchie des échanges migratoires), on obtient un pourcentage virtuel de 4,4%, soit une proportion encore plus élevée que celle observée lors de notre enquête. On a donc assisté à un mouvement d'émigration des Brahmanes et tout porte à croire qu'ils se sont dirigés vers des centres urbains de taille supérieure. La concentration des hautes castes dans les grandes cités est malheureusement un phénomène difficile à démontrer statistiquement, mais tout-à-fait plausible et qui apparaît d'ailleurs dans les résultats de l'enquête sur Coimbatore (Beck et Joy, 1969).

Les *Agamudaiyar* et autres castes rangées sous le chapeau des *Vellalar* semblent avoir bénéficié plus que d'autres de l'aspiration démographique du développement urbain de Tiruvannamalai, en particulier vis-à-vis des *Vanniyar* qui auraient plutôt pénétré d'autres villes (Vilupuram notamment). Ces derniers, à l'instar des jatis de Harijans et de bergers, sont des arrivants plus récents et leur part dans la

<sup>27</sup> Le dernier recensement à contenir des classements détaillés par caste (1931) passe sous silence nombre des groupes qui constituent l'originalité sociologique de Tiruvannamalai, comme par exemple les *Agamudaiyar* dont l'origine exacte reste mal connue. On relève néanmoins que selon ces sources, les Brahmanes constituaient alors moins de 1,5% de la population totale du district, tandis que les *Vanniyar* en représentaient plus du quart.

population municipale est inférieure à leur représentation dans les campagnes. Il reste toujours malaisé d'expliquer pourquoi certains gens ne migrent pas, sinon en termes purement négatifs, face aux communautés qui ont su notamment investir les revenus dégagés de l'agriculture dans l'économie urbaine. Contentons-nous d'observer que la faiblesse du secteur industriel de Tiruvannamalai a empêché la formation d'un prolétariat urbain auquel seraient venues s'adjoindre les castes – et classes – les plus basses de la société rurale.

Les rapports avec le village se sont maintenus si ce dernier n'est pas trop éloigné (et c'est le cas le plus fréquent), en particulier par le biais de la parenté et des propriétés éventuelles que gère une branche de la famille restée sur place. En ville, les jatis sont sans doute moins soudés qu'à la campagne, car la multiplicité des groupes empêche une stricte polarisation sur la base de la sous-caste comme cela se produit dans les villages. Les articulations de l'économie basée sur l'échange et le commerce rendent nécessaires des regroupements en accord avec les intérêts socio-économiques des agents, et les frontières strictes de la caste se diluent. A l'échelon des groupes économiques, les oppositions rappellent la situation villageoise, avec en particulier la division parmi les Hindous entre intouchables et non-intouchables. Un conflit assez grave qui se conclut par un mort en Juillet 1984 illustra ce clivage; un Harijan, humilié par une jeune *Kavuntar* dans un cinéma de *Sanadhi Street* (quartier des *Kavuntar*) entreprit de se venger ultérieurement sur le terrain neutre du collège. L'affaire s'envenima quand certains Harijans descendirent dans la rue des *Vanniyar* pour y casser quelques vitrines; les *Vanniyar* répliquèrent en saccageant des huttes de la colonie dont venaient les Harijans et la dispute résulta en un affrontement général entre Harijans et non-Harijans, à mi-chemin des quartiers concernés, c'est-à-dire ironiquement au pied de la statue du fondateur du *Dravida Kazhagam*, E.V. Ramaswami Naicker qui lutta toute sa vie contre l'esprit de caste. L'agitation récente (septembre 1987) des *Vanniyar* au nord du Tamil Nadu a également dégénéré en attaques féroces dirigées contre les Harijans.

Traduit en termes socio-économiques, on retrouve un conflit né du déplacement de l'ordre ancien fondé sur les inégalités terriennes vers une stratification urbaine d'un type nouveau. On ne peut prétendre malgré tout que les Harijans aient jamais été en

position de se débarrasser de leur statut par l'ascension sociale d'une fraction d'entre eux; la communauté reste dans son ensemble extrêmement pauvre, sous-éduquée (et donc mal armée pour affronter les groupes urbains plus instruits), souvent désunie (sous-castes, conversions . . . ) et souvent abandonnée par les membres qui en émergent. Mais le bloc non-Harijan est lui-même loin d'être homogène; aux distinctions de rang rituel des sous-castes qui attisent des rivalités ancestrales, la société contemporaine a greffé des profondes disparités de statut socio-économique qui divisent les jatis souvent même de l'intérieur. On rencontre par exemple à Tiruvannamalai des familles de *Kavuntar*, voire de *Reddiyar*, dans un état de dénuement extrême, avec les conséquences funestes sur l'image publique du groupe que cela peut avoir en milieu urbain. Dans ce contexte, les écarts entre le statut rituel et le rang social prennent une certaine importance. On entend alors des gens se plaindre de l'arrogance des intouchables qui, vis-à-vis de leur situation dans le monde rural, sont plus autonomes socialement et bénéficient des avantages des politiques de réservation professionnelle.

La vie politique à Tiruvannamalai, comme souvent ailleurs au Tamil Nadu, est peu sensible aux oppositions de classe, en raison de la rhétorique très populiste des partis en compétition. Il semble néanmoins acquis que l'alliance entre l'AIADMK et le Parti du Congrès (avant le décès de M.G. Ramachandran en 1987) fait le plein des votes dans les milieux défavorisés, tandis que les couches intermédiaires pencheraient plus pour le DMK rival (cf. Ramachandran, 1987). Le clientélisme électoral, dans une ville de composition disparate, freine les antagonismes entre les groupes économiques, ou tout au moins leur expression publique; il impose de se constituer un capital de voix assez large, sur une plate-forme électorale propre à satisfaire un éventail composite de communautés. A la différence de régions nord-indiennes qui connaissent localement l'hégémonie – numérique sinon sociale – d'une caste particulière, le pays tamoul fournit peu d'exemples de mobilisations politiques articulées strictement sur une base de caste (sinon dans le cas des *Vanniyar*). Même les groupes ultra-minoritaires qui pourraient facilement passer pour boucs émissaires (Marwaris, Brahmanes) ne sont pas socialement désignés comme ennemis politiques en dépit de leur position sociale. Ce phénomène favorise le statu quo, dont

bénéficient, à l'échelle locale, les groupes les mieux placés. Les *Vanniyar*, qui possèdent une association de caste ancienne, ne sont guère en mesure d'imposer leur candidat, d'autant que le vote de la caste est rarement unitaire. Le leader *Agamudaiyar* de la ville, secrétaire de l'AIADMK puis ministre dans le gouvernement régional de Madras, n'osa pas se présenter à Tiruvannamalai lors des dernières élections pour le parlement régional, en raison sans doute du factionnalisme intense dont il fut la victime aux élections précédentes. Lors des élections qui suivirent la mort d'Indira Gandhi (décembre 1984), la circonscription de Tiruvannamalai renvoya à New Delhi un député – Brahmane – du parti du Congrès.

## 2. Le peuplement urbain dans les années 1910

Avec le type d'habitat groupé qui caractérise les campagnes au Tamil Nadu, la transition rural-urbain (village-bourgade-ville) est loin de se traduire clairement dans la morphologie globale des localités. On discerne dans les petites villes certains traits typiques des villages, et en particulier le principe de la compartimentation rituelle de l'espace et la ségrégation spatiale qui en découle: position périphérique des Harijans (regroupés par *ceri* – hameau – souvent autonomes), situation centrale des castes dominantes à l'intérieur du village et relatif isolement de l'éventuel quartier brahmane (*agraharam*)<sup>28</sup>. Cette compartimentation fondée sur l'exclusion mutuelle des castes rappelle le modèle de la ville royale de Kautilya. Mais le contenu économique de la division rural-urbain – la spécialisation des fonctions non-agricoles – modifie sensiblement le profil de la morphologie sociale des villes, d'une part par le biais des nouvelles fonctions de l'espace urbain et de l'autre par la variété extrême du peuplement. Que ce soit pour les villes tamoules ou pour l'ensemble de l'Inde urbaine, on connaît mal les répercussions de l'expansion démographique et du développement de l'économie urbaine sur la géographie urbaine de la caste, car on ne dispose pas de carte par caste, hormis un travail sur Coimbatore au début des années soixante-dix (Beck et Joy, 1979).

Tiruvannamalai illustre les changements qui s'opèrent dans les localités indiennes, avec un mélange souvent rencontré de caractéristiques traditionnelles et d'éléments "modernes". Le schéma classique de Sjoberg (1960) peut s'appliquer aux cas de nombreuses villes d'Inde du sud en général, et à

Tiruvannamalai notamment. Sjoberg offre un modèle de "ville pré-industrielle" principalement fondé sur une morphologie concentrique; la ville se construit par couronne autour du centre qui est le siège du pouvoir économique, politique ou religieux. Les élites sont réparties au plus près du cœur de la ville, à l'instar des Brahmanes tamouls qui accaparent le voisinage des temples. Au fur et à mesure que l'on s'éloigne du centre, le statut des citadins s'infléchit pour aboutir finalement à la ceinture des pauvres rejetés dans les quartiers les plus lointains. Toujours d'après Sjoberg, les divisions de l'espace sont plus souvent basées sur l'appartenance ethnique et statutaire que sur la différenciation socio-économique des habitants (cf Herbert, 1982: 61-66). A Tiruvannamalai, un certain cloisonnement de l'espace reste encore perceptible dont nous allons examiner l'évolution par l'analyse de la morphologie du peuplement en 1915, puis aujourd'hui.

Nous avons recueilli les témoignages de certaines personnes âgées, natives et résidentes de Tiruvannamalai, qui ont décrit la structure de l'habitat à l'époque de la Première Guerre Mondiale. A cette époque, la ville avait subi un très rapide développement consécutif au raccord au réseau ferré régional et cette expansion fixait les futurs axes du tissu urbain de la ville contemporaine.

La figure qui suit (Figure 20) restitue l'image qui se dégage de nos témoignages. Nous reviendrons en conclusion sur la manière dont cette carte a été élaborée et les sérieuses réserves qu'elle inspire. Il apparaît que les quartiers avoisinant le grand temple sont en particulier peuplés par des castes urbaines qui dérivent leurs revenus plus ou moins directement de l'activité religieuse. Immédiatement à la lisière, se trouvent des communautés de tailleurs de pierre, de danseuses (*Devadasi*) et de prêtres brahmanes (*Gurukkal*). Au sud, sur l'espace occupé par le vieux bazar, on rencontre une majorité d'artisans et de commerçants. Le côté ouest de cette surface comprend beaucoup de tisserands, comme les *Cedar* qui sont de nos jours installés dans des villages proches de Tiruvannamalai et fournissent toujours le temple à l'occasion de certains rituels. Les *Devadasi*

<sup>28</sup> Mencher (1966) résume les caractéristiques écologiques et historiques de la formation des villages tamouls. Voir également Racine (1984: 199 sq) pour de nombreux exemples de villages du South Arcot; ce dernier auteur relève l'existence de modèles géométriques à relier avec le plan rectangulaire des villes.

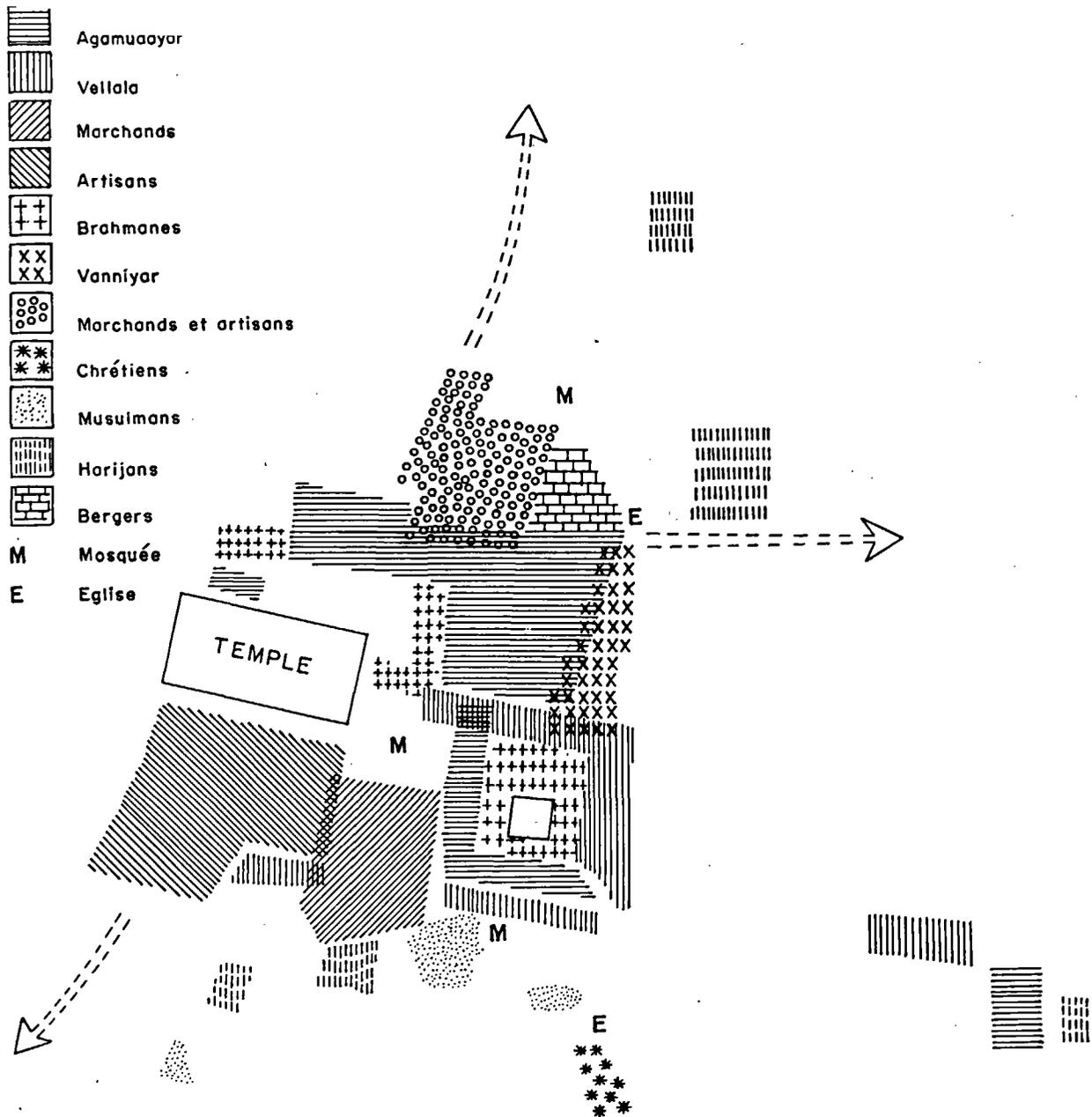


Fig. 20 – Les castes à Tiruvannamalai dans les années 1910

sont également issues de communautés de tisserands (*Kaikollar*), qui dominent en particulier la ville de Kanchipuram. On distingue également les *Oddan* (terrassiers) et les castes d'artisans de Tiruvannamalai (*Acari*, *Taccan*). Quelques castes d'agriculteurs cohabitent, ici principalement engagées dans l'artisanat et le commerce.

Le côté est de ces mêmes quartiers contient principalement des marchands: *Kavarai* tamouls, *Komutti* de langue *Telugu*, ainsi que des presseurs d'huile *Vaniyar* qui, avec l'amélioration de leur situation

économique à la fin du siècle dernier, se réclament d'un statut de *Vaisya*. On note également la présence de deux communautés associées aux rituels du temple, les barbiers (dont certains sont musiciens) et les pêcheurs *Nattar*. Au sud de ces quartiers, une rue entière est habitée par des *Vellalar*, qui – souvent commerçants – portent le titre de *Cettiyar*.

Nos informateurs nous décrivent la partie située contre le temple à l'est comme dépourvue d'habitants permanents. Il s'agit d'un espace laissé libre pour l'installation de commerçants ambulants pourvoyant

aux besoins des pèlerins. L'itinéraire rituel (passage des chariots lors des grandes fêtes) honore les castes directement liées au temple – *Gurukkal*, marchands et artisans du bazar – et dessert la plupart des maisons de pèlerins de la ville. Le reste des Brahmanes était, en 1915, concentré à l'est du temple, autour du bassin de l'*Ayamkulam*. Leur site propre est encadré, comme l'indique la carte, par deux groupes d'agriculteurs: *Saiva Vellalar* au nord-est et *Agamudaiyar* au sud-ouest; il s'agit de castes terriennes de haut statut, la première très orthodoxe et la seconde parfois tenue pour la "caste martiale" de la ville. Ces *Agamudaiyar* se partagent une part importante du nord de Tiruvannamalai, principalement avec les *Vanniyar* qui constituent la plus grande communauté d'agriculteurs de cette partie du Tamil Nadu.

Au nord du temple et de l'*agraharam*, on observe un peuplement essentiellement constitué d'*Agamudaiyar*; sur sa périphérie, cette zone abrite les marchands et artisans de diverses castes agraires. Une sous-caste des *Kavarai* (les *Valaiyarkarar*), fabriquant des bracelets de verre, s'y trouve également, ainsi qu'un second noyau d'*Oddan*, quelques barbiers et danseuses. Cet ensemble est assez hétérogène; sur le côté nord-est se regroupent des bergers fournissant la ville en produits laitiers.

La principale concentration musulmane est située au sud de la ville, adjacente aux secteurs du bazar, mais il existe d'autres quartiers sur les franges méridionales du bâti de 1915. Une mosquée, tout-à-fait au nord de la ville, témoigne de l'occupation de la cité par les armées de différents pouvoirs musulmans durant les guerres du Carnatique. Elle aurait été construite à la suite d'un vœu visant à conjurer le mauvais sort et épargner les chevaux malades d'une de ces armées. Quelques Musulmans vivent aux alentours.

Un petit groupe d'*Irulan* est installé sur les flancs de la colline, au nord-ouest du temple. La plus ancienne communauté de Harijans est celle située en deçà du quartier des marchands, celle du sud-est étant plus récente. Les deux concentrations au nord dateraient de la fin du siècle dernier. Une colonie de Harijans est attenante au hameau de Kilnattur, à cette époque clairement distingué de Tiruvannamalai. Ce village est de peuplement *Vellalar* pour l'essentiel, avec un certain nombre d'*Agamudaiyar* de surcroît.

Tel est le profil de l'habitat de Tiruvannamalai

dans les années 1910. Nous allons l'utiliser pour analyser la morphologie du peuplement dans les années récentes. Toutefois, il convient de mettre en garde le lecteur contre les simplifications que la carte précédente représente. En premier lieu, les frontières des zones tracées sont dans le meilleur des cas approximatives, en raison du caractère rétrospectif de l'enquête. Elles sont, en second lieu, souvent influencées par les frontières actuelles ou bien, inversement, tendent à mettre en valeur des groupes mineurs aujourd'hui disparus de la ville<sup>29</sup>. Mais la question principale est celle de la validité cartographique de ce type de représentation. Les zones présentées comme autonomes sont parfois de fait des quartiers de peuplement strictement unicastes, d'autres étant plutôt des pôles de regroupement, voire des conglomérats passablement hétérogènes. Certaines communautés citées (les *Devadasi*, par exemple) étaient d'effectifs réduits, tandis que d'autres (les *Oddan*) étaient vraisemblablement très importantes, mais en même temps très concentrées. Les cartes dérivées de notre enquête récente s'appuient sur un relevé beaucoup plus fin.

### 3. Les castes aujourd'hui à Tiruvannamalai

Partant d'une carte relativement détaillée du tracé urbain actuel, l'enquête sur la composition de la population municipale (voir section précédente) nous a permis de reconstituer rue par rue le peuplement par caste et sous-caste. Sur les deux figures qui suivent, on a représenté les zones d'implantation des principales communautés de la ville, du moins celles faisant état d'un degré de concentration suffisant pour autoriser une cartographie significative (environ les deux tiers de la population). La question que l'on peut se poser concerne la relation entre une caste – sa région d'origine, sa fonction économique passée et présente, son statut rituel – et son mode d'implantation à Tiruvannamalai – localisation, degré de concentration et de ségrégation. Il convient de souligner qu'à Tiruvannamalai, la concentration

<sup>29</sup> Rapportée au cadastre de 1927, notre carte fait apparaître de nombreuses correspondances entre quartiers de caste et noms de rue se référant à la même caste, ces derniers étant souvent des noms de *jatis* (rue des *Oddar*, des *Sembadavar* . . .) ou des professions traditionnelles (artisans, artificiers . . .). La correspondance est cependant loin d'être parfaite entre nom de rue et peuplement.

spatiale des castes résulte de deux phénomènes distincts quoique concourants: le désir exprimé de vivre près de ses congénères dans les éventuels quartiers de son propre jati et l'exclusion involontaire des quartiers d'autres jatis. Il apparaît le plus souvent que l'identité géographique du groupe est le reflet de sa cohésion sociale et que la concentration de l'habitat renvoie aux solidarités internes du groupe; inversement, la dispersion spatiale indique un mode d'intégration qui privilégie les affiliations socio-économiques par rapport à l'identité de caste.

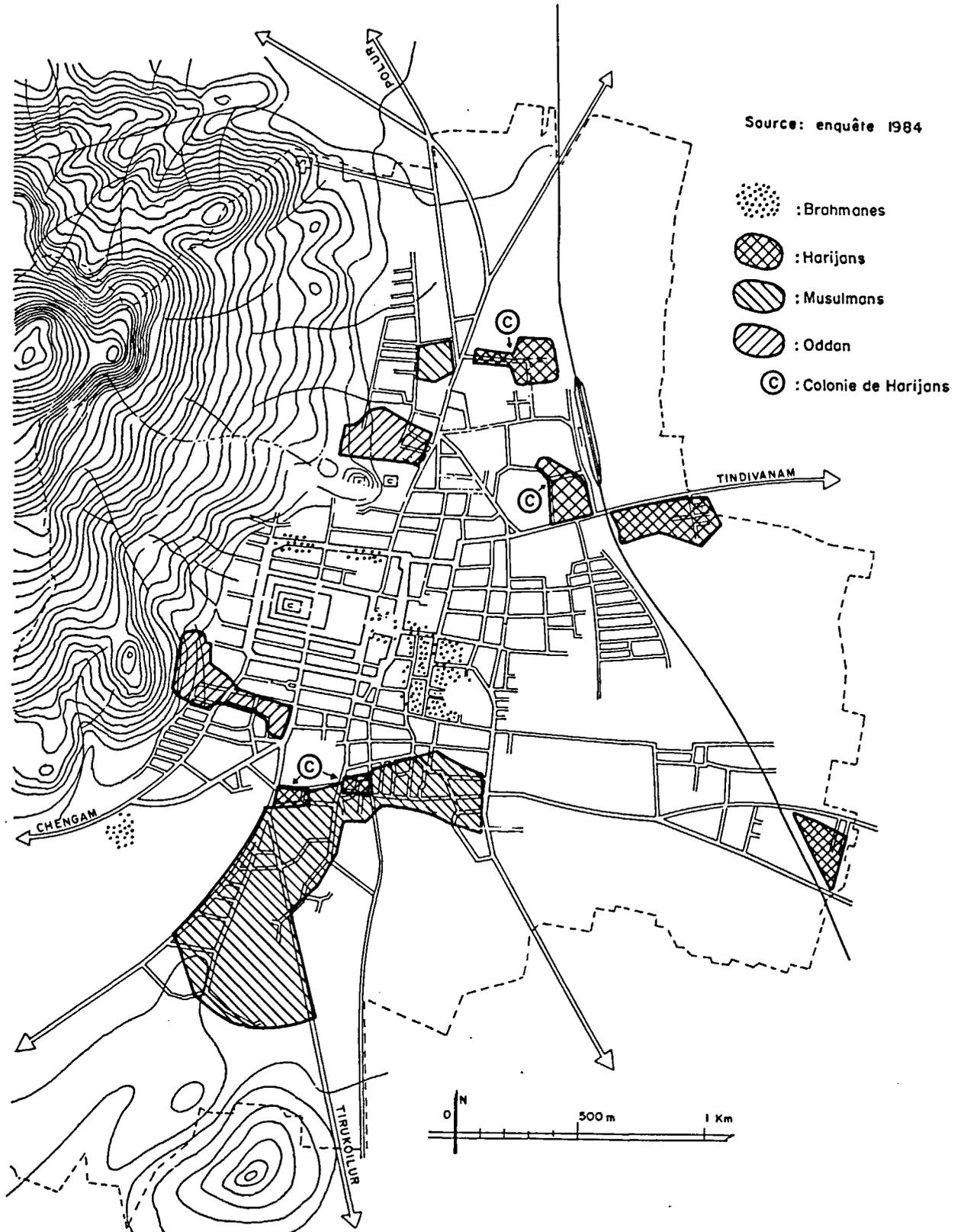
Sur la première carte par caste (Figure 21), nous avons fait figurer des castes qui exemplifient le mode d'habitat concentré. Les Musulmans qui représentent la plus grande communauté de la ville occupent des quartiers clairement circonscrits; mis à part un îlot séparé qui s'est fixé non loin de la route de Polur, dans une zone moins ancienne, toute la population s'est établie au sud dans un quartier d'un seul tenant; riches et pauvres habitent les uns près des autres. On peut attribuer à certaines valeurs égalitaires de l'islam la moindre différenciation sociale qu'on constate. Les plus démunis habitent de petites maisons sans étage, dans des quartiers extrêmement compacts, avec parfois un nombre considérable d'occupants par maisonnée, et le dédale des ruelles qui les desservent donne à ces quartiers un aspect de jungle urbaine. On notera la contiguïté du quartier musulman avec ceux des Harijans (au moins au sud). Cette frontière poreuse est à l'image de la position des Musulmans dans la hiérarchie traditionnelle: position assez basse, en particulier du fait de l'origine convertie des *Labbai* qui ont recruté précisément dans les basses castes qu'ils côtoient géographiquement à Tiruvannamalai. De plus, les migrations de Musulmans s'appuyant très fortement sur la communauté déjà établie dans la ville de destination, le quartier méridional est vite devenu le point de fixation presque exclusif des nouveaux arrivants; il s'agit d'un quartier légèrement excentré, distant du temple mais proche du bazar où nombre de Musulmans ont des commerces. La construction des premières mosquées a confirmé l'implantation musulmane, dans un quartier dont la carte de 1920 indique la très forte hétérogénéité (le nom des rues renvoyant le plus souvent à la communauté de ses résidents).

Les Harijans (*Paraiyan, Arundadiyar*, Chrétiens convertis) sont installés dans des quartiers baptisés généralement "colonies" dont les plus anciens,

probablement périphériques aux frontières de la ville ancienne, ont été intégrés à la structure urbaine au début du siècle. Il s'agit d'un habitat assez vétuste, qui possède encore certaines caractéristiques typiquement rurales (morphologie, type de maisons . . . ), mais qui s'est densifié sous l'effet de la pression migratoire et du cloisonnement de ces quartiers. Une colonie, au tracé plus régulier car planifié, fut rejointe ultérieurement par le tissu urbain, alors que des hameaux périphériques – parfois similaires aux *cheri* villageois – vinrent s'ajouter à la municipalité lors de l'expansion récente. On peut donc lire sur la carte de la ville les trois étapes de l'intégration à la ville des enclaves intouchables, selon leur ancienneté et leur centralité: relégation périphérique qui maintient l'isolement absolu, situation de contact atténuée par un cordon sanitaire neutre (champs, usines, locaux administratifs . . . ), encerclement sans absorption par le tissu urbain (situation de ghetto).

Il convient de préciser que le peuplement de ces quartiers est exclusivement Harijan; on ne rencontre nulle part ailleurs à Tiruvannamalai un tel degré d'homogénéité<sup>30</sup>. Dans certains cas, c'est un mur qui isole la colonie des quartiers mitoyens. On peut toutefois relever l'existence de deux zones de contact significatives. Dans une des colonies les plus anciennes (Kal Nagar), la limite avec les rues occupée par les Musulmans est relativement floue, à l'image de l'inter-pénétration des deux communautés; le prestige résidentiel des Musulmans s'en trouve affecté par contamination. D'autre part, dans un quartier établi plus récemment à la pointe sud de la ville (Telimalai), on constate la présence de Harijans (non représentée sur la carte) qui cohabitent avec d'autres classes défavorisées de la ville (*Oddar, Vanniyar* . . . ); quoique l'habitat soit loin d'être mélangé au hasard – on observe des regroupements par ruelle –, il s'agit d'un quartier autonome proprement hétérogène et il semble que, dans ce contexte, le regroupement s'opère davantage sur une base économique selon les canons de l'ordre statutaire.

<sup>30</sup> Les statistiques de 1981, qui donnent la répartition des populations de Harijans et de Tribaux dans chacun des 142 îlots du recensement municipal, donne la mesure de cette concentration exceptionnelle: 14 îlots contiennent à eux seuls 76,6% des Harijans et Tribaux de la ville. A l'intérieur de ces quartiers, ces derniers représentent 86,1% de la population totale.



Dans le cas des Harijans, on voit que la ségrégation spatiale est catégorique; elle sanctionne une division socio-rituelle indépassable. Le mot même de colonie, dont la signification résidentielle a fini par se restreindre aux seuls quartiers intouchables, manifeste dans son usage courant aujourd'hui le parfait parallélisme des positions spatiale et sociale des Harijans de Tiruvannamalai, les Harijans pouvant être désignés par euphémisme comme "les gens de la colonie". Toutefois l'unité des Harijans n'est une réalité qu'aux yeux des non-Harijans. La situation économique des castes intouchables étant aussi basse qu'homogène, les divisions internes se font surtout selon les distinctions de sous-castes, en sorte que les îlots Harijan accueillent rarement les membres de jatis différents; les *Arundadiyar* occupent une colonie depuis longtemps séparée; de même les Chrétiens convertis se sont isolés dans deux quartiers périphérique près de la voie ferrée.

A l'instar des Musulmans ou des Harijans, les *Oddan* possèdent un certain nombre de quartiers spécifiques, parmi lesquels des terrains à la lisière de la colline, très défavorables et difficiles d'accès. Il s'agit d'un jati typiquement migrant, puisque son origine serait l'actuel Orissa; leur présence à Tiruvannamalai, sans doute en relation avec les travaux de voirie et de construction, est ancienne, de même que l'existence de leur quartier au sud du temple attestée par la carte des années 1920 et les témoignages utilisés dans la section qui précède. Leur rang très bas dans la société hindoue – immédiatement supérieur à celui des Harijans – ainsi que leur origine allochtone semblent avoir favorisé leur concentration en divers quartiers. Il en va de même pour les *Irulan* et les *Kuruvikaran* qui résident respectivement contre la colline et dans une rue d'un quartier à dominante Harijan.

La concentration des Brahmanes apparaît comme moins accentuée; la carte fait figurer les principaux quartiers brahmanes, parmi lesquels il faut distinguer le voisinage du bassin sacré du centre-ville (*Ayankulam*) et des rues plus éparpillées qui accueillent également d'autres castes (*Agamudaiyar*, *Cettiyar* . . .). Les Brahmanes sont, aujourd'hui, en majorité des citadins et l'établissement de Brahmanes est d'ailleurs souvent associé à la fondation des localités (ce n'est toutefois pas le cas de Tiruvannamalai). Dans les villes traditionnelles comme dans les villes coloniales, ils se sont implantés en certains quartiers bien délimités, souvent aux abords des

temples comme dans le cas classique de Madras (Triplicane vishnouïte, Mylapore sivaïte)<sup>31</sup>. Toutefois, ils restent numériquement très marginaux à Tiruvannamalai, car les activités économiques tournées vers l'agriculture ont drainé d'autres castes vers la ville tandis que le volume de la prêtrise demeure négligeable.

Hormis les familles de *Gurrukul* du temple qui habitent volontiers à proximité de ce dernier, les Brahmanes "du cru" sont plutôt concentrés autour de l'*Ayankulam* (*Indra Tirtha*), bassin utilisé lors de la fête de *Kartikkai* et à d'autres occasions de l'année religieuse. Ce quartier, portant justement le nom d'*agraharam*, est peuplé exclusivement de Brahmanes; la seule exception concerne le petit secteur mitoyen de l'*agraharam* où résident les Marwaris de Tiruvannamalai qui, par leur statut rituel avantageux, n'entraînent pas de risques de promiscuité. Il s'agit d'un quartier d'architecture traditionnelle, dont l'isolement par rapport aux secteurs actifs de la ville entretient le charme désuet. A l'écart des axes de circulation ainsi que des zones commercantes ou industrielles – comme les colonies, mais pour d'autres raisons –, ce quartier reflète la résistance de l'orthodoxie au brassage social de la ville, le retrait social d'une partie des Brahmanes, ainsi que sa relative stagnation voire sa décadence économique. On notera enfin que l'aura du célèbre ashram de Sri Ramana Maharshi a attiré un certain nombre de Brahmanes dans un quartier récent, en retrait au sud de la colline, qui présente certains aspects néo-traditionnels typiques.

Les Brahmanes établis récemment à Tiruvannamalai sont loin d'être marginalisés de la sorte; occupant des emplois élevés dans le secteur tertiaire (managers, fonctionnaires, professeurs . . .), ils ont doublé leur prestige rituel d'un rang social prééminent. On les retrouve dans les quartiers cossus, qu'il s'agisse des zones résidentielles modernes, excentrées, où ils côtoient le reste de l'élite, ou de grandes bâtisses avantageusement situées sur le parcours processionnel autour du grand temple. L'homogénéité résidentielle est alors singulièrement moins prononcée, car les différenciations de caste se résorbent dans la convergence des positions de classe.

<sup>31</sup> D'autres quartiers brahmanes du sud de l'Inde sont décrits dans Hirt (1982).

Sur la seconde carte des castes (Figure 22) figurent les zones d'implantation des principales castes paysannes de la région. Ici, le degré de concentration est plus faible (souvent moins de la moitié des résidents d'une rue appartiennent à la caste en question); la plupart des rues concernées sont de peuplement multi-caste et nous ne rencontrons pas de quartier exclusif comme ceux décrits plus haut. Les frontières tracées ne sont en conséquence que des indications de la bordure floue d'un quartier qui rarement se définit comme quartier de telle caste; les représentations spontanées de "quartier de caste" que suggère la figure qui suit seraient des simplifications regrettables pour un tableau autrement plus enchevêtrée.

La majorité des membres des castes terriennes occupent désormais des emplois urbains; très disparates, ces groupes peuvent être divisés par des conflits internes (conflits d'autorité portés dans le domaine économique) qui fragilisent les solidarités internes, comme on le constate face aux enjeux politiques. En terme d'habitat, cette hétérogénéité se traduit par une dispersion résidentielle manifeste, d'autant que leur position médiane dans l'ordre économique ou rituel les met en contact avec l'ensemble des castes de la ville. Les *Agamudaiyar*, qui pourraient postuler au rang de caste dominante de la ville, sont ainsi disséminés partout dans la localité, à l'exclusion des quelques quartiers de résidence uni-caste; on les retrouve en particulier au nord du temple, ainsi que dans le village de Kilnattur incorporé à présent à la municipalité. Les *Saiva Vellalar*, plus jaloux de leur statut, ont plus tendance à se regrouper, de même que les *Vanniyar* qui revendiquent un rang prééminent à Tiruvannamalai et ont une perception unitaire de leur caste. On relèvera à cet égard que les *Vanniyar* occupent des zones excentriques et que leur quartier principal (rue des *Palli*, à l'est du temple<sup>32</sup>) est périphérique à la ville ancienne; la seule concentration *Vanniyar* en centre-ville est en fait un quartier de huttes d'apparence misérable à deux pas de la grand-rue. Cette configuration suit de très près la structure du peuplement de 1915.

Avec les Musulmans, les trois castes d'agriculteurs sont responsables du décollage démographique de la ville; non sans intérêt, on note que les aires d'implantation forment une couronne approximative autour du Tiruvannamalai ancien, à distance respectable du temple et des *Thirta*. Dans le cas des

*Vanniyar* et des *Agamudaiyar*, l'orientation de leurs quartiers, en dépit de leur fragmentation, renvoie à leurs origines géographiques, désignant plutôt le sud et l'est pour les premiers d'entre eux et le nord et l'est pour les seconds. Dans le même temps, ces deux castes qui font par ailleurs état d'un faible sectarisme résidentiel, trahissent un singulier degré d'évitement mutuel: on remarquera combien limitées sont les zones de chevauchement où les deux castes se partagent un même espace. Cette disposition spatiale est évidemment à rapprocher de l'antagonisme traditionnel des deux communautés qui se disputent le contrôle de la ville, et confère à chacune d'elles des zones d'influence sans recouvrement. De la même manière, plusieurs quartiers de *Saiva Vellalar* sont encerclés, comme subordonnés à ceux des *Agamudaiyar* (alias *Tulu Vellalar*, non-végétariens à la différence des *Saiva*) qui revendiquent souvent parité de statut avec les *Saiva Vellalar*, les dominant numériquement sans les égaliser rituellement.

La concentration des *Cettiyar* dans le quartier du *Mandi* est logique; on les trouve naturellement implantés dans la rue qui traverse le bazar, prolongeant l'artère principale du centre ville. Mais dans leur cas, la cohabitation avec d'autres castes est fréquente; de plus, les *Cettiyar* ne formant pas eux-même un jati unique, certaines distinctions résidentielles entre *Cettiyar* demeurent encore perceptibles, quoique moins nettes que dans le passé.

Les castes examinées tendent à offrir une image très segmentée du peuplement de la ville, dans laquelle le cloisonnement résume les oppositions de caste. Des années 1910 à aujourd'hui, nous voyons se perpétuer le principe contradictoire d'intégration et d'exclusion qui distribue les voisinages à l'intérieur de la ville. Le temple polarisait autrefois autour de lui les représentants des castes liées à son fonctionnement, tandis que l'*Agraharam* formait une concentration exclusive des groupes de plus haut statut. Ces traits restent lisibles sur les cartes actuelles, mais de manière souvent atténuée en raison de la redéfinition des fonctions urbaines qui confèrent désormais au temple un moindre rôle socio-économique.

<sup>32</sup> Rue rebaptisé récemment rue Kattabomman, comme d'autres rues à nom de caste. Toutefois, les anciens noms restent familiers en raison de leur résonance sociologique, quand l'homogénéité du peuplement s'est maintenu (cas de cette rue de *Vanniyar*). Cf. note 29.

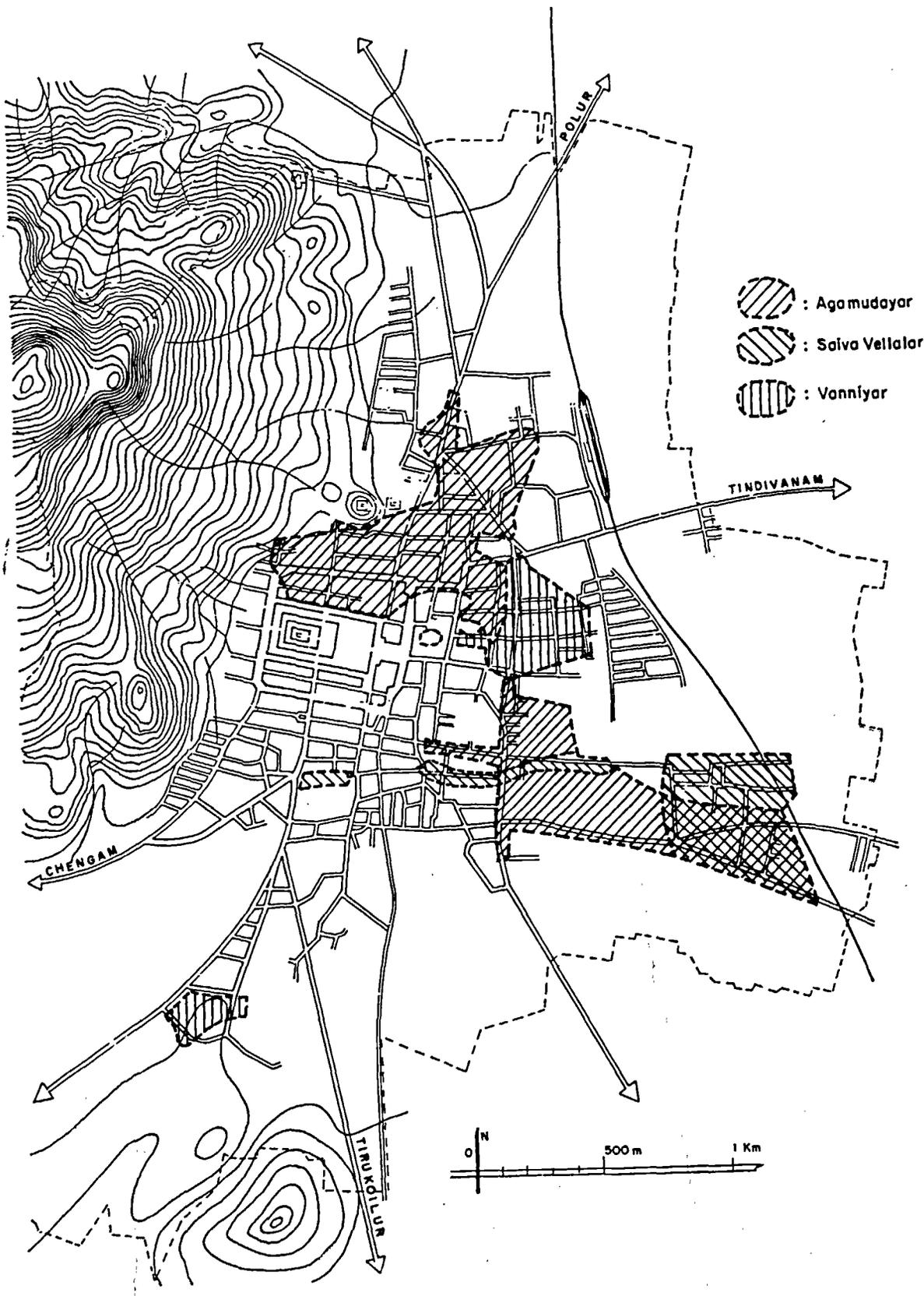


Fig. 22 - Les castes agraires à Tiruvannamalai  
Source: enquête 1984

En sorte que l'on peut encore déceler quelques caractéristiques propres au modèle pré-industriel de Sjoberg: cloisonnement résidentiel fondé sur l'origine de caste et centralité comme indice de rang – le centre offrant “protection, prestige et proximité” (Brush, 1977: 82). L'ambiguïté de la position particulière des Brahmanes dans la hiérarchie hindoue (préséance rituelle sans suprématie politique) se traduit par une concentration qui s'est perpétuée dans un *agraharam* légèrement à l'écart du centre, dans un environnement religieux préservé. Mais en l'absence de caste unique détentrice de la fonction royale – ou, en langage contemporain, de groupe dominant politiquement intégré –, nous n'apercevons nulle part de caste jouant le rôle de *Kshatriya* et habitant majoritairement le centre-ville ou les abords d'un éventuel palais.

Toutefois, comme on l'a remarqué pour les castes paysannes, les distinctions d'ordre socio-économique fragmentent les communautés et d'autres alignements font surface. Ce phénomène s'est accompagné de l'établissement constant de nouvelles vagues d'immigrants qui ne pouvaient, le plus souvent, pénétrer la ville qu'en s'intégrant à son extension, à la lisière des espaces forts. Les quartiers qui dénotent une plus grande hétérogénéité communautaire échappent nécessairement à notre entreprise cartographique; ce qui ne signifie pas qu'ils soient absents de la ville. Au contraire, on observe l'existence de quartiers relativement récents qui sont de peuplement plus disparate. Anna Nagar ou V.O.C. Nagar, notamment, accueillent des familles de condition modeste et d'origine mélangée (*Vanniyar*, *Agamudayar*, Musulmans . . .) quoique certains regroupements par rue tendent à se produire. Un quartier résidentiel moderne comme Gandhi Nagar réunit à l'inverse les classes moyennes aisées sans distinction notable de caste.

De même, alors que les castes aux frontières les moins poreuses (*Harijans*, Brahmanes . . .) sont simultanément les moins dispersées, nombre de “castes moyennes” manquent totalement d'assise territoriale précise; ainsi, les *Naidu*, les Chrétiens ou les *Konar* n'occupent aucune zone spécifique de la ville et le regroupement des castes terriennes est suffisamment lâche pour autoriser un brassage significatif avec les autres castes. Toutes les autres castes présentes dans notre recensement (*Karnikar*, *Cenkunta Mudaliyar* . . .) sont réparties presque uniformément dans la municipalité. Le bâti de la

ville post-coloniale représente désormais plus qu'une simple interface entre religion et société, et manifeste l'articulation spatiale des changements sociaux nouvellement suscités par la dynamique urbaine.

## D. Economie urbaine

### 1. Population active

Commandant à un vaste territoire rural, Tiruvannamalai joue un rôle crucial dans l'établissement des relations commerciales entre les villages et avec l'extérieur. En particulier, la ville centralise le traitement aussi bien que la distribution des denrées agricoles. Cette fonction détermine entièrement son orientation économique, sans que Tiruvannamalai apparaisse comme une excroissance villageoise avec les caractéristiques rurales que l'on peut retrouver à Kanchipuram. Le cas de cette dernière mérite d'être évoqué, car il s'agit, à moins de cent kilomètres de Tiruvannamalai, d'une “ville-temple” qui est le siège d'un des grands dignitaires shivaïtes de l'Inde du sud et que l'on serait tenté de comparer avec Tiruvannamalai. Mais, Kanchipuram est une ville relativement stagnante, qui s'est développée lentement au cours des cent dernières années du fait du caractère peu dynamique du secteur artisanal du textile qui y prédomine. Et bien que comptant aujourd'hui plus de 150 000 habitants, elle conserve les traits d'une bourgade de campagne, avec son habitat dispersé et sa forte proportion de travailleurs agricoles: 5,6% en 1981 contre 3,6% à Tiruvannamalai.

Le tableau 5 qui suit présente la répartition de la main d'oeuvre masculine selon le secteur d'activité lors du recensement de 1971 (données de 1981 malheureusement incomplètes), pour Tiruvannamalai et l'ensemble des villes du North Arcot. La part relative du secteur primaire était encore substantielle dans la main d'œuvre de la ville; le chiffre des cultivateurs comprend un grand nombre de propriétaires exploitant – directement ou indirectement – les terres familiales, mais installés en ville avec une branche de la famille. Les travailleurs agricoles sont pour la plupart résidents des hameaux périphériques – certains très éloignés du centre-ville – qui sont rattachés à la municipalité (cf. Figure 13, p. 23).

La répartition des emplois à Tiruvannamalai est relativement similaire à celle des zones urbaines du

TABLEAU 5  
POPULATION ACTIVE MASCULINE, 1971

	Tiruvannamalai	North Arcot Urbain
Nombre d'actifs	16 110	197 879
Taux global d'activité	48.7%	49.7%
<i>Répartition par secteur d'activité</i>		
Cultivateurs	5.6%	5.3%
Travailleurs agricoles	4.9%	5.0%
Forêts, plantations	1.2%	0.7%
Mines, carrières	0.7%	0.2%
Industries familiales	2.0%	8.1%
Industries non-familiales	15.3%	25.6%
Construction	4.9%	2.8%
Commerce, affaires	33.2%	25.0%
Transport	15.0%	12.0%
Autres services	17.1%	15.2%
Total	100.0%	100.0%

Source: calculé à partir du Census of India (1971)

district, avec environ un dixième seulement de la population active dans le secteur primaire. La catégorie des autres services, qui regroupe un ensemble hétérogène d'emplois (des fonctionnaires aux domestiques), occupe déjà une place importante dans la ville comme dans le district; toutefois, le secteur artisanal et semi-industriel est peu développé à Tiruvannamalai, malgré la présence d'un grand nombre de petites industries liées à l'agriculture; il est vrai que la ville ne possède pas beaucoup d'entreprises de taille moyenne, comme les manufactures de tabac, d'allumettes ou de savons, les tanneries, la petite mécanique ou le tissage que l'on rencontre dans d'autres villes de la région. L'importance de la main d'œuvre industrielle est considérable à Arcot, Ambur ou Gudiyatam qui sont de taille comparable. Inversement le commerce joue un rôle majeur dans l'économie urbaine, couvrant un tiers de la population active de Tiruvannamalai; commerce de gros comme de détail, de denrées courantes comme de biens d'équipement (agricole), ce secteur est l'épine dorsale de l'activité municipale. Il s'appuie sur un important réseau de transports, principalement routier, qui a été depuis longtemps un des atouts de la ville, en même temps que l'instrument nécessaire de contrôle sur son umland.

## 2. Les activités économiques de la ville

La plus grande part des informations dont nous disposons pour décrire la réalité économique de

Tiruvannamalai découle d'enquêtes menées dans la ville fin 1984. En guise de vue d'ensemble, un relevé systématique des activités nous a donné une idée générale du panorama économique de Tiruvannamalai. Il s'agissait d'un simple recensement de toutes les activités ayant pignon sur rue; nous avons retenu tous les commerces, les industries et les services, y compris les établissements temporaires et/ou mobiles installés dans les rues (fruits et légumes, petit artisanat . . .). Toutefois, pour ces derniers, la saisie peut avoir été incomplète. On conviendra que notre classification des activités (plus de 3,000 recensées) se prête à de nombreuses critiques, puisqu'il était impossible de formuler une nomenclature suffisamment détaillée (taille de l'établissement, spécialisation effective . . .) qui permette un dénombrement rapide sans enquête individuelle. Relevons enfin que certaines activités ont été nécessairement passées sous silence comme celles relevant du domaine exclusivement familial (domesticité . . .) ou difficilement quantifiables (agents intermédiaires indépendants, tireurs de rickshaw . . .). Ces réserves faites, l'enquête nous fournit les indications les plus précieuses sur l'étendue des activités à Tiruvannamalai, et indirectement leur volume. Nous avons regroupé les données sous quatre rubriques qui vont servir de support à notre présentation générale. Les informations plus précises sur la marche des affaires proviennent pour leur part d'une série d'entretiens que nous avons eus avec des commerçants, des industriels ou des artisans. Nous leur avons soumis un questionnaire assez bref (nos visites étant faites en général à l'improviste), à partir duquel l'entretien pouvait s'élargir selon la qualité du contact établi<sup>33</sup>.

<sup>33</sup> Voici résumées les grandes lignes du questionnaire:

A. Description de l'entreprise: historique de sa formation, spécialisation actuelle, origine des matières premières, système d'approvisionnement, destination des biens, système de distribution et clientèle.

B. Marche de l'entreprise: chiffres d'affaires ou volume des transactions, personnel, évaluation de la concurrence, relation avec l'administration et les banques, état actuel du marché.

C. Divers: détails sur le propriétaire (à défaut le gérant), origine sociale et géographique, autres entreprises et terres possédées. Discussion sur la place de Tiruvannamalai dans la région, rôle du temple dans l'économie.

L'accueil a été en général assez bon, une fois levés les soupçons quant à la finalité de notre enquête. Les données comptables restent toutefois sujettes à caution. Certains résultats sont regroupés dans l'annexe 1 (Tableau 9).

a. *l'agro-alimentaire*

Le secteur industriel consiste en l'ensemble des activités de production et de transformation. On compte à Tiruvannamalai 210 unités de production, c'est-à-dire des manufactures spécialisées à l'exclusion des entreprises de réparation. Ces deux fonctions cohabitent pourtant fréquemment au sein d'un même établissement. A l'intérieur de notre catégorie industrielle, nous allons examiner plus particulièrement l'agro-alimentaire dont le rôle est central à Tiruvannamalai; il s'agit surtout des rizeries, des huileries et des minoteries. La plus grande part de ces établissements sont de taille restreinte (environ 40 unités) et on en dénombre 30 installés au centre-ville, le plus souvent dans des maisons d'habitation. Cette localisation souligne le caractère traditionnel d'une économie familiale; un grand nombre de familles se ravitaillent directement auprès des producteurs et font procéder directement à la transformation des produits bruts selon les besoins du ménage.

Prenons ainsi l'exemple d'une petite rizerie située

TABLEAU 6  
SECTEUR INDUSTRIEL

Rizeries	31
Huileries	6
Rizeries-huileries	9
Minoriteries-huileries	28
Sodas	8
Autres	8
<b>Total agro-alimentaire</b>	<b>90</b>
Matériaux de construction	6
Scieries	7
Produits chimiques	8
<b>Total biens intermédiaires</b>	<b>21</b>
Bijoux	7
Objets métalliques	12
Tissage	6
Allumettes	9
Imprimerie	23
Pétards	12
Divers	13
<b>Total biens de consommation</b>	<b>82</b>
Moteurs et machines	12
Divers	5
<b>Total industries mécaniques</b>	<b>17</b>
<b>Total industries</b>	<b>210</b>

non loin du centre-ville. Il s'agit d'un établissement datant des années cinquante, utilisant une technologie vétuste pour le décortiquage du paddy. Son gérant, le fils du propriétaire *Vanniyar*, y travaille assisté d'un unique employé et son entreprise vit à une cadence paisible, n'étant le fracas des machines; les clients sont des gens du voisinage qui lui apportent le paddy à décortiquer par petites quantités (souvent moins d'un sac - 75 kgs - , soit environ la consommation mensuelle d'une famille de cinq personnes). Parlant de l'avenir, il ne se sent nullement inquiet par les directives de modernisation et, en l'absence de concurrent dans sa rue, pense pouvoir maintenir un chiffre d'affaires de 1.000 Rs/mois. Il est vrai qu'il dispose d'autres sources de revenu. Ce type d'établissement se différencie à la vérité bien mal du secteur artisanal par le volume du personnel et du capital investi, les locaux occupés et le fonctionnement général de l'unité. A l'autre bout du spectre, nous trouvons le *TANFED (Groundnut Processing Complex)* qui s'est installé en 1979 aux limites de la ville sur d'anciens champs, au prix d'un investissement de dix millions de Roupies pour l'usine. Il s'agit d'une entreprise de l'Etat du Tamil Nadu, qui est devenue immédiatement la plus importante de sa catégorie dans les environs de Tiruvannamalai, avec un chiffre d'affaires astronomique à l'échelon municipal (environ 90 millions de Roupies pour 1982-83). Son personnel fixe n'est que de soixante personnes - dont trente pour l'administration -, mais on compte plus d'une centaine de journaliers. Ces derniers sont payés au plus bas, recevant lors de notre enquête un salaire (7 Rs/jour) à peine supérieur à celui des *coolies* des usines privées, et vraisemblablement inférieur au salaire agricole courant dans la région (de 6 à 9 Rs/jour selon l'enquête de Shankar et Mythili, 1986: 105-109). On notera au passage que leur embauche est astreinte aux fluctuations saisonnières du volume de la production. La condition de ces journaliers - au *TANFED* comme souvent ailleurs - ne semble guère particulièrement favorable par rapport à celle des travailleurs agricoles des campagnes; le différentiel économique entre villes et villages est loin d'opérer de manière mécanique dans le développement des courants migratoires.

C'est dans le secteur de l'agro-alimentaire que nous avons rencontré les établissements industriels les plus anciens de Tiruvannamalai: seuls 56% d'entre eux furent créés après 1960, contre 88%

pour le reste des unités visitées (données regroupées dans l'annexe en fin de chapitre). La fondation récente d'établissements de grosse taille, avec un investissement en capital massif, a sans nul doute inhibé les petits entrepreneurs et précipité la faillite ou la reconversion rapide de nombreuses petites unités rencontrées lors de l'enquête. C'est en particulier le cas des huileries dont le nombre tend à décroître à Tiruvannamalai.

Parmi les propriétaires des usines de l'agro-alimentaire, ce sont les castes paysannes locales (*Agamudaiyar, Reddiyar et Vanniyar*) qui dominent. Les deux seuls entrepreneurs à ne pas posséder de terres cultivables sont précisément issus de milieux commerçants (*Nadar, Cettiayar*) et ne sont pas originaires de la région. La plupart des autres (9 sur 16) sont nés à Tiruvannamalai même et leurs propriétés à la campagne dépassent largement la moyenne de notre petit échantillon. Les terres qui appartiennent aux patrons de l'agro-alimentaire se répartissent sur un périmètre qui coïncide avec la région d'origine des grains, dont la circulation entièrement libre est limitée au taluk<sup>34</sup>. L'acheminement vers les usines se fait avant tout par char à bœufs (environ 750 kgs par chargement), dont le rayon d'action détermine une couronne de 20-25 kms de rayon autour de Tiruvannamalai. Les seuls à se fournir à l'extérieur sont le TANFED (lors de mauvaises récoltes au Tamil Nadu) et une minoterie qui traite avec des intermédiaires du Rajasthan, du Punjab et d'autres régions du nord.

Les denrées agricoles arrivant par charrettes repartent après transformation par camions entiers. Il est intéressant de rapporter la géographie étroite des fournisseurs à la vaste région que Tiruvannamalai approvisionne en produits finis agricoles. Cette dernière recouvre une surface considérable à l'intérieur du Tamil Nadu (il faut des autorisations spéciales pour commercer hors de l'Etat, seule une entreprise avec le TANFED y étant habilitée). A l'échelon le plus bas, les petites entreprises écoulent exclusivement leur production en ville ou dans ses environs immédiats (5 unités). Les autres unités fournissent en particulier les grands marchés urbains du nord du Tamil Nadu comme Salem et Coimbatore, ainsi que des villes méridionales comme Dindigul, Tuticorin et Nagercoil. Paradoxalement, Vellore et Madras, beaucoup plus proches, ne sont guère mentionnées et doivent dépendre d'un réseau d'approvisionnement où Tiruvannamalai figure marginalement.

La majorité des entreprises assurent elles-mêmes la collecte et l'achat de leurs matières premières auprès des paysans ou de coopératives villageoises, ainsi qu'au marché réglementé et par l'intermédiaire des grossistes du *mandi* (sur ces deux institutions, voir plus bas). Les plus petites unités (cinq dans notre échantillon) n'assurent que le traitement du paddy et de l'arachide; ce sont alors les paysans, les ménages ou les grossistes qui leur apportent les produits à transformer. Ces entreprises forment la partie marginale du secteur, avec des chiffres d'affaires souvent très inférieurs à 50 000 Rs/an. Les autres déclarent un chiffre d'affaires variable, allant d'un à trois millions de Roupies annuellement (à l'exception du TANFED). Les entrepreneurs ont nécessairement une connaissance approfondie du marché, en amont comme en aval de leur entreprise, et des contacts personnels avec les paysans et les intermédiaires commerciaux; ils diversifient leurs sources d'approvisionnement (marché réglementé, *Mandi*, gros agriculteurs) au gré des fluctuations de l'offre et de la demande. Leur capacité de stockage ainsi que des sources différenciées de revenus leur permettent de spéculer sur le marché.

#### b. Le reste du secteur industriel

Hormis l'agro-alimentaire et l'industrie du bois – en fait, de simples scieries –, aucune entreprise de Tiruvannamalai ne tire ses matières premières du monde rural environnant. La ville souffre d'un manque complet de tradition industrielle en raison de son orientation totale vers l'agriculture et le manque de diversité de ses ressources naturelles. Le gouvernement a tenté de stimuler l'activité économique non-agricole, notamment en établissant à Tiruvannamalai une des cinquante usines du TANSI (*Tamil Nadu Small Industries*) en 1967; cette branche est spécialisée dans la construction métallique, limitée ici à l'assemblage à partir de composants semi-finis (plaques, chevilles . . .) en provenance de centres sidérurgiques du nord du pays. Elle opère sur un marché relativement privilégié puisqu'elle reçoit l'immense majorité de ses commandes de l'administration et du secteur public, en l'occurrence

<sup>34</sup> En fait, il n'est formellement interdit d'importer le grain que de l'extérieur du district, mais les marchands doivent impérativement vendre la moitié de leurs transactions au système public d'approvisionnement du Tamil Nadu, lequel opère son contrôle au niveau du taluk. Voir plus bas dans le texte sur ce point.

ceux du Tamil Nadu (aucune exportation hors de l'État). En dépit d'un bilan officiel satisfaisant pour 1982-83 (chiffres d'affaires record de plus de sept millions de Roupies, avec un taux de profit de 9%), l'entreprise semblait lors de notre visite relativement morose, avec une baisse des commandes et une oisiveté apparente dans les ateliers. La compétition s'avère sévère avec les petites industries privées; en comparaison avec ces dernières, la filiale du TANSI offre des salaires particulièrement avantageux à ses trente employés.

Le gouvernement de Madras a également offert à la location – et à la vente – les hangars construits en 1974 au nord de la ville, dans la commune de Vengikkal. Le projet de développement d'une zone industrielle, suivi aujourd'hui par le SIDCO (*Small Industries Development Corporation*), semble avoir désormais atteint son plafond. Les locaux (16 bâtiments) sont loués pour une somme modique à une gamme de petites industries (savon, confiseries, chimie spécialisée . . . ); ceux qui restaient vacants en raison de la faible réponse des entrepreneurs privés ont été cédés à des sociétés publiques. D'après les entrepreneurs rencontrés sur place – eux-mêmes moroses quant à l'état de leurs affaires –, la position de Tiruvannamalai est particulièrement défavorable à l'initiative privée. Les matières premières sont absolument inexistantes – sinon les biens agricoles – et l'importation de celles-ci entraînent des coûts considérables. De plus, avec un marché local restreint, l'isolement de Tiruvannamalai signifie une dépendance impérative vis-à-vis des réseaux de communication. En sorte que la majorité des entreprises classées comme industries, au SIDCO comme ailleurs, sont en réalité de petits ateliers de production, avec un personnel familial assez mince.

Si l'on ne retrouve pas à Tiruvannamalai les petites industries présentes dans les autres villes du Tamil Nadu (textiles, allumettes . . . ), c'est sans doute que la spécialisation régionale et urbaine a entraîné un déséquilibre irréversible du tissu semi-industriel. En ce sens, Tiruvannamalai souffre clairement de son isolement et de l'ombrage des villes de la vallée de la Palar. Toutefois, un secteur particulier a répondu avec dynamisme aux spécificités du contexte régional; il s'agit des fabriques de machines pour l'agriculture, produisant principalement des pompes et des moteurs diesels ou électriques. Tiruvannamalai, dont la capacité de production reste encore modeste, ne semble pas connaître de concurrent immédiat du moins pour l'écoulement local de ces

produits. Il s'agit précisément d'un des rares secteurs de production bénéficiant d'une demande importante sur le marché local. L'élargissement du réseau de distribution à l'ensemble du Tamil Nadu implique nécessairement une concurrence accrue avec les grandes industries mécaniques régionales (celles de Coimbatore notamment), mais certaines entreprises de Tiruvannamalai semblent avoir franchi ce cap, avec des ventes réparties dans l'ensemble de l'État ainsi qu'en Andhra Pradesh. L'industrie mécanique emploie une main d'œuvre plus importante que d'autres secteurs et présente l'avantage d'être moins vulnérable à la saisonnalité des activités.

### c. Le secteur commerçant

Sur un même tableau (Tableau 7), on a rassemblé l'ensemble du secteur strictement commercial, à

TABLEAU 7  
SECTEUR MARCHAND

Alimentation courante	221
Alimentation spécialisée	273
Voitures des quatre saisons	297
Dépannage courant	365
<i>Total alimentation</i>	1156
Quincaillerie	62
Energie	73
Magasins spécialisés divers	78
Objets de ménage durables	21
<i>Total ménage</i>	234
Textiles	131
Bijoux	16
Religieux	30
Chaussures	15
Fleurs	50
Librairies, papeteries	20
Loteries	44
Pharmacies	26
<i>Total biens divers</i>	332
<i>Mandis</i>	148
Agro-centres	59
Grosse quincaillerie	68
Pièces de moteurs, pompes	30
Huile de moteur	14
Pièces de voitures, tracteurs	25
Bicyclettes et pièces détachées	23
Matériaux de construction	18
<i>Total gros matériel</i>	237
<b>Total commerces</b>	<b>2107</b>

l'exclusion des services, dont le nombre d'unités apparaît considérable; la catégorie de l'alimentation représente à elle seule plus de la moitié du total. On note la part massive de notre rubrique des commerces de proximité ("dépannage courant") – les *bunk-shops*. Il s'agit de petites boutiques en bois, installées sur le trottoir ou la chaussée, et qui offrent un éventail extrêmement varié de produits de première consommation, notamment soda, feuille de bétel, tabac, bananes et citrons, œufs, biscuits etc . . . Ces commerces fixes sont sans doute l'échelon le plus bas du réseau de distribution, particulièrement bien disséminés dans tous les quartiers de la ville, en relation de surcroît avec le volume du passage. Leur grand nombre permet une certaine élasticité dans leur fonctionnement. Ainsi, à côté du bassin de l'*Ayamkulam*, une veuve s'est installée dans un *bunk-shop* à la disparition de son mari qui tenait un petit restaurant. Elle le gère seule et vend pour 175 Rs de marchandises chaque jour. Mais son négoce dessert un quartier peu animé, et sa rue compte d'ailleurs d'autres *bunk-shops*. Parmi les autres commerces d'alimentation, la dispersion des boutiques est moins accentuée en raison de l'existence du Bazar et de nombreuses aires commerciales situées aux grands carrefours.

Tout en ne pouvant guère prendre de points de repère, la moyenne grossière de 86 habitants par commerce d'alimentation (avec 100.000 habitants pour la population municipale en 1984) semble tout-à-fait plausible. Réunissant les deux catégories qui suivent sur notre tableau – biens ménagers et biens divers –, on obtient par un calcul similaire un chiffre double de 177 habitants par commerce. Cette clientèle moyenne est comparativement très faible, car on s'attendrait pour ce type de boutiques à une clientèle trois à quatre fois plus nombreuse que celle des commerces d'alimentation (dont le chiffre d'affaires est certainement plus faible), eu égard à la structure de la consommation des ménages. Cette contradiction apparente s'explique sans difficulté par l'origine de la clientèle. L'alimentation concerne plus spécifiquement la population résidente (sinon pour les *bunk-shops* dont je reparle plus bas), car les zones rurales sont globalement auto-suffisantes. Aucun villageois ne se risquerait à acheter ses piments – au prix fort – lors d'une visite à Tiruvannamalai. Par contre, les autres commerces sont une spécialité urbaine qui attirent une vaste clientèle de passage; le cas des textiles et de la quincaillerie est caractéristique et leurs clients proviennent pour une bonne part de

l'extérieur de la ville (l'ensemble du taluk d'après les commerçants)<sup>35</sup>.

Ces remarques nous incitent à une brève digression sur une notion très souvent entendue à Tiruvannamalai, celle de la population flottante. Nous pensions d'abord qu'elle concernait exclusivement les migrants récents, c'est-à-dire la partie importante de la population municipale établie depuis peu en ville; ces nouveaux arrivants ont la particularité de rester très mobiles, à moins de trouver à se fixer à long terme à Tiruvannamalai. Mais ce flux semble avoir été régulier à l'échelle des années récentes, ce qui signifie que cette population est une partie constitutive du peuplement de la ville. Les commerçants qui nous parlaient de population flottante se réfèrent en fait aux visiteurs temporaires. Les motifs de leur visite sont fort variés; il peut s'agir de transactions commerciales, d'achat ou de réparation d'outillage, de contacts avec l'administration (etc); à cela, ajoutons le cas du pèlerinage de *Dipam* au cours duquel des milliers de personnes envahissent la ville. Quelles que soient leurs intentions de visite, ils passeront nécessairement aux abords des échoppes stratégiquement installées sur les rues de passage<sup>36</sup>. Le simple volume des flux circulatoires à l'intérieur de la ville détermine un volant de clientèle pour les commerces dont nous parlions.

Plus bas dans la liste du tableau précédent, nous trouvons les commerces spécialisés ainsi que les grossistes du *Mandi*. La plupart des commerces de cette section sont orientés vers le secteur agricole: grossistes, outillage divers, semences et engrais (*agro-centres*). Ils sont caractéristiques des fonctions commerciales de la ville, tournées vers l'umland rural. Si l'on cherchait à appliquer l'analyse du système urbain en termes de lieux centraux (voir la discussion dans la section suivante), on découvrirait – au delà des évidences sur la hiérarchie des réseaux de distribution – la place spécifique qu'occupe

<sup>35</sup> L'importance du nombre de fleuristes – pour une part concentrés aux abords du grand temple dont ils sont les fournisseurs – est à mettre en rapport avec celle des marchands d'objets pieux.

<sup>36</sup> En estimant la fréquentation quotidienne des salles de cinéma, on atteint la population totale de Tiruvannamalai en dix jours, ce que le seul engouement des citadins pour le grand écran ne peut expliquer. Des villageois rencontrés à la foire aux bestiaux nous disaient que la visite en ville leur permettait, en plus de faire diverses emplettes, de fréquenter les salles obscures, cinéma et *garbha graha*. La fréquentation du temple reste de toutes façons peu importante vis-à-vis de celle des cinémas de la ville.

Tiruvannamalai dans la région; jouissant d'une position qui a éclipsé le rôle d'éventuelles petites villes satellites des environs, la ville et son secteur marchand ont parfaitement répondu aux transformations de la demande rurale en période de révolution technologique. On rappelle que la dite révolution verte a en réalité concerné en premier chef l'irrigation et l'usage des semences et des engrais; le rôle précurseur des commerçants de Tiruvannamalai dans ce processus a déjà été évoqué. Le commerce des engrais s'est développé en flèche et la ville compte aussi bien des grossistes approvisionnant les petits dépôts en zones rurales que de nombreux détaillants. Ces derniers jouent souvent le rôle de conseillers techniques auprès de leurs clients agriculteurs, d'autant que l'Etat et les grosses compagnies privées mettent l'accent sur l'information et la diffusion des nouveaux produits. Prenons le cas assez représentatif d'un gros commerçant qui possède plusieurs boutiques (engrais, pesticides et semences). Il appartient à la sous-caste des *Reddiyar* et sa famille possède plusieurs hectares de terre dans le taluk. Après s'être formé dans un collège agricole, il a travaillé quelques années dans l'administration à Tiruvannamalai (*Agricultural Office*). Grâce à un prêt sanctionné par une grande banque, il a débuté son commerce il y a une dizaine d'années dans les locaux d'une ancienne rizerie et affiche aujourd'hui un chiffre d'affaires de 400.000 Roupies. Comme la plupart de ses concurrents, notre interlocuteur se réjouit du développement extrêmement rapide de ce secteur dans la ville, et du fait de l'augmentation de la demande, il ne lui apparaît pas que la concurrence accrue soit préjudiciable à la bonne marche de son affaire.

#### d. Le commerce des denrées agricoles

Toutefois, le secteur du commerce le plus prospère de Tiruvannamalai reste le négoce en gros des produits agricoles, lesquels transitent par les deux plaques tournantes que sont le marché réglementé (*regulated market*) et le *Mandi* (ce terme désignant aussi bien le marché dans son ensemble que les commerces individuels). Une analyse très détaillée de ces institutions dans leur cadre régional est fournie par Barbara Harriss (1981), et nous nous contenterons ici de décrire leur fonctionnement à Tiruvannamalai.

La finalité des bourses agricoles est avant tout

d'assainir et de standardiser les pratiques commerciales pour les denrées agricoles de base, en réunissant sur une même place vendeurs et acheteurs soumis à un code de conduite précis. Ainsi, à Tiruvannamalai, les paysans apportent le matin leurs récoltes, qui après avoir été dûment contrôlées et pesées sont vendues par lot au plus offrant des marchands présents, au moyen d'un système d'enchères secrètes. Plus de 200 négociants sont habilités par le marché réglementé au commerce de l'arachide, et autant pour le paddy. Ces derniers, si leurs offres sont acceptées par les vendeurs, doivent régler leurs achats le jour même (système *cash and carry*). La ponction opérée par le marché réglementé n'est que de 0,45% des transactions et revient aux acheteurs. Un tel fonctionnement interdit les pratiques malhonnêtes – comme lors de la pesée – et permet aux paysans d'obtenir le meilleur prix pour leurs produits, sans délai de paiement. Barbara Harriss (op. cit.: 184) observe justement que les marchés réglementés ont plus contribué à normaliser les pratiques commerciales qu'à affecter durablement la structure commerciale dans son ensemble. La persistance (et la prospérité) du *Mandi* témoigne précisément de l'échec rencontré par le nouveau système dans son but initial de faire disparaître les intermédiaires du négoce en gros. Je reviendrai plus bas sur ce point.

Le marché réglementé de Tiruvannamalai, créé en 1953, est un des plus anciens du district. A l'origine réservé aux arachides, il accueillit en 1964 le paddy et, quelques années plus tard, le *jaggery* (sucre non industriel) et le sésame. Le marché réglementé est censé couvrir une région productrice spécifique (*notified area*), s'étendant au départ à l'ensemble du taluk et réduite depuis par l'installation de nouveaux marchés à l'intérieur du taluk (Kilpennathur, Tandarambattu, Vettaivalam). Toutefois, hormis pour le riz, les marchandises peuvent en théorie provenir de régions extérieures. L'acheminement, qui se fait par charrette, détermine à nouveau l'attraction maximale de Tiruvannamalai. Les autorités du district souhaiteraient que tous les villages disposent d'un marché réglementé à moins de 16 km, et on en compte déjà une trentaine dans le North Arcot. Dans de telles conditions, il est évident que les bourses agricoles rentrent en compétition pour des produits comme l'arachide; les gros acheteurs (jusqu'à 10.000.000 Rs d'affaires par an; estimés à 10% du total à Tiruvannamalai) se concentrent sur les places actives, régulièrement approvisionnées en

produits de qualité, tandis que les paysans tendent à se diriger vers les marchés pratiquant les meilleurs prix. L'ancienneté du marché de Tiruvannamalai a sans conteste contribué à sa forte réputation, tout au moins pour son arachide, qui en fait le plus important marché du nord du Tamil Nadu, après celui de Villupuram<sup>37</sup>. On notera qu'à côté des 150 négociants de la ville enregistrés au marché réglementé, on compte 50 marchands du reste du Tamil Nadu (en particulier Salem, Tiruchengodu, Erode ...). Plusieurs centaines d'autres licences (négoce et traitement) sont détenues par des petits commerçants et artisans de la ville.

Les deux figures 23 et 24 qui suivent sont basées sur les séries mensuelles des arrivées (et transactions) de deux principales récoltes échangées à Tiruvannamalai, car on a exclu de notre analyse les autres denrées qui dépassent rarement 100 tonnes par mois. On constatera en premier lieu que l'importance de l'arachide est sans commune mesure avec celle du paddy; en termes de tonnage, le rapport est depuis cinq ans de l'ordre de quatre pour un – avec de sensibles variations annuelles. Le marché de Tiruvannamalai est un des seuls à accepter les arachides à l'état brut ou déjà décortiquées. En termes de valeur, la place du paddy est encore plus mineure puisqu'à poids égal, il coûte environ quatre fois moins que l'arachide. On examine maintenant les fluctuations des séries mensuelles, qui sont tout-à-fait considérables comme l'indiquent les tracés accidentés des figures 23 et 24. Une simple analyse statistique des séries permet d'établir les caractéristiques suivantes:

- Absence de trend significatif sur 5 ans.
- Très forte variabilité mensuelle, pour l'arachide (coefficient de variation de 96,4%) ainsi que pour le paddy (54,1%).
- Caractère saisonnier marqué des valeurs mensuelles, représentant – en pourcentage de la variance totale – respectivement 60,6% et 23,2% pour l'arachide et le paddy.

L'absence de trend sur la période considérée n'est guère surprenante. Les aléas – climatiques surtout – des saisons agricoles qui sont le déterminant majeur de l'arrivée de produits sur le marché déforment les séries sur un laps de temps aussi court. Quant à la variabilité du volume des transactions – extrêmement importante –, elle est en premier lieu déterminée par

le caractère saisonnier de l'offre<sup>38</sup>. Pour le riz, la variabilité est moins importante et avec elle, la saisonnalité des arrivées. Une fois corrigées des variations saisonnières, nos deux séries présentent une caractéristique intéressante; les variations résiduelles restent plus importantes pour l'arachide, culture sèche, que pour le riz, culture irriguée et apparemment plus sensible aux accidents climatiques. De plus, une grande part de riz est auto-consommée ou vendue au *Mandi*. Ces trois facteurs réunis – dépendance de l'irrigation, autoconsommation et commercialisation hors du marché réglementé – devrait dans le cas du paddy impliquer des fluctuations plus importantes que l'arachide. Le dernier facteur de nature à expliquer les fluctuations de l'offre est le cours des denrées, mais l'examen des séries disponibles au marché réglementé indique des variations d'amplitude comparable pour les deux produits. Des phénomènes plus complexes sont donc en jeu (notamment les stratégies culturelles et leur élasticité face aux cours des matières premières agricoles).

On a constaté à plusieurs reprises la prépondérance de l'arachide sur le marché de Tiruvannamalai. Cette caractéristique découle de la spécialisation des marchés réglementés ainsi que de la faible capacité d'achat local de la ville quant à l'arachide qui résulte du déclin des huileries privées (souvent de simples ateliers de décorticage). Comparativement aux estimations du surplus commerciable du taluk (*notified area*), les volumes d'arachide passant par le marché indiquent que la zone réelle d'approvisionnement débordent largement sur les taluks voisins. En ce qui concerne le paddy dont la production dans le taluk dépasse celle de l'arachide, Tiruvannamalai possède un *Mandi* florissant, et très ancien, qui semble déjouer la politique officielle d'élimination des intermédiaires. Nous allons à ce propos présenter certains traits du fonctionnement du *Mandi* avant de revenir sur la question de la répartition du paddy et de l'arachide.

<sup>37</sup> D'après le responsable du marché réglementé; nous ne disposons pas de statistiques à l'échelon du Tamil Nadu. Entre 15.000 et 25.000 tonnes de riz et arachides s'échangent annuellement à la bourse de Tiruvannamalai.

<sup>38</sup> En l'absence de trend discernable, on détermine un index saisonnier par la simple moyenne relative d'un même mois sur cinq années successives. Les pointes saisonnières correspondent exactement aux périodes de récolte (arachide: octobre et mars; paddy: janvier et mai).

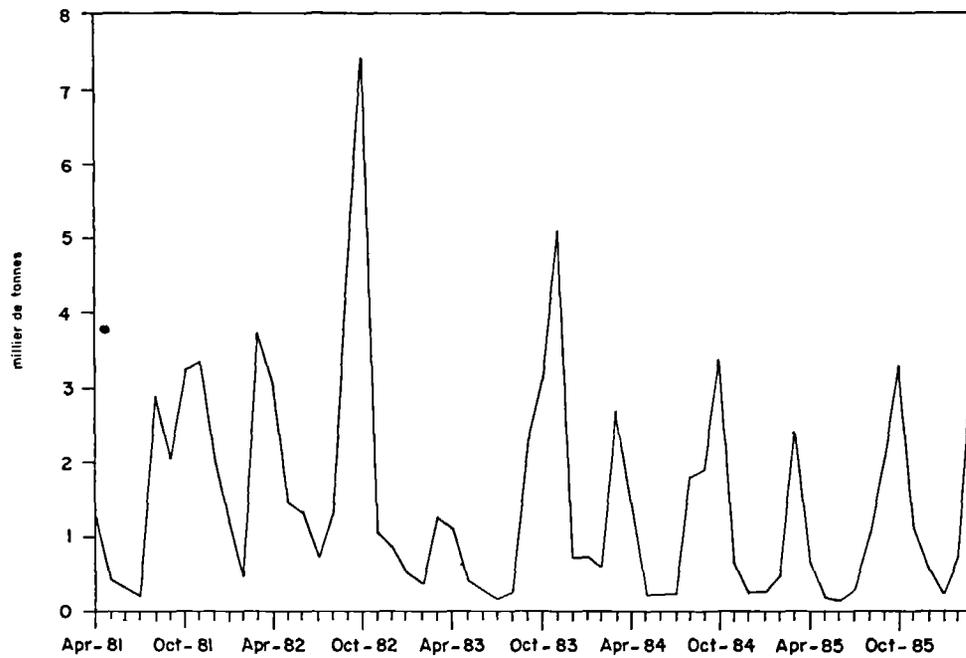


Fig. 23 – Arachide, volume mensuel des transactions  
au marché réglementé de Tiruvannamalai  
(milliers de tonnes)

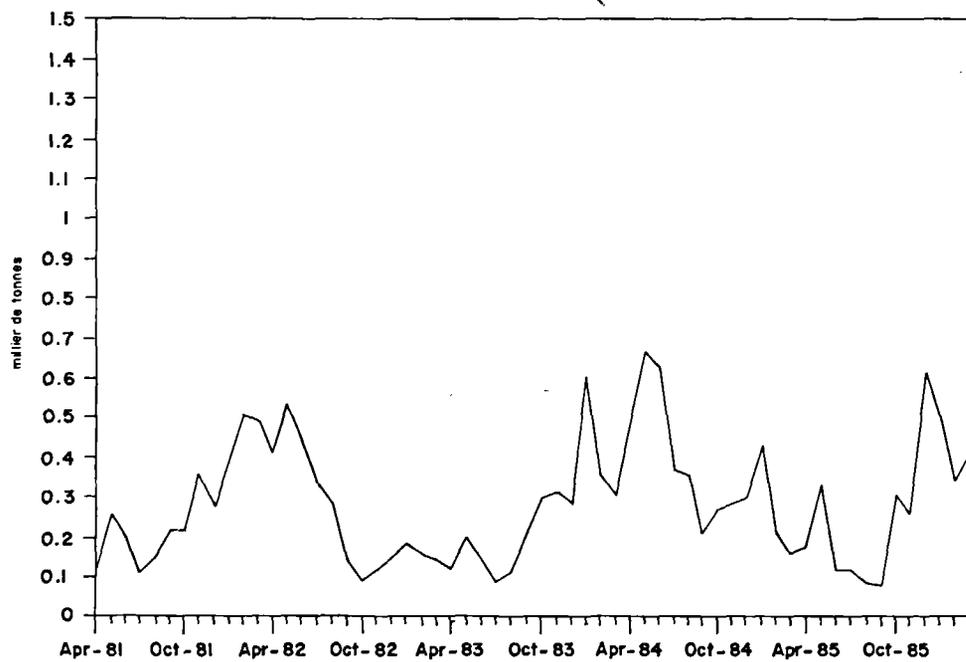


Fig. 24 – Paddy, volume mensuel des transactions  
au marché réglementé de Tiruvannamalai  
(milliers de tonnes)

On a dénombré lors de notre enquête plus de 150 *mandis* à Tiruvannamalai, installés à la lisière du bazar. Les trois quarts d'entre eux commercialisent le paddy, le riz (paddy décortiqué) et l'arachide, tandis que les autres sont plus spécialisés dans le *jaggery*, les légumineuses et le sel. En dépit de l'existence du marché réglementé, la part des denrées agricoles passant par le *Mandi* reste considérable. En apparence, les négociants de ce dernier ont un rôle restreint, sinon parasitaire, dans le processus des échanges; ils prélèvent une ponction allant jusqu'à 3% sur les marchandises qu'ils font transiter<sup>39</sup>. Certains d'entre eux se contentent de servir d'interface entre vendeurs et acheteurs, tandis que les autres achètent, stockent, font traiter puis revendent les récoltes.

Ces grossistes ont en réalité une fonction plus complexe que celle de simples courtiers sur commission (*commission agent*). A Tiruvannamalai, ils sont principalement issus des castes agraires, avec également une très forte proportion de *Komutti Cettiyar*. Leurs liens avec les étapes antérieures et ultérieures du transit des matières premières sont étroits. Ainsi, en aval, ils peuvent être eux-mêmes propriétaires de rizeries. Leur rôle en amont de la distribution mérite également d'être mentionné, car nombre d'entre eux ont tissé des liens privilégiés avec leurs clients agriculteurs. Ces derniers font face à des problèmes chroniques de liquidité durant les périodes de soudure. Les délais de paiement qu'imposent certains acheteurs (rizeries notamment) leur interdisent de procéder aux investissements nécessaires en début de saison (renouvellement de l'équipement, semences . . .). Or les agents du *Mandi* font mieux que les acheteurs du marché réglementé; non seulement ils paient comptant, mais ils sont en plus prêts à accorder des avances sur récolte, en liquide ou parfois plus judicieusement en biens de production (engrais notamment). Les emprunts contractés peuvent aussi recouvrir des dépenses non productives (cérémonies familiales . . .). Les négociants, assumant alors les fonctions de prêteurs, savent monnayer la souplesse de leur crédit. Souvent eux-mêmes propriétaires terriens, ils font la tournée de leurs débiteurs de temps à autre pour contrôler le bon déroulement des opérations agricoles, et assurer au passage leur propre promotion auprès d'éventuels clients.

Dans le cas des situations de détresse – comme par exemple lors de la faillite d'une récolte –, les négoc-

iants du *Mandi* accordent facilement un terme pour la dette (assortie du taux conventionnel de l'usure variant entre 1% et 2% par mois). Par des mécanismes de cette nature, l'interdépendance entre le *Mandi* et Tiruvannamalai et le monde rural environnant s'est renforcé au fil des années. A cela vient s'ajouter la question des prix et des réquisitions que nous évoquons ici brièvement.

Un des autres avantages reconnus du *Mandi* sur les autres circuits de vente se résume au tarif pratiqué. Le mécanisme des prix, outre ses fluctuations annuelles et saisonnières, est conditionné par la politique de ventes obligatoires à l'Etat du Tamil Nadu<sup>40</sup>. La moitié du paddy passant entre les mains des marchands doit être cédé à prix fixe à l'Etat, ces réquisitions s'opérant au niveau du taluk. A Tiruvannamalai, le paddy est stocké depuis cinq ans dans un grand *mantapam* loué au temple par le *Tamil Nadu Civil Supply Corporation* pour la somme de 5.500 Rs. En octobre 1984, le *Mantapam* abrite plus de 10.000 sacs de paddy; l'année précédente, le volume du paddy ayant transité par le temple s'élevait à 30.000 tonnes. On observe ainsi au passage que la valeur marchande des denrées entreposées dans ce temple si fameux (chiffres d'affaires 1983-84: 1.575.000 Rs) a atteint la somme considérable de 45,7 millions de Roupies – au prix de 1984. On rapportera également le tonnage du paddy stocké au temple (théoriquement la moitié de la production rizicole du taluk) aux 3.000 tonnes mises en vente au marché réglementé.

Revenant maintenant sur la question des prix, on imagine sans difficulté que le taux du paddy ou du riz sur le marché libre (entre 10 à 30% plus élevé que le taux des ventes obligatoires) est censé "compenser" le manque à gagner occasionné par le régime des réquisitions. Or le *Mandi* et le marché ne sont pas soumis pareillement aux contraintes de la réquisition administrative. La différence réside dans le degré de contrôle dont les opérations commerciales sont l'objet. Le passage du paddy par le marché réglementé – vente à des marchands munis de licence –

<sup>39</sup> Le taux officiel est de 1% pour le paddy et l'arachide. Barbara Harriss (1981: 135, 184) relève également les tarifs singulièrement élevés pratiqués par le *Mandi* de Tiruvannamalai.

<sup>40</sup> Le paddy une fois transformé est destiné aux programmes sociaux, en particulier les déjeuners gratuits dans les écoles et les magasins à prix contrôlé (*fair-price shops*). On note que certaines rizeries de la ville semblent bénéficier de l'exclusivité du traitement du paddy gouvernemental.

signifie nécessairement l'enregistrement des transactions, et par conséquent la levée gouvernementale. Le fonctionnement du *Mandi* – on l'a déjà noté – échappe à ce mode de contrôle et dès lors rend possible les transactions illicites qui contournent la réglementation. Ce phénomène, qui nous a été décrit avec le sourire sous le nom d'"adjustements", est responsable des cours avantageux pratiqués au *Mandi*. Ce sont donc des facteurs très divers qui concourent à la prospérité de ce dernier: les conditions de paiement spécifiques et les tarifs élevés offerts aux acheteurs, en particulier pour le paddy ainsi détourné du marché contrôlé. Au contraire, l'arachide dont les modes d'écoulement sont moins diversifiés tend à se concentrer au marché réglementé, avant d'être expédiée vers des huileries d'autres régions<sup>41</sup>. Le circuit plus rationnel de l'arachide – moins soumis à l'usure ou aux stockages spéculatifs – s'apparente plus à un modèle capitaliste classique, mais signifie paradoxalement pour Tiruvannamalai la relégation à une étape inférieure dans le réseau des échanges et de l'industrie, celle d'une ville-entrepôt. Pour des raisons similaires – manque d'investissements productifs –, la production de canne à sucre qui progresse dans les régions irriguées de la région échappe à l'attraction de la ville, les cannes étant traitées à l'usine de Kallakurichi, petite ville située à plus de 60 km au sud de Tiruvannamalai.

#### e. Services et artisanat

Le dernier tableau de cette section réunit l'ensemble de l'artisanat et des services. Nous avons fait figurer en premier lieu tous les ateliers de réparation, que nous avons tâché de distinguer des détaillants en pièces de rechange (électriques ou mécaniques), la différence n'étant pas très nette dans nombre de cas. La définition des "ateliers spécialisés" est également négative: ont été exclus les ateliers polyvalents et la catégorie "machines et moteurs". Le type d'établissement qui domine est celui de la mécanique générale; on y vient faire réparer sa bicyclette ou son réchaud, resouder une chaise ou un manche de casserole, c'est-à-dire tous les petits travaux d'entretien qui requièrent un outil spécifique. Les réparations d'appareils électriques constituent une tâche à part. Les artisans se spécialisent après s'être fait la main sur le tout-venant, et peuvent en venir à consacrer leur atelier à des types de répara-

tions bien délimités (batteries automobiles, bobinage électrique . . .); mais, dans l'ensemble, les ateliers acceptent une très large gamme de travaux, hormis les plus petites échoppes dont l'outillage est proche de celui des cordonniers. Il est intéressant de noter que la transition entre artisanat traditionnel et la mécanique moderne a parfois été facilitée par l'origine familiale, les castes d'artisans étant fréquemment représentées (orfèvres notamment).

Ce segment de l'artisanat illustre à nouveau les rapports étroits que Tiruvannamalai entretient avec son umland, puisque une grande partie de la clientèle vient des environs plutôt que de la ville même. La diffusion des nouvelles technologies s'est fait sentir autant sur le secteur marchand que sur l'artisanat "moderne" (par opposition avec les professions regroupées plus bas dans le tableau 8). Les investissements importants consentis par les agriculteurs dans leur nouvel équipement entraînent une croissance simultanée de la demande en services d'entretien, un secteur qui fleurit dans les petites villes. L'imagination et la patience de ces artisans ne sont plus à démontrer; rognant sur les coûts en fournitures de rechange, ils ont pour spécialité toutes les tâches possibles de "reconditionnement" du matériel standard en utilisant des pièces détachées d'origine variée. La concentration de ces ateliers attire une clientèle nombreuse qui délaisse les petits artisans de village – que l'on rencontre précisément installés plus tard à Tiruvannamalai. La complémentarité entre la ville et les villages est désormais fondée sur un déséquilibre prononcé de leurs fonctions.

Les professions figurant plus bas dans le tableau 8 combinent à la fois les services, le petit artisanat et une partie du secteur commercial. Dans la majorité des cas, il s'agit d'un secteur directement lié aux besoins de la population résidente (barbiers, charpentiers, blanchisseries) et qui n'apparaît pas comme particulièrement dynamique. Prenons le cas des tailleurs qui sont pléthore à Tiruvannamalai; leur clientèle municipale provient en général du quartier et leur confie des travaux peu coûteux, les

<sup>41</sup> Les grands traits de notre reconstitution des circuits de l'arachide et du paddy sont dérivés exclusivement de notre enquête à Tiruvannamalai; on notera toutefois qu'un travail réalisé dans les villages de la région, entre 1981 et 1984, constate de la même façon les avantages comparés du marché réglementé et du *Mandi* dans l'écoulement du paddy de l'arachide (Shankar et Mythili, 1986: 552-556).

TABLEAU 8  
ARTISANAT ET SERVICES

Machines et moteurs	37
Ateliers mécaniques généraux	87
Ateliers spécialisés	35
Moyens de transport	40
<i>Total réparation mécanique</i>	199
Peintures	10
Charpentiers	13
Ferrailleurs, ferronniers	45
Tailleurs	235
Horlogers	19
Electriciens	24
Cordonniers	13
Coiffeurs, barbiers	80
Blanchisseries	42
Location de bicyclettes	212
Divers	10
<i>Total artisans et services divers</i>	703
Maisons de pèlerins	54
Hôtels	12
Restaurants, débits de boissons	323
<i>Total hébergement et restauration</i>	389
Banques	9
Petites banques privées	38
Prêteurs sur gages	66
<i>Total services financiers</i>	113
Services juridiques	52
Médecins, laboratoires	60
Cliniques	22
Hôpitaux	4
<i>Total services médicaux</i>	86
Administrations diverses	88
Ecoles primaires	37
Ecoles secondaires et collège	7
Divers	11
<i>Total enseignement</i>	55
Bibliothèques	9
Associations	17
Cinémas	6
<i>Total association et loisirs</i>	32
Officines de transport	17
Entrepôts divers	13
<i>Total transport</i>	30

périodes les plus prospères coïncident pour eux avec la rentrée des classes, les fêtes (en particulier *Pongal*) et les saisons de mariage. Leur principal investissement consiste en une machine à coudre, avec des frais fixes assez faibles (local autonome et apprentis pour certains d'entre eux). Il faut toutefois traiter à part le secteur de l'hôtellerie et de la restauration qui est directement dépendant du rayonnement économique de Tiruvannamalai. Une partie des restaurateurs tire principalement profit du volume du passage dans la ville et leurs commerces prospèrent en dépit de la concurrence. C'est le cas de l'établissement d'un Chrétien du Kerala; il avait d'abord travaillé dans la restauration en diverses villes du Tamil Nadu avant de se fixer à Tiruvannamalai en 1972. A cette époque, il achète un *bunk-shop* situé sur la grande rue (il n'y en avait guère alors, dit-il). Après huit ans, il utilise ses bénéfices accumulés pour ouvrir un petit débit de boissons (*small hotel*) au même endroit. Son chiffre d'affaires s'envole et il déclare en 1984 faire plus de 500 Rs de bénéfice net par jour, avec pour clients les visiteurs de passage en ville (la population flottante). Quoiqu'il n'ait profité d'aucun prêt officiel dans son entreprise, son réseau familial assez éclectique (comptant des Chrétiens tamouls, des *Agamudaiyar*, des *Vanniyar* et même un Marwari par concubinage) lui a offert un précieux soutien. Il n'a d'ailleurs aucun autre employé que les dix membres de sa famille avec lesquels il gère son commerce jour et nuit. Sa réussite est certes exceptionnelle, mais elle reste possible parmi les secteurs de la ville qui se saisissent au plus tôt des nouvelles opportunités qu'offre l'expansion économique de Tiruvannamalai dans sa région.

La dernière partie de notre tableau rassemble le tertiaire moderne (banques, administrations . . .) ainsi que d'autres établissements à vocation non économique. Dans le domaine éducatif, Tiruvannamalai a une tradition assez ancienne (écoles des missions) que son collège situé à l'extérieur de la ville a renforcée. Le secteur strictement administratif (municipalité, taluk, division fiscale) est en plein développement en raison du nouveau découpage administratif qui n'était pas encore entériné à l'époque de notre enquête. La dernière rubrique recouvre les compagnies de transport (camions), nécessairement fort actives à Tiruvannamalai en raison du volume des échanges; la ville sert en particulier de branche pour de grandes compagnies régionales.

#### f. Conclusion

Ce profil professionnel rappelle que Tiruvannamalai a subi de grandes mutations depuis le début de son décollage démographique, et surtout l'évolution accélérée depuis vingt-cinq ans. Dans la perspective régionale, l'émergence d'un grand centre urbain dans une région dépourvue d'avantages naturels a signifié l'intégration de l'économie rurale à un réseau beaucoup plus large, par l'intermédiaire de l'interface obligatoire que constitue Tiruvannamalai. Les migrants qui la peuplent sont en grande partie des campagnards des environs qui participent au développement rapide des ressources urbaines, sans toujours en bénéficier pleinement; pour eux, les pesanteurs sociales sont sans doute plus légères sous le régime capitaliste urbain où les individus peuvent espérer, par leurs options personnelles, infléchir leur trajectoire héréditaire et avoir recours à l'aide gouvernementale visant les groupes défavorisés.

Mais la pression économique se fait plus forte et transforme les liens de solidarité traditionnels. Les castes vont répondre différemment à la situation nouvelle, sans que l'on puisse assigner invariablement les différences d'un groupe à l'autre aux conditions d'origine. Certes, les groupes les plus déclassés de la société restent enfermés dans leur statut; Harijans et *Oddan* notamment n'occupent jamais que les rangs subalternes de la main d'œuvre, travaillant le plus souvent comme journaliers non qualifiés dans des emplois réglés sur le rythme irrégulier de l'agriculture. Cette inertie n'a pas été brisée par les politiques gouvernementales favorisant les plus pauvres. En réalité, ce sont principalement des fractions des castes terriennes qui, avec les *Cettiyar* et certains Musulmans, semblent avoir été les principaux acteurs et bénéficiaires du développement de la ville. Rizeries et huileries sont aujourd'hui essentiellement aux mains des *Agamudaiyar* et des *Reddiyar*, de même que les petites industries mécaniques. Les *Cettiyar* (*Komutti* avant tout) contrôlent le *Mandi*, l'importante plaque tournante où transitent le riz, l'arachide et – plus marginalement – la canne à sucre. Tiruvannamalai restée centrée sur ses ressources agricoles, les castes d'origine rurale ont pu s'appuyer dans leur ascension sur leur capital économique (terres, entrepôts de grain . . .) comme sur leur capital social; l'implantation rurale de la famille ou de la sous-caste entretient une base stable de clients. Que ce soit pour distribuer

des sacs d'engrais ou faire tourner une rizerie à pleine capacité tout au long de l'année, il faut posséder un réseau d'influence solide dans le monde rural, un cas typique étant celui des *Reddiyar*, caste numériquement négligeable mais prééminente dans de nombreux villages du nord du Tamil Nadu. Tous les propriétaires d'industries agro-alimentaires possèdent des terres dans le district (plus de dix acres en moyenne), hormis les *Cettiyar* ou les *Nadar* qui représentent précisément les groupes urbains de pointe. On note d'ailleurs que de nombreux entrepreneurs nous ont fait part de leurs difficultés à étendre leurs activités au delà d'une aire délimitée, variable selon les produits; il leur faut pour cela s'insérer dans un marché plus concurrentiel où la compétition sévère fait appel à d'autres stratégies commerciales. Un autre écueil est parfois la division interne des familles qui entraîne un morcellement du capital et neutralise les avantages économiques propres aux familles élargies.

#### E. Tiruvannamalai dans une perspective régionale

Les sections qui précèdent constituent un tableau à plat des caractéristiques qui nous paraissent les plus représentatives de la situation contemporaine de Tiruvannamalai. Nous avons choisi d'en souligner l'interdépendance, afin de montrer comment la formation de la ville en un siècle, du développement morphologique à la composition de la population, peut s'apprécier sur l'ensemble des indicateurs géographiques. Le point de concours de ces différentes perspectives mises bout à bout réside dans la dynamique historique précipitée par les profonds bouleversements démographiques et économiques qu'a connus la ville depuis une centaine d'années: les frontières urbaines se sont élargies, comme celles de son peuplement, sous l'effet de la prospérité de la ville et des mouvements d'immigration que cette dernière alimentait.

La simple mesure de l'accroissement démographique a fourni à nos yeux le meilleur repère des étapes de cette évolution et nous nous sommes astreints à la décomposer pour en faire apparaître les éléments constitutifs que nous pouvons hiérarchiser, en allant du cas général vers le particulier: accroissement démographique du Tamil Nadu, accroissement démographique du pays d'Arcot, croissance urbaine,

croissance urbaine de villes comparables . . . Nous suggérons ainsi que l'évolution de la ville est attribuable, de manière cumulative, aux dynamiques démographiques d'agréats plus abstraits (le pays tamoul, ses villes . . .) dont Tiruvannamalai a suivi l'évolution de manière plus ou moins rapprochée. La conclusion de cette approche était résumée dans la figure 8 qui mettait en regard la progression de la population de Tiruvannamalai avec celle de villes voisines de la même taille.

Il subsiste pourtant un résidu statistique, l'écart entre les tendances démographiques globales depuis un siècle et celles enregistrées par la municipalité, que nous avons imputé à la "structure économique propre à Tiruvannamalai dans la géographie régionale". Si bien que le destin de la ville, en dépit de nombreux points communs avec celui des unités démographiques munies des mêmes caractéristiques, conserve des particularismes irréductibles à la simple logique des effets de taille ou de contexte régional. Ce résidu, c'est "l'effet Tiruvannamalai" dont nous avons déjà reconstitué la chronologie et dont nous allons maintenant présenter la dimension spatiale. Dans ce but, nous cherchons à incorporer dans le contexte géographique propre à chaque unité urbaine dans le tableau de la structure urbaine régionale, afin de mettre en relief la spécificité de notre ville. Ce qui signifie que nous posons comme indissociable l'existence d'une ville et celle de son champ urbain; nous avons ainsi déplacé notre unité d'observation de la ville à l'umland urbain. Le résultat de cette approche sera une carte expérimentale qui propose un découpage de la macro-région (le Tamil Nadu septentrional) en différents umlands urbains représentant les aires d'influence respectives de toutes les villes les plus importantes de la région.

Cette démarche implique que nous accordons un rôle particulier à cet espace composite formé par la ville et son umland. Ce chapitre sur Tiruvannamalai aura permis d'en deviner le justification: à chacun de nos efforts pour isoler les aspects les plus significatifs du développement de la ville nous avons été renvoyés aux caractéristiques de sa micro-région (production agricole, peuplement . . .). Nous avons vu par exemple que l'importance du grand temple à l'intérieur de la région jusqu'à la seconde moitié du siècle dernier, c'est-à-dire sa capacité à préserver des rapports étroits avec une aire plus large déterminée par son attraction religieuse, n'était pas étrangère à la persistance du fait urbain à travers des périodes

troublées. De la même façon, le développement rapide de la ville à partir de son accession au statut de municipalité est clairement lié à l'impact de l'introduction des mécanismes de l'économie de marché dans le pays d'Arcot, illustrée principalement par l'essor de la culture arachidière dans son umland.

Nous ne prétendons pas que toutes les villes du Tamil Nadu se soient trouvées dans une situation similaire, précisément parce que les secteurs d'activités de chacune ont conditionné de manières fort diverses les interactions économiques avec les campagnes environnantes et le cas de Tiruvannamalai, ville-marché, n'est qu'un exemple d'une gamme plus large de configurations. Mais avant de reprendre cette question, il est important de réfléchir à la dimension spatiale de ce réseau urbain tamoul. L'analyse géographique de la dispersion urbaine repose le plus souvent sur les modèles abstraits de la théorie des lieux centraux; les villes sont considérées comme lieux de redistribution (de biens, de services . . .) sur leur hinterland rural, hiérarchisés selon la gamme des "fonctions centrales" qu'ils possèdent, et censés se répartir sur une région donnée de manière optimale (pour un exposé récent de la théorie, voir King, 1984; Smith, 1976: 10-28). Ces modèles spatiaux ont rarement été observés dans la réalité même si leur logique théorique est indiscutable, ce qui a conduit les géographes à étudier plus fréquemment les déviations du modèle plutôt que son adéquation aux conditions empiriques des économies régionales. Dans le cas qui nous intéresse, on peut certes envisager que l'évolution de Tiruvannamalai correspond à sa promotion graduelle dans l'échelle des lieux centraux, de la bourgade d'ordre inférieur accueillant des foires périodiques à la ville de marché élargissant l'éventail de ses fonctions urbaines.

La théorie des lieux centraux est néanmoins de peu d'usage pour décrire le particularisme de Tiruvannamalai, car elle ne prend en compte qu'une partie des échanges entre villes et campagnes, à savoir l'offre des biens et des services urbains et la demande rurale. L'accent est mis sur les villes desservant des zones rurales inertes, plutôt qu'inversement sur les zones rurales dont le dynamisme historique nourrit la croissance urbaine. Une telle perspective ne permet pas d'expliquer l'émergence des villes déterminée par le transfert des surplus ruraux (agricoles) vers les zones urbaines, transfert fondé

sur un déséquilibre structurel des échanges économiques entre villes et campagnes. Les bourgs de taille moyenne dans les pays faiblement industrialisés sont le plus souvent dépendants de leurs couronnes rurales, en tant que ville de marché et de commerce (voir les généralisations de Rondinelli, 1983: 49 et 135-146), et dans le même temps recrutent leur main d'œuvre croissante parmi les ruraux des environs, participant ainsi à la formation de différents bassins de l'emploi. L'hinterland (terme que nous avons évité en raison des contresens qu'il provoque) n'est donc pas simplement le territoire avoisinant ravitaillé passivement par la ville en biens et services, il est l'unité privilégiée de la géographie des échanges à l'intérieur de laquelle la ville n'est qu'une excroissance lui servant de relai dans le système économique global. C'est précisément le cas de Tiruvannamalai dont les activités non tournées vers l'agriculture ont encore un rôle limité et dont la majeure partie de la population est originaire des campagnes avoisinantes. A propos de ce dernier point, on notera que le fait que les migrants aient conservé des rapports étroits avec leurs villages d'origine participe de la synergie des interactions entre la ville et son umland, en facilitant aussi bien les filières migratoires que commerciales.

Le but de cette dernière section est de donner une forme cartographique à notre perception des avantages géographiques propres à Tiruvannamalai. Nous souhaitons pour ce faire représenter l'ensemble des champs urbains dans l'espace régional en prenant en considération à la fois l'espace rural desservi par les villes et le poids respectif de chacune d'entre elles mesuré simplement par sa population totale. Nous utilisons pour ce faire une équation de gravité dont la signification sera examinée plus bas; elle postule que l'"attraction" de chaque ville est fonction de son poids démographique, mais s'exerce de manière décroissante au fur et à mesure que l'on s'en éloigne<sup>42</sup>. En raison du caractère original de l'emploi de ce mode de représentation, nous allons en premier lieu détailler la procédure conduisant à l'établissement de la carte des umlands. Ainsi, entre deux villes notés A et B, distantes de  $d_{AB}$  et de populations respectives  $P_A$  et  $P_B$ , nous fixons la frontière théorique de leurs umlands au point F tel que:

$$P_A / (d_{AF})^2 = P_B / (d_{BF})^2$$

Le point F représente donc le point d'indifférence

qui sépare deux champs d'attraction urbains et se calcule algébriquement en fonction de  $P_A$ ,  $P_B$  et  $d_{AB}$ . Restait à appliquer ce modèle pour définir l'umland théorique de chaque ville vis-à-vis de ses voisines et tracer les frontières (lignes d'indifférence) les séparant. Pour simplifier la description de la procédure que l'on a suivie, on peut considérer le cas triangulaire de trois villes A, B et C de population respective 10, 20 et 25 (schémas de la figure 25). On

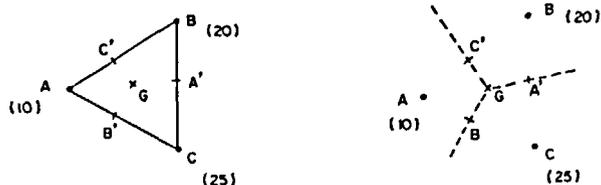


Fig. 25 - Points d'indifférence et frontières entre umlands (Population entre parenthèses)

porte d'abord sur le premier graphique les points d'indifférence  $A'$ ,  $B'$  et  $C'$  qui s'intercalent entre chaque paire de villes. Pour répartir l'aire du triangle résiduel  $A'B'C'$  entre les umlands des trois villes, on calcule le barycentre G des points A, B et C munis de poids égaux à l'inverse de la racine carrée de leur population; ce centre de gravité est nécessairement situé à l'intérieur du triangle en question et les segments  $A'G$ ,  $B'G$  et  $C'G$  du second graphique démarqueront les frontières entre umlands<sup>43</sup>. Dans les cas impliquant plus de trois villes, on a étendu la méthode barycentrique, en respectant cependant dans la mesure du possible le principe de convexité des umlands (pour éviter les points de rebroussements atypiques).

Les villes retenues dans notre modèle appartiennent à l'ensemble du nord du Tamil Nadu, en incluant certaines villes des états limitrophes

<sup>42</sup> Nous reprenons un modèle d'interaction utilisé à la fois en géographie commerciale (modèle de Reilly, cf. Haynes et Fotheringham, 1984: 30-34) et en géographie des migrations (cf. Lewis, 1982: 53-54).

<sup>43</sup> En réalité, l'équation d'équilibre (ou d'indifférence) entre deux villes étendue à un ensemble de points détermine une ellipse autour de la ville la moins peuplée, ce qui complique singulièrement le tracé des frontières entre umlands. Toutefois, notre modèle reste moins grossier que ceux dérivés du modèle de Reilly et utilisés pour les études de marché (voir pour comparaison Haynes et Fotheringham, op. cit.: 50-53).

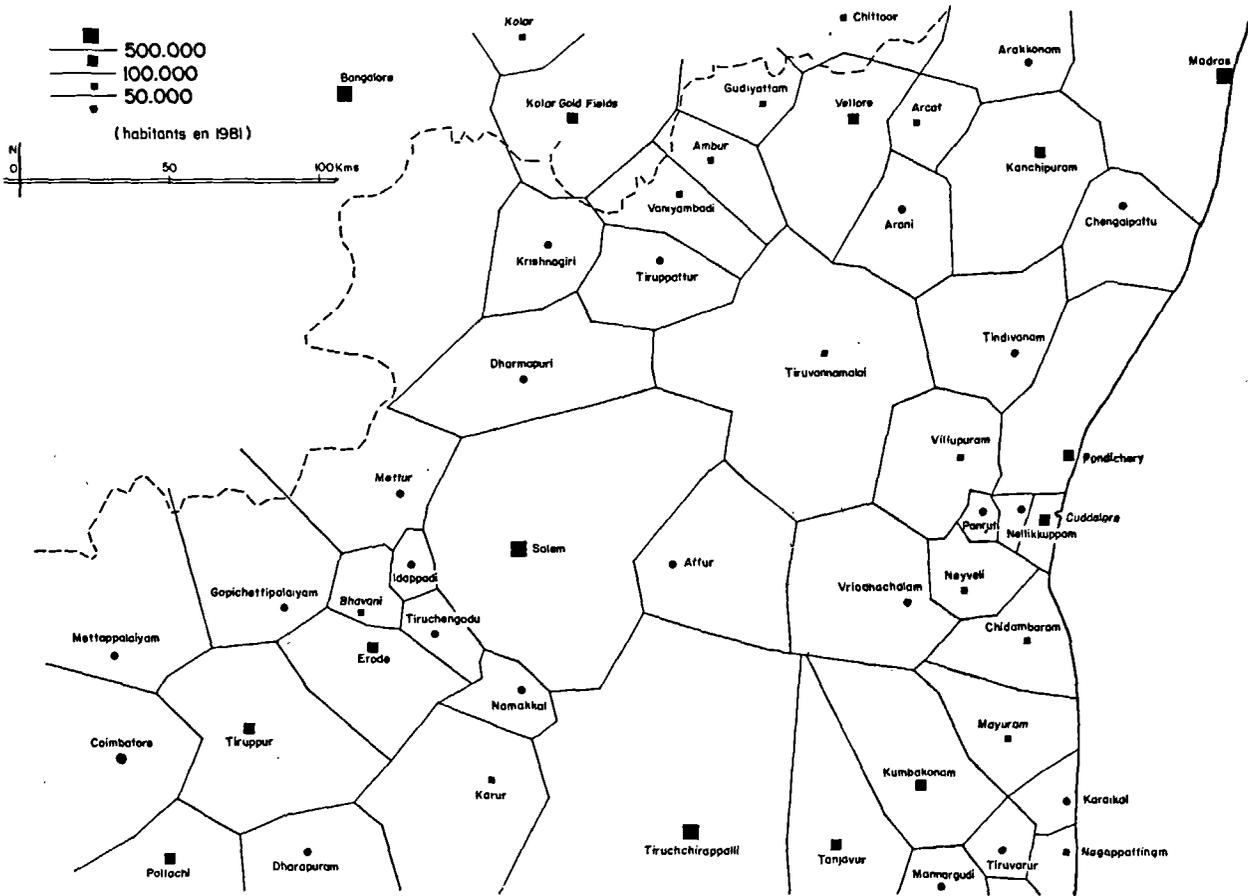


Fig. 26 – Umlands urbains

(Territoire de Pondichéry, Karnataka, Andhra Pradesh). Nous avons éliminé les zones urbaines de moins de 40.000 habitants en 1981, la plus petite représentée étant Namakkal comptant 39.000 habitants. Il n'aurait pas été raisonnable d'inclure l'ensemble des unités urbaines dans notre panorama, étant donné la faible importance économique des plus petites d'entre elles. La borne inférieure nous a été suggérée par la légère discontinuité autour de 40.000 habitants dans la distribution des villes selon leur population (selon le modèle classique de Zipf liant rang et taille des villes). Cette coupure se fonde également sur l'ancienneté du tissu urbain régional, afin de donner à notre cartographie une certaine dimension historique dans la présentation du paysage urbain. Relevons que toutes les villes retenues, hormis trois d'entre elles, étaient déjà classées comme des unités urbaines en 1901; inversement, parmi les 86 petites agglomérations écartées de notre analyse, seules 17 étaient des villes en 1901<sup>44</sup>. En dernier lieu, nous avons préféré ne pas employer, dans nos pondérations, la population totale des cités de plus

de 600.000 habitants, le rapport de un à quinze (40.000/600.000) entre villes de tailles extrêmes nous semblant maximal. Nous avons en définitive conservé cette valeur de 600.000 comme plafond démographique appliqué aux villes de taille supérieure (Bangalore, Coimbatore et Madras), afin d'éviter l'écrasement excessif des villes voisines dans le tracé des umlands théoriques<sup>45</sup>. Tiruvannamalai occupe alors une position médiane dans la gamme des villes retenues.

La figure 26 résulte de l'application répétée de notre méthode décrite sur les schémas précédents.

<sup>44</sup> Il est intéressant de noter que les deux plus peuplées des trois villes ayant disparu depuis 1901, avec 13.000 habitants chacune, étaient les établissements portuaires de Tranquebar et Porto-Novo fondés par les colonisateurs pré-britanniques et dont la fortune devait décliner au XX<sup>ème</sup> siècle.

<sup>45</sup> En sorte que le point d'équilibre entre deux villes ne peut se situer à moins d'un cinquième de la distance qui les séparent l'une de l'autre. Cette hypothèse se justifie par le plafonnement vraisemblable du nombre des fonctions centrales urbaines au fur et à mesure que la taille des villes augmente (King, op. cit.: 24).

Les polygones qui entourent les villes de notre étude recouvrent très irrégulièrement le paysage du Tamil Nadu septentrional en raison de la dispersion spécifique des unités urbaines et des déséquilibres induits par notre formule de base qui prend en compte les populations totales. Comme on le constate, il n'a pas toujours été possible d'obtenir de démarcations d'umlands dénuées de segments concaves. Néanmoins, le tableau qui en émerge met en évidence un certain nombre de caractéristiques quant à la configuration spatiale du réseau urbain régional, en particulier les différences entre champs urbains de villes de taille comparable. Avant d'entreprendre un court essai d'interprétation, nous allons revenir sur la signification et la validité du modèle employé.

Nous rappellerons d'abord que nous avons eu recours à un modèle de gravité dans la double perspective de la géographie des migrations et des interactions commerciales qui nous semble cruciale pour comprendre le peuplement et le développement économique de Tiruvannamalai. La carte des umlands cherche à représenter l'équilibre qui s'est établi entre les unités urbaines et les zones rurales dans la répartition de l'espace au nord du Tamil Nadu. Cet équilibre résume les caractéristiques spatiales de l'intégration du réseau urbain au peuplement régional; nous avons pour cela utilisé un modèle de gravité simulant les effets de distance et d'attraction sur les courants des hommes et des biens. La discussion sur la valeur heuristique d'un tel modèle s'ouvre sur deux rubriques: l'interprétation des effets respectifs de la distance et de la taille des villes (cf. Haggett, Cliff et Frey, 1977: 30-33). Ainsi, les distances sont mesurées ici sur un terrain supposé plan, selon des tracés rectilignes (hypothèse d'isotropie). Or le réseau routier par exemple est loin de se plier à cette dernière hypothèse puisque l'on note en particulier la prédominance des axes nord-sud et ouest-est aux dépens des axes transversaux. Ce réseau a lui-même été déterminé par des contraintes historiques (anciens couloirs de circulation) ainsi que, dans certaines zones, par le relief (sur ce point, voir plus bas). Dans le cas particulier de Tiruvannamalai, sa situation privilégiée de ville-carrefour permet toutefois d'atténuer les déformations propres à la structure du réseau de communications que reflètent les "distances réelles" ou distances effectives entre villes. Ces risques de distortion sont en revanche très graves dans le cas du district de Dharmapuri dont les franges occidentales – partielle-

ment inhabitées – apparaissent sur notre carte comme faisant partie de l'umland de Bangalore; il faut savoir que le passage du Tamil Nadu vers le Plateau de Mysore (et Bangalore) ne peut se faire que par la ville d'Hosur<sup>46</sup>, située à l'extrême nord, et que l'attraction de Bangalore est par conséquent exagérée par notre cartographie.

Plus délicate est la liaison postulée entre attraction et population totale des villes. En termes de champs migratoires, il s'agit d'une hypothèse schématique: la propension d'une agglomération à capter les flux migratoires et à les retenir durablement est en réalité fonction du dynamisme spécifique de son marché de l'emploi, dont le niveau de population serait plutôt la conséquence que la cause. Pour être plus précis, on met à l'heure actuelle l'accent sur le déséquilibre salarial existant entre régions d'émigration et d'immigration, et la perception que les migrants potentiels en ont (thèse de Todaro). En termes micro-économiques, la décision de migrer est dictée par un calcul prenant en compte les avantages (différentiel salarial . . .) et les coûts (déplacement, déracinement . . .) de la migration. Si bien que le poids d'une ville et la distance la séparant du lieu de résidence des migrants potentiels ont un pouvoir de prédiction limité concernant l'établissement à venir des courants de migration. Si la population totale reflète bien le volume de l'activité économique<sup>47</sup> et, rétrospectivement, l'intensité passée des courants migratoires, elle n'est qu'un indicateur imparfait de la capacité d'absorption des migrants comme en témoigne la diversité des évolutions historiques de villes de même taille. Si l'on cherchait à expliquer l'intensité et l'orientation des migrations, c'est en réalité en termes de dynamisme économique urbain qu'il faudrait raisonner<sup>48</sup>. On a vu dans notre section sur l'évolution historique de la ville comment la

<sup>46</sup> Avec seulement 25.000 habitants, Hosur ne figure pas sur notre carte. Notons cependant qu'il s'agit d'une bourgade en pleine croissance dont la population a plus que triplé en l'espace de trente ans. Son rôle de carrefour vers Bangalore, indépendant de la notion d'umland évoquée dans ce texte, a été crucial dans ce développement récent.

<sup>47</sup> Nous aurions obtenu une carte pratiquement identique en substituant dans notre pondération, à la population municipale la population active des secteurs non agricoles de chaque ville.

<sup>48</sup> L'unique étude sur les migrations à l'échelle pan-indienne conclut au rôle primordial des investissements dans les grandes villes comme variable explicative du différentiel des taux de migrations (Mitra et al., 1980. b).

croissance démographique de Tiruvannamalai a été précisément déterminée par les flux migratoires, liés eux-même à la conjoncture économique changeante.

Mais notre modèle vise plus à décrire les structures latentes que les dynamiques en opération; il s'agit des capacités potentielles des villes à attirer hommes et capitaux, en bénéficiant d'un rôle polaire dans le mécanisme des échanges migratoires et économiques de leurs régions respectives, étant bien entendu que les circonstances historiques ont très diversement permis à ces potentialités urbaines de s'exprimer. Quand l'évolution des conditions économiques a provoqué une croissance rapide de la production agricole et le développement des échanges transitant par le réseau urbain, les villes de marché agricole ont directement bénéficié de leur zone tributaire. Inversement, quand la conjoncture de l'économie agricole a été médiocre et défavorable à l'accroissement du volume des échanges (sans doute durant la plus grande partie du siècle dernier), le rôle stimulant de l'umland aura été minimal en l'absence d'autres mécanismes interactifs entre villes et campagnes.

La carte des umlands obtenue nous permet d'avancer de nouvelles lignes d'interprétation de la répartition géographique des villes dans la région considérée; nous présentons ici quelques remarques diverses, avant de revenir sur la singularité de Tiruvannamalai et de son umland. On constate en premier lieu que la taille des umlands est sans rapport immédiat avec le poids démographique respectif des unités urbaines, ce qui signifie que notre carte fait ressortir des disparités considérables entre l'influence de la population urbaine sur la superficie des umlands. Ces dernières proviennent précisément de la nature des liens économiques entre chaque umland et son chef-lieu. Une ville comme Erode, située au milieu d'un tissu urbain assez dense, possède un umland restreint tandis que, plus au sud, celui de Karur ou de Dharapuram (partiellement représenté sur notre carte) est beaucoup plus étendu eu égard à une population municipale plus restreinte. Cette différence peut s'expliquer par la structure agricole; l'umland d'Erode, qui contient la région encadrée par la Bhavani au nord, la Kaveri à l'est et la Noyil au sud, se caractérise par une très forte proportion de terres irriguées en raison de la présence des trois cours d'eau mentionnés et d'un réseau dense de canaux rendu possible par les retenues sur la Bhavani et la Kaveri (Mettur, Bhavani Sagar). Il s'agit

d'ailleurs d'une des régions les plus irriguées de l'intérieur du Tamil Nadu, où domine la culture du riz. Inversement, Karur et Dharapuram commandent une région agricole moins prospère et moins arrosée, dont l'irrigation repose avant tout sur le système des puits. La culture principale y est le sorgho le le millet, alors que le riz est négligeable. La taille de l'umland est dans ce cas inversement proportionnelle à sa prospérité agricole, c'est-à-dire à l'intensité de la production.

Cet exemple illustre de plus, à un niveau micro-régional, l'opposition classique entre terroirs secs et terroirs humides, les premiers se caractérisant par un peuplement moins dense (voir Figure 1) et une plus forte polarisation urbaine. La richesse des umlands agricoles permet le développement d'un réseau de villes moins épars, en raison de l'importance des surplus dégagés des campagnes; ce phénomène, qui se traduit sur notre carte par des umlands relativement petits vis-à-vis de la taille des agglomérations, est manifeste dans le cas du delta de la Kaveri, ainsi que dans une moindre mesure de la vallée de la Ponnaiyar. La grande taille des umlands de Tanjavur et de Kumbhakonam qui s'étirent vers le nord s'explique par la présence de régions sèches situées au nord de la Kaveri (Udaiyarpalayam, Ariyalur) qui relèvent d'un milieu écologique diamétralement opposé à celui du delta et incapable de maintenir une structure urbaine autonome.

Toutefois, ce principe liant la taille des umlands à l'intensité de la production agricole ne concerne pas la totalité du réseau urbain puisque beaucoup d'autres facteurs rentrent en ligne de compte. Nous ne pouvons procéder ici à l'examen de tous les cas de figure rencontrés dans la macro-région, mais il convient de dire quelques mots de la configuration des villes qui sont moins tournées vers l'agriculture. Comme ces dernières dépendent moins de la richesse de leur terroir environnant que de leurs ressources internes, le rôle joué par le terroir est logiquement d'importance mineure. On constate à ce propos que ces villes non agricoles sont entourées d'umlands plutôt étroits en termes relatifs; par exemple, Neyveli et l'agglomération d'Arcot (Arcot, Walajapet et Ranipet), qui approchent les cent mille habitants en 1981, possèdent les umlands les plus petits parmi les villes de leur taille. On les comparera avec les villes "agricoles" environnantes caractérisées par des umlands très vastes (Arni, Vriddhachalam, Vilupuram . . .). Ces profondes différences renvoient à

l'importance du secteur industriel ou artisanal des deux agglomérations évoquées en premier et dont la croissance démographique a été par ailleurs spectaculaire en vingt ans; avec pour corrélat une dépendance restreinte vis-à-vis de leur umlands.

Ces remarques s'appliquent aux villes non agricoles de la moyenne vallée de la Palar, fréquemment contrastées au cours de ce travail avec leur voisine Tiruvannamalai; cette chaîne de villes (de Vellore à Tiruppattur) possède de petits umlands, encaissés entre les contreforts du Deccan et la chaîne des Javadi à l'est. Nous n'avons fait allusion que succinctement à ce travers propre à une modélisation spatiale qui nivelle les reliefs. Les umlands examinés jusqu'à présent correspondaient à des régions de peuplement relativement uniforme, alors que les umlands des villes de la Palar comprennent parfois de vastes zones très peu habitées – c'est le cas des Javadi –, en sorte que la superficie des aires d'influence n'est pas directement proportionnelle à leur peuplement. Cette remarque s'applique non seulement aux marches du Plateau de Mysore, mais également aux umlands de Tiruvannamalai, de Salem et de Tiruchirappalli qui incluent les collines de Shevaroy, Kalrayan et Kolli. Pour en revenir aux villes de la Palar, leurs umlands, qui sont en fait plus minces que ne l'indique la carte, s'accordent avec leur spécialisation économique (petites industries de transformation) qui ne requiert précisément pas d'importants surplus agricoles.

Nos observations précédentes nous conduisent à penser que cette cartographie des umlands doit être interprétée avec circonspection, en tenant compte des présupposés théoriques et des dispositions techniques qui la sous-tendent. Le cas de chaque ville doit être étudié de plus à la lumière de conditions géographiques à l'échelle micro-régionale qui ne sont point portées sur notre carte. Mais cette cartographie présente l'avantage de faire apparaître ou de confirmer certains principes d'ensemble sur la dispersion des villes en rapport avec leurs orientations économiques et l'intensité de la production agricole de leur umland. Elle s'avère même un reflet tout-à-fait précis de l'articulation des activités urbaines et, n'était l'illusion due à la disparité dans la densité du peuplement rural (particulièrement sensible dans les régions contenant des segments montagneux pratiquement inhabités), elle offre une image particulièrement intéressante de l'importance relative des umlands de toutes les villes du nord du Tamil Nadu.

Examinant maintenant le cas de Tiruvannamalai, on réalise que la ville jouit d'un umland d'étendue considérable, même une fois amputé des zones de collines (notamment les Kalrayan) qui mordent sur la frange occidentale de notre tracé. Cet umland comprend les taluks de Tiruvannamalai et de Chengam, la moitié des taluks environnants de Polur, Gingee, Tirukkoyilur et Kallakurichi ainsi que de petites sections de taluks plus éloignés; en simplifiant, cela représente quatre taluks dans l'umland d'une seule ville alors que la moyenne générale pour la moitié nord du Tamil Nadu est de moins de deux taluks par ville (sur notre carte, on compte 46 villes pour environ 89 taluks). En termes de peuplement, on peut estimer à 1,19 millions la population rurale de cet umland<sup>49</sup>. Le taux d'urbanisation est très faible (9,5%), identique à celui du district de Dharmapuri qui est le moins urbanisé du Tamil Nadu. A l'inverse, le district de Tanjavur, de productivité agricole record, entretient une structure urbaine importante (23,1% de la population totale); comme pour l'umland de Tiruvannamalai, la nature du réseau urbain de Tanjavur est quasiment réduite aux villes de marché, en sorte que l'exemple de Tanjavur pourrait représenter le plafond d'urbanisation des régions agricoles en l'absence de développement d'un secteur secondaire autonome.

Cette position privilégiée dans le réseau urbain, que Tiruvannamalai a renforcée depuis la fin du siècle passé aux dépens des bourgs voisins de Polur, Chengam et surtout Gingee, lui fournit une aire d'influence disproportionnée; à l'intérieur de cet umland, elle a orienté à son avantage les réseaux de circulation commerciale et humaine en devenant l'interface obligatoire reliant cette partie du monde rural avec le reste du Tamil Nadu ainsi qu'avec l'économie mondiale du fait des exportations. Il n'en est pas toujours allé ainsi; au siècle dernier, la production agricole, destinée principalement à l'autoconsommation, n'a pas joué de rôle important dans le développement urbain au Tamil Nadu et Tiruvannamalai restait une ville stagnante, ne maintenant des liens avec une région plus large qu'à travers sa place dans la géographie religieuse. De même, la conjoncture

<sup>49</sup> Nous avons additionné la population rurale des taluks de Tiruvannamalai et Chengam à la moitié de celle de Polur, Kallakurichi, Tirukkoyilur et Gingee. Pour le calcul du degré d'urbanisation, nous avons fait de même avec la population urbaine.

économique dans l'umland s'est retournée, à l'instar du cours des denrées agricoles, à partir de la fin des années vingt.

Nous avons décrit plutôt dans ce chapitre une période spectaculaire du développement de la ville, qui doit son origine à l'accroissement de la production dans les taluks environnants, en particulier sous l'effet du développement de l'irrigation par puits et l'utilisation des engrais. L'impact sur le volume des activités de la bourse agricole et du *Mandi* a été d'autant plus fort que Tiruvannamalai avait monopolisé les fonctions centrales sur une sous-région qui ne disposait d'aucune ville rivale. Tant que la croissance de la production agricole se maintient, avec notamment l'amélioration des conditions des cultures dans les taluks moins prospères de Kallakurichi et Chengam, la ville peut espérer retirer un bénéfice direct de cette évolution par la densification de son tissu industriel tourné vers l'agriculture et la pros-

périté de ses fonctions commerciales. Toutefois, le processus de création de richesse est limité quand il ne se fonde que sur le transit et la transformation des produits de la terre. La ville, encore démunie de tissu industriel indépendant de son umland, connaît des limites objectives à sa croissance. La formation du nouveau district dont Tiruvannamalai sera chef-lieu, en même temps qu'il sanctionne l'existence d'un espace régional spécifique que nous n'avons cessé de décrire, peut en revanche précipiter des développements complémentaires que ce soit par la simple extension du tissu administratif urbain ou du fait des politiques régionales d'implantation industrielle avantageant les zones défavorisées et dont le nouveau district ne pourra manquer de bénéficier. La progression urbaine est donc loin d'avoir épuisé les potentialités de l'umland et les effets de l'intégration au réseau urbain régional.

## ANNEXE 1

TABLEAU 9  
Echantillon d'unités économique (enquête 1984-85)  
Industries par catégorie (voir note)

	I	II	III	IV	V	VI	Total
Total	16	7	11	11	15	16	76
Ancienneté (NR = 2)							
avant 1940	1	0	0	1	0	0	2
1940-49	1	0	0	0	0	1	2
1950-59	5	1	0	0	2	0	8
1960-69	2	3	1	3	4	3	16
1970-79	5	2	5	2	7	7	28
depuis 1980	2	1	4	5	2	4	18
Jati des propriétaires (NR = 6):							
Agamudaiyar	4	3	1	4	4	4	20
Reddiyar	3	1	0	0	3	1	8
Vanniyar	2	2	1	1	0	2	8
Nadar	1	0	3	0	3	0	7
Cettiyar	1	0	3	0	0	2	6
Ces cinq communautés	11	6	8	5	10	9	49
Autres jatis	4	0	2	6	3	6	21
Possède des terres (NR = 18)							
	12	3	2	3	11	4	35
Mode de propriété (NR = 4):							
famille étendue	6	3	4	4	9	5	31
individuelle	8	3	5	7	5	10	38
autres (secteur public ...)	1	1	0	0	1	0	3
Autres activités du propriétaire (NR = 8)							
au moins une autre activité	2	6	6	1	7	3	25
entreprise unique et pas de terres	2	0	3	5	1	9	21
Lieu de naissance du propriétaire (NR = 5)							
Tiruvannamalai	9	4	2	2	7	7	31
Taluk	3	1	2	2	3	2	13
Districts d'Arcot	1	1	1	3	0	1	7
Reste du Tamil Nadu	1	0	3	2	3	4	13
Autres	0	0	2	2	1	2	7
Lieu de naissance du père du propriétaire (NR = 13)							
Tiruvannamalai	8	1	1	2	5	3	17
Taluk	3	3	2	2	3	3	16
Districts d'Arcot	0	1	0	2	1	1	6
Reste du Tamil Nadu	1	0	4	2	3	4	14
Autres	0	0	2	2	1	2	7
Origine des matières premières ou des biens vendus (NR = 3)							
Tiruvannamalai	5	0	1	3	0	9	18
Taluk	7	0	0	5	2	1	15
Districts d'Arcot	3	0	0	0	1	0	4
Madras	0	2	6	1	3	4	16
Reste du Tamil Nadu	0	0	2	1	5	0	8
Autres	1	4	2	1	4	0	12
Destinations des biens (NR = 0)							
Tiruvannamalai	4	0	3	0	1	12	20
Taluk	1	0	3	10	7	2	23
Districts d'Arcot	2	3	3	0	4	1	13
Madras et reste du Tamil Nadu	7	3	2	1	3	1	17
Autres	2	1	0	0	0	0	3

Notes:

NR = non-réponses.

Catégories d'entreprises:

I: industries agro-alimentaires

II: autres industries importantes

III: autres petites industries

IV: services, artisanat

V: grossistes divers

VI: commerce de biens de consommation